

**Josse
ALZIN**

*deux
à tous
les frères
de la terre*

**Ce qui n'a jamais été dit
ou pas assez.**

**Présentées
par
André DEJARDIN**

quelques ouvrages du même auteur :

Biographies

Le Fils de Marie (Vie de Jésus), Bourdeaux, Dinant ; épuisé ; traduit en anglais, allemand, espagnol, portugais.

Léon Leloir qui n'a rien dit, Beyaert, Bruges.

Ce petit moine dangereux, Bonne Presse, Paris ; traduit en allemand, anglais, espagnol, italien, portugais.

Yves Bertrand, peintre et modèle du Christ, Dutilleux, Bruxelles.

Le « petit curé » un saint moderne, Ed. Salvator, Mulhouse.

75 ans de joie impossible à cacher, Ignatiushaus, Trèves et chez l'auteur.

Méditations

Les buissons ardents, Casterman, Tournai.

Voici venus les jours du prêtre, Spes, Paris ; traduit en italien, allemand, espagnol, portugais, anglais.

Le livre de ma joie : paroles de l'Écriture, épuisé.

Poésie

La crèche aux merveilles, Maison du Poète, Bruxelles.

Ce rien miraculeux, C.E.L.F., Bruxelles.

280

**Josse
ALZIN**

Le tour à tous de la terre

**Ce qui n'a jamais été dit
ou pas assez.**

**Présentées
par
André DEJARDIN**

aux prêtres « repartis » entre autres...

Nihil obstat
V. Descamps,
can. libr. cens.

Imprimatur,
Tornaci, die 15 aprilis 1975
† Carolus-Maria, episc. Tornacen.

S'il est vrai qu'on juge l'arbre à ses fruits, il advient aussi qu'il convienne de juger les fruits selon l'arbre, en l'occurrence de mieux comprendre ces Lettres à tous les prêtres par une meilleure connaissance de leur auteur.

Dès le départ, il me faut avouer que je ne suis sans doute pas le meilleur connaisseur de Josse Alzin, mais que nous avons échangé du courrier et des idées pendant une vingtaine d'années et collaboré à une œuvre qui n'était pas quelconque : la collection Les Ecrits des Saints, aux Editions du Soleil Levant.

Josse Alzin, je l'ai connu avant même de savoir qui il était : à travers ses livres destinés aux scouts — mini-livres si précieux que j'en conserve encore quelques-uns — et qu'il signalait Pélican noir. Pélican noir : faut-il prêter un sens à ce totem ? On en serait tenté.

Suivit le temps des grandes œuvres de l'auteur, notamment « Les Buissons ardents », « Le Fils de Marie », traduit en plusieurs langues, et, enfin, la collaboration qui, à distance — lui, à Tournai ; moi, à Namur —, nous unit dans la construction de cette collection « Les Ecrits des Saints », série de classiques religieux à laquelle

Josse Alzin apporta sa pierre de mille et une façons et, tout particulièrement, avec deux saints, deux saints prêtres parmi d'autres. Pie X, d'abord, le pape de la réforme liturgique, de la piété fondée sur des connaissances religieuses plus sûres, le pape de la crise moderniste et de la querelle du Sillon et de l'Action française, événements préannonciateurs d'autres tensions d'aujourd'hui. Et cette présentation de Pie X, à travers ses écrits, fut faite en remettant chaque chose à sa place, en pourchassant la légende noire où elle n'avait que faire. Puis, Josse Alzin passa du Pontife au pauvre curé d'Ars, auquel il consacra deux volumes : ses catéchismes et ses sermons, où on lit quelque part — cité de mémoire — : « Rencontrant un ange et un prêtre, je saluerais le prêtre d'abord ».

Il existe, à la fois, en Josse Alzin une passion du prêtre et une passion d'être prêtre. La prêtrise l'a à ce point fasciné qu'il a consacré nombre de ses livres à la vie de prêtres : non pas nécessairement les gloires de l'Eglise, les personnages les plus extraordinaires, mais bien souvent de petits curés, des obscurs, qui appartiennent à la piétaille et qui, finalement, font les saints, parce qu'ils ont illustré, incarné les Béatitudes. Cette passion du prêtre, qu'il ne juge pas anachronique, Josse Alzin l'avait déjà exprimée dans « Voici venus les jours du prêtre ». A nouveau, il la redit ; il l'amplifie et l'exalte dans les pages qui suivent. Sans lyrisme, mais avec lucidité. Sans anathèmes, mais avec nuances. Il ne s'érige pas en juge, car il sait et il comprend Malraux : « S'il comprenait, il ne jugerait pas. S'il juge, il ne comprend pas ».

Longtemps, pour moi, Josse Alzin ce furent des livres et des causeries religieuses (comme on disait alors) à la radio belge, de 1930 (avec Mgr Picard) à 1975. L'homme Alzin — inséparable du prêtre — devait m'apparaître dans d'autres circonstances : quand, malgré son mauvais état de santé, il tint, en 1972, à me rendre une visite discrète et souriante dans la chambre d'hôpital où je sortais

du royaume de la mort ; quand, à travers de nombreux messages, il s'efforça de me persuader que j'avais triomphé de l'épreuve... qui, cependant, me laissait brisé.

Tout ce livre est imprégné d'« une certaine idée » du prêtre que Josse Alzin a vécue aussi profondément qu'intensément, qui le conduisit même, malgré les nuances que lui inspire son esprit irénique, à prendre à rebrousse-poil certaines idées du temps. Sa préoccupation n'est pas de figer le prêtre contemporain dans l'immobilité indifférente d'une statue antique — ou moderne... — mais, comme il le dit, de trouver ou retrouver la « façon prêtre » d'exister aujourd'hui. Et une façon qui ne serait pas d'ailleurs le monopole exclusif du prêtre : on est prêtre, comme on peut, comme on doit être homme « pour se hausser à des dimensions différentes, particulières, mystérieuses. Avec une façon spéciale d'être heureux dans sa peau, avec un art de flatter la peine d'autrui et d'en porter le fardeau ». Ce ne sont pas là de placides définitions mais un appel à l'homme, pour qu'il se dépasse, qu'il se hisse à son niveau d'homme plutôt que de se conformer à des normes moyennes de comportement, aux canons de la statistique.

Josse Alzin ou, plus exactement — on en vint à l'oublier — Josse A. Alzinger, né à Aubange (Lorraine belge) d'une famille de commerçants, aurait pu — professeur au collège de Virton, avant d'être vicaire à Athus et Saint-Mard, puis curé à Bébanze (Messancy) (1930-1945) — vivre de façon non quelconque la vie d'un prêtre de notre temps. Mais il avait été déporté par les Allemands, avec son père, en France (en 1917), puis soumis au travail obligatoire dans une usine d'Athus. Une telle expérience marque un homme, surtout lorsqu'il est jeune et qu'il se préoccupe du sens de la vie, surtout quand l'entre-deux-guerres n'est qu'un appel constant à l'engagement. Et il s'engage : collabore à « La Cité chrétienne » de Jacques Leciercq autant qu'aux revues d'ACJB (Action catholique de la Jeunesse belge) de Mgr Picard, cette ACJB qui a appelé les catholiques à sortir de leur tour d'ivoire,

à incarner leur foi — à l'exemple des jocistes — sur le ring de la vie où précisément la déviation existait le plus. Il y avait eu, dans le Luxembourg tout particulièrement, plongé bien des jeunes dans le désarroi. Au cœur de la guerre, Josse Alzin reste fidèle à ses engagements concrets du temps de paix : un presbytère n'est pas un ghetto, un monde fermé sur l'extérieur, une île de Dieu perdue parmi les tempêtes de l'océan des hommes. Car — bien qu'il ne cite pas Péguy parmi ses maîtres — pour Josse Alzin aussi, « le spirituel est lui-même charnel ». Ainsi, Josse Alzin, prêtre parmi les autres, se fait résistant parmi les autres : dans le maquis, dans des actions diverses et, notamment, la transmission clandestine de messages vers Londres, ce qui le conduit dans les geôles allemandes au printemps 1944, puis au camp de concentration de Neuengamme (Hambourg).

Quand Josse Alzin retrouve la Belgique, en 1945, il porte sur les épaules le poids d'une santé ruinée, ce qui signifie des séjours en clinique et en Suisse, avant la mise prématurée à la retraite ecclésiastique. Cette fin sera un commencement. Le camp de la mort fut son camp de la vie, en quelque sorte un insolite séminaire de recyclage forcé. La conclusion de cette « retraite » dans ce « séminaire » inattendu, il l'écrit ici : « L'aventure du prêtre, c'est « être pour Dieu » et « souffrir pour l'autre ». Et cela ne fait qu'un, a dit Jésus. C'est cette aventure qui doit faire de mon échec même, de mon apparent rattrage ou de mon mal du prêtre moderne, un chef-d'œuvre de Dieu dans l'homme, une libération dans toute l'humanité. Prêcher, contester ou « présider » n'avaient pas leur place dans l'univers concentrationnaire, où l'amour de Dieu et des hommes ne pouvait qu'être absolu, comme étaient absolues la haine et l'horreur où les prêtres étaient plongés. Nous n'étions pas sacrificateurs à l'autel, mais nous avions à l'être de nous-mêmes... ». Et encore, ce mot de la fin, qui se relie à la joie parfaite selon saint François : « Si ce fut une grâce d'échapper à l'enfer, ce fut une grâce d'y avoir été plongé ». Telle est cette

10

philosophie qui, une fois encore, ne peut être le monopole des prêtres, concentrationnaires ou non, mais concerne tous ceux qui, à un moment ou l'autre de leur existence, touchèrent le fond de la condition humaine, l'extrême fond où l'on en retrouve l'essentiel.

Le monde concentrationnaire ne fut pas, pour Josse Alzin, une redécouverte de sa vocation mais son approfondissement, son authentification qui se traduit à travers sa « carrière » d'écrivain religieux, nouvelle forme de son apostolat dans la nouvelle paroisse de ses lecteurs et de ses auditeurs.

En même temps qu'il rencontrait l'amour et la haine dans les camps de l'horreur, Josse Alzin y a rencontré les juifs, les juifs dans leur vérité souffrante. L'homme s'est reconnu en eux, mais aussi le prêtre. Les juifs n'étaient plus « les autres » mais des compagnons de montée au Golgotha. Josse Alzin nous le dit dans « La Double Aventure d'Israël » et nous le redit dans « Les Oliviers de Jérusalem nous interrogent ». Au cœur du drame humain, de la crise israélo-arabe, de la guerre des intérêts les plus divers et les plus complexes, Josse Alzin nourrit le sentiment que « tout recommence sur la terre d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ». Il appuie cette conviction sur celle du Père Riquet, autre prêtre concentrationnaire, pour qui « c'est une histoire qui nous concerne tous directement, d'autant plus qu'elle continue aujourd'hui en nous-mêmes et pour nous ». Et Josse Alzin se demande « si le retour d'Israël n'est pas un événement intimement lié à l'économie du salut de tous les hommes ».

« Tout ce qui arrive est adorable », a écrit Bernanos. Ainsi en est-il pour et chez Josse Alzin, « car le mal des prêtres et le mal des juifs, dont je porte en moi les souvenirs et la souffrance, ne sont pas pour la mort. La résurrection est peut-être commencée déjà, mais nous ne le savons pas encore ».

C'est dans des livres écrits avec du sang et où l'art suprême se fait l'amour que Josse Alzin exprime et ac-

11

1

quiert son sens de la vie. Il n'y a rien d'étonnant, dès lors, à ce que ses auteurs préférés — il ne dit pas « matres à penser » — se comptent sur les dix doigts de la main : Coccioli (un ami), Jean Cayrol (un autre rescapé des camps de la mort), Joseph Kessel, François Mauriac, A. Heschel, Arnold Mandel, Paul Gadenne, Jean Cau, Jean Sullivan, Julien Green, Elie Wiesel... Etrange catalogue de lecture, étrange par sa diversité, mais dont le commun dénominateur est le sens de l'homme. A côté de Julien Green, je sais qu'il place Graham Greene. Certes, dans « le Figaro » du 15 février 1975, celui-ci se plait à se considérer comme un romancier populaire. Est-ce une limitation honteuse ? Dans son œuvre, il y a tout de même « La Puissance et la Gloire », c'est-à-dire la découverte de la grâce par le péché et, surtout, celle de son personnage prêtre qui s'est laissé sombrer mais qui, envers et contre tout, demeure le prêtre de Dieu.

André DEJARDIN.

PRETRE EN 1925, PRETRE EN 1975.

Voici que, en cette Année sainte 1975, j'ai appareillé pour mes cinquante et un ans de sacerdoce. Il est possible que les ordonnés de cette année en sachent plus que moi en maint domaine. Chaque nouveau prêtre n'est-il pas un recommencement de l'Eglise ? Je crois simplement, à 76 ans, que je suis né pour être prêtre, renaitre prêtre tous les jours et mourir prêtre. Dans l'Eglise catholique. Dans ce siècle. Dans le célibat. Dans l'épreuve. Dans le bonheur. Né de la Plaine, pour annoncer l'Amour.

Je ne suis pas maître en théologie et je n'ai pris mon doctorat qu'aux facultés de la souffrance, à 45 ans, au camp de concentration de Neuengamme. Pour que s'enraye le mal des prêtres dont il va être parlé, je referais le même chemin.

Puissent-ils réfléchir, les meilleurs de ceux qui ont voulu reprendre leur liberté. Pour certains, était-ce une fausse sortie ? Pour tous les autres, je ne puis croire qu'ils tiennent simplement le large quand Jésus-Christ

souffre en l'homme. Puissent-ils demeurer des témoins, même après avoir rejeté le fardeau.

J'ai fait de l'action catholique, de l'enseignement, de la pastorale. J'ai parlé cent fois à la radio, publié vingt ouvrages, traduit trente livres, travaillé en usine, évangélisé les jeunes, les paysans, les maquisards, aimé les prêtres ouvriers, les juifs, les poètes.

J'ai retenu une chose de tout cela et je n'ai que cela à dire à tous les prêtres de la terre : quand on est prêtre, on n'est que cela. Guerres et grèves, conciles et synodes, possédants et pauvres, pécheurs, enfants, souffrants, incroyants et mourants nous le criaient si jamais il nous arrivait d'oublier ce qui est marqué en nous. Ou bien si nous pensions, nous aussi, que notre Eglise est une Eglise déclinante. Ou bien si nous rêvions de trop ressembler au laïc par le ton et le veston. C'est Celui qui a fait l'Eglise immortelle qui nous a fait prêtres. Lui qui nous a inventés, a gravé en nous notre label. Il n'a même écrit que cela.

Mes cinquante ans de sacerdoce, avec leurs expériences et leurs problèmes m'autorisent-ils à regarder les choses en face, à dire tous les visages des choses, à déclarer par exemple : J'ai mal aux prêtres ; depuis longtemps. J'ai mal aux juifs ; depuis toujours.

Pourquoi ai-je mal aux prêtres ? Je le dirai. Ce n'est pas parce qu'un certain nombre se sont laissés brouiller les yeux, ni même à cause de l'innocence de quelques autres qui paraissent sortir avec tant d'assurance de toutes leurs concertations, persuadés de tenir la réponse à tous les problèmes des hommes, des classes et des peuples, se croyant ainsi autorisés à tous les alibis. Ce n'est pas non plus à cause de mon douloureux rêve, qui est, je crois, celui de tant de prêtres, non pas tellement de prêcher, écrire, conseiller, mais seulement et surtout d'aimer, le reste n'étant que signe et prière afin de mieux

benir tout ce qui vit, souffre et meurt. Dans le pluralisme ou non.

On ne devrait parler de ce mal secret, de gravité brûlante, qu'au dernier jour de son sacerdoce. Et ne s'en entretenir qu'avec Dieu au bout de la vie, dans une agonie émerveillée entre vie et éternité, à l'heure où s'entreverra peut-être ce « rien miraculeux » dont le petit pain de l'autel était le symbole. Peut-être faudrait-il rester jusque-là, le blé qui pousse et mûrit, à la lumière et dans la nuit... ou bien le chant qui s'élève comme l'encens, au nom de l'assemblée des enfants et des souffrants, des pécheurs et des saints...

J'ai lu tout ce qui a été publié sur le prêtre en ces dernières années. De Maurice Bellet : « La Peur ou la Foi » (livre un peu pesant, au matériel et au littéraire). De Jacques Duquesne : « Les Prêtres » (enquête approfondie sur les prêtres, moins sur « le » prêtre). De la revue *Esprit* le gros numéro spécial : « Réinventer l'Eglise ? » (qui a bien fait de mettre un point d'interrogation, car elle semble parler d'une Eglise presque finie, déjà pâle comme un songe). De Hermas : « Les prêtres ont-ils perdu la mémoire ? » (pages utiles pour la faire retrouver). De Louis Rétif : « J'ai vu renaitre l'Eglise de demain » (où l'homme prêtre « à découvert » trouve son vrai miroir).

Je n'ai guère aimé des ouvrages de chrétiens où l'Eglise et son sacerdoce ne paraissaient que blocs de résistance au milieu des vents contraires. Je ne veux ni évoquer ni même me rappeler tels livres qui ont traité des prêtres et de leur Eglise comme d'une fatale liquidation en cours, avec seulement des avenants de renais-sance possible. Dans l'ouvrage signé par Pierre Bockel, archiprêtre et écrivain, ami de Malraux, les radieuses pages de l'ouvrage « Le temps de naître » parlent des joies que procure le sacerdoce et des souffrances qu'il engendre. De Jean Colson : « Le Sacerdoce du pauvre » (où l'on voit le messie-prêtre succéder au prêtre-prophète, non sans didactique à foison. De Marc Oraison : « Vo-

cation, phénomène humain » (avec le diagnostic et l'analyse du médecin prêtre qui ne craint pas de se dire heureux). Enfin le plus récent, le plus sobre et le plus substantiel à la fois : « Le prêtre » du cardinal Garrone (ce guide sûr et clair).

J'ai feuilleté vingt autres ouvrages et aussi celui de Hans Küng : « Prêtre, pour quoi faire ? » (dont il faudra parler, ne fut-ce que pour ses titre et contenu inquiétants). J'ai lu également, de Louis Evelyn : « Si l'Eglise ne meurt » (où l'on tremble trop de voir mourir l'espérance), car notre Eglise n'est pas convulsionnaire mais en recherche et renouveau. J'ai médité le livre de l'évêque anglican John Robinson : « La différence des chrétiens aujourd'hui », avec l'excellent dernier chapitre : « Le prêtre de demain ». Et même celui de J. Maïault, trop souffert et trop peu connu : « Les échéances de Dieu », où souffre et rayonne à la fois un prêtre qui ne porte ni col romain ni croix à la boutonnière, mais qui signe « prêtre de Jésus-Christ ». Le vicaire parisien de ces pages se dit heureux de vivre en même temps de fidélité et de recherche. Comme il a raison ! Car notre Eglise n'est pas indécise, mais éprise de toute vérité, de toute sincérité, de toute justice, de toute liberté vraie et de tout amour.

Suis-je un prêtre heureux ? Non, si d'autres prêtres sont malheureux. Oui, si les autres le sont autant que moi. Je suis heureux d'avoir été, de temps en temps, malheureux. Heureux d'être prêtre depuis cinquante ans. Malheureux de ne pas l'avoir été mieux.

Pourquoi ai-je mal aussi aux juifs ? A ceux qui sont athées et à ceux qui se disent tels. A ceux qui collaborent à l'immense effort interrogateur qui soulève les juifs croyants. Je m'expliquerai aussi à ce sujet. Mais quel réconfort déjà de lire, au début de cette Année de la Réconciliation, la récente Déclaration romaine issue de Vatican II. Déjà avait chanté, dès 1960, le poète académicien

Pierre Emmanuel, dans le poème « Nazareth » de son « Evangélaire », ces vers qui, en leur temps, ont encore surpris des chrétiens : « Béni sois-tu, Synagogue — Dont, enfant, s'est nourri l'Eternel — Béni soit ton frère aîné Israël — qui le guida vers les degrés ». Il avait dédié ces lignes à Robert Aron, l'auteur juif du beau livre « Les années obscures de Jésus ».

Pourquoi moi, prêtre, j'ai mal aux juifs ? Peut-être depuis ce soir de baigne où j'ai appris en secret que seuls nos camarades juifs avaient, sur leurs fiches d'administration, ces mots imprimés en caractères gras : « Rückkehr unerwünscht » (Libération indésirable). Nous savions ce que cela voulait dire. Pourquoi ai-je mal aux juifs et même à leur nation ? Peut-être depuis qu'aux « jours de notre mort », au fond des bagnes nazis mêlé à eux, j'ai fait le serment de dire, de toute la vigueur qui me resterait, ce que j'ai découvert sur les juifs et sur leur holocauste, mais aussi sur notre responsabilité et sur leur espérance contre toute espérance. On a parlé d'eux au Concile ; un grand pas vient d'être fait vers eux. Il reste cependant des silences et des craintes. Le virage voulu par Jean XXIII et Vatican II, pourquoi n'est-il pas pris encore ?

Seigneur, tu m'as appelé tandis que ma mère chantait « Klagt in Leid » à Notre-Dame de Luxembourg (« Quand un cœur est en peine ») pour offrir sa douleur d'avoir perdu son premier fils. Elle m'a enseigné l'espérance. Tu m'as fait signe de nouveau après ma première déportation, durant mon travail en usine, à dix-huit ans. Tu as couronné (d'épines) ton appel lors de la suivante relégation, bien plus cruelle, à quarante ans passés.

Seigneur, en ceux qui t'ont suivi et qui, par la suite, ont quitté ton autel, que la nostalgie de consacrer et d'absoudre aille parfois embrumer leur regard intérieur.

Seigneur, au bout de ces cinquante ans de sacer-

doce, je voudrais te questionner sur tes cinq plaies d'aujourd'hui : tes prêtres, ta jeunesse, tes pauvres, tes riches, tes juifs. Mais parlons avant tout de tes prêtres. Je sais que le départ de quelques-uns ne peut faire pivoter la constitution de ton Eglise. Je me demande pourtant pourquoi elle est blessée à la hanche et pourquoi j'en sens comme bloquée la respiration spirituelle du monde.

Peut-être ferais-je mieux de ne pas tant questionner, même dans ces Lettres ? Peut-être suffit-il que tu sois là, à notre droite, à notre gauche, devant nous à l'autel, ou devant nous dans cet inconnu qui vient vers nous et qui, quelquefois, en un fragment de seconde, prend ton regard ? Peut-être m'as-tu fait saisir un soir, un soir d'enfer, que même si nous ne devrions plus jamais voir d'Eglise ni d'autel, nous devrions quand même, broyés par les puissances de la nuit, vivre et mourir en prêtres.

Peut-être, oui, faudrait-il se taire et te laisser parler seul. Peut-être convient-il quelquefois que nous, les « inconditionnels du sacerdoce » nous t'interroguions sans relâche, dussions-nous être prêtres pendant cent ans. En te suivant et poursuivant, comme l'ombre suit le soleil de midi et puis grandit à son passage jusqu'à la tombée du jour.

Je le demande après 50 ans de sacerdoce : Qui donc a mis en moi cette faim et cette soif au-delà de l'exprimable ? Faim de dialogue avec Dieu, soif d'amitié universelle avec les hommes ?

POURQUOI AI-JE MAL A NOUS TOUS ?

Cela ne date pas de la captivité. Après les camps de la mort, quel miracle de vivre ! Un jour, au bout de la vie, quelle splendeur ce sera de mourir ! Je me souviens de ceux qui ont lâché notre main là-bas, dans les jours de notre mort. Certains d'entre eux souriaient, car la vie commençait pour de bon. Sans transition. La vie était-elle donc suspendue au-dessus du ciel noir, au-delà de nos peurs et de nos douleurs ?

Maintenant j'ai mal. Peut-être ne sommes-nous pas d'assez bons témoins ? Dans le respect du passé et les nécessités de l'avenir. Prêtres confrères et frères, ne disons pas comme le brave Père Lelong : « l'Eglise a la grippe ». Parlons plutôt d'un « malaise », d'une « attente » dans l'Eglise.

La situation d'aujourd'hui, l'Eglise la connaît et son chef suprême la déplore tous les jours. A côté des clow-

neries structuralistes qui veulent tout démolir et tout transmuter par les idéologies freudo-marxistes, les enfants des otages, raptés et hold-up quotidiens, à coup de tolérantisme intégral pour les films et écrits, d'érotisme, de permissivité, de violence contre les « tabous »... Un jour, si on ne le guérit, l'homme donnera, de nouveau « des leçons à l'enfer ».

J'aime souvent me dire : Le syndrome de nos maux, qui l'a décelé le premier ? Peut-être le Seigneur, dès le jour où il a déclaré au sujet de son ami : « Il n'est pas mort ; il dort ». En attendant, on peut avoir le mal de l'Eglise. Elle a le mal de ces prêtres dont elle n'a plus que l'absence. Et de ceux qui doutent ; à ceux-ci je voudrais dire : la place des prêtres demeure dans le monde. Plus que jamais. Votre mal n'est peut-être pas grave. A peine une fissure, qui sait, à la jointure de l'esprit et de l'âme. Alors, dites-vous : Si on se contentait, pour vivre, de ce pilier du plaisir ou de la liberté, de qui serions-nous encore les témoins ? Il vous aurait fallu peut-être, comme tous les chrétiens, une communauté chrétienne authentique, une communauté soudée à la vie quotidienne, en bouillonnement, en recherche, non pas en voltiges chancelantes. Une communauté qui serait ouverte et attirante, courageusement insérée dans les périlleux grands ensembles aussi bien que dans les paroisses structurées depuis longtemps. Une communauté où se transfigurerait la vie, la vie individuelle et la mêlée sociale. Cette communauté, n'est-ce pas le rêve du prêtre ? Existe-t-elle ? « Pas encore née » dirait peut-être Chesterton. D'autres se livrent aujourd'hui encore, à de nombreux pronostics.

Et si le malheur venait de ce que dans l'Eglise on manque parfois d'hommes, mais également d'imagination ? Un certain vocabulaire est tombé dans le vide ; il n'est plus « signifiant » disons-nous. Par exemple pour la noble idée du célibat. On demande : célibat libre ou bien célibat imposé ? Le problème a durci les uns, exilé les autres. Dans les deux camps, on a parfois saisi mal la vé-

rité ; on emploie des formules toutes faites, les unes trop négatives, les autres trop loin de la vie. Nous allons en parler, de ce splendide célibat discuté.

Il y a, d'autre part, des prêtres qui ne s'attachent qu'à ce qui leur semble en ruine dans l'Eglise, aux murs à calfeutrer ; d'autres par contre, à toute coupure et rupture à l'égard du passé, même en théologie, même en morale. Sans d'ailleurs remplacez la « science divine » par cette quête qui a pris le beau nom, encore mal appliqué, de « sciences humaines ». Est-il un domaine, un métier, où un certain « recyclage » et une « formation permanente » soient aussi nécessaires que celui de notre sacerdoce d'aujourd'hui ? Pourquoi des prêtres qui n'éprouvent qu'horreur pour toute coexistence entre bonnes traditions et bonnes nouveautés ? Pour certains même, dirait-on, mieux vaudrait la machine à faire le vide. Alors les arts religieux des siècles, ces miroirs du ciel, et la « prière sur la beauté » de Pie X, c'est de l'inconnu, du révolu, de l'inutile ? Alors que les laïcs, même peu dévots, déclarent que sans beauté, il ne peut y avoir expression possible et intégrale de la foi, on a quelquefois, dans certaines églises, adopté, à côté d'une belle mélodie priante par-ci par-là, une fracassante pop'music et de frileux spiritalistes, coupés de rares accès de nostalgie grégorienne.

Je crois que l'image de marque d'un clergé nouveau, d'une Eglise renouée, est loin d'exister déjà. Au lieu de chercher humblement la voie, quelques-uns se contentent de renoncer, de partir, tête haute ou sur la pointe des pieds. Par la faute de beaucoup peut-être. Car si le monde a mal à ses prêtres, si bien des prêtres en pleurent, beaucoup trop peut-être se bornent à cela. Pourquoi parler de « récession » du clergé ? Pourquoi n'accuser que les malentendus historiques autour des idées de « clergé », de « sacerdoce », de « hiérarchie » ? On se livre à une exégèse infinie, à une accumulation d'arguments et de raisonnements, de griefs et de regrets. Par tous et détours on récuse les idées et les faits du passé.

Alors on imagine. Et on se trompe. Alors que la vérité est simple, dépouillée, radieuse : « Soyez mes témoins ! »

Au bout de cinquante ans de sacerdoce, qu'on me permette de comprendre des prêtres âgés que je vois désorientés par l'évolution vertigineuse des esprits, une brutale redistribution des cartes. Comment pourrait-on leur imposer un costume « civil » ou seulement une sorte de reconversion qu'ils n'ont pas l'héroïsme d'embrasser ? Cette époque exige une créativité, un dynamisme, une intelligence inventive en face de problèmes complexes et nouveaux que les anciens n'ont pas connus. Je crois que l'essentiel sera pour eux de garder l'être sacerdotal, avec tout ce dévouement sincère et cette valeur spirituelle que je découvre encore chez des prêtres de près de quatre-vingts ans. Que leurs suprêmes années sacerdotales s'épanouissent en actions de grâces. Mais que l'amitié pour ce qu'ils furent les aide à rester jusqu'à la dernière heure, de vrais prêtres de Jésus-Christ qu'ils se préparent à rencontrer.

On dénonce avec magnanimité le racisme, la torture, la répression, mais pourquoi faire aussi une guerre sans merci aux images, médailles, statues, retables, qui diffusaient, comme ils pouvaient, la paix avec le ciel et avec la terre. Le processus a été rapide. On les a traqués, bradés, plus que ne l'ont fait les cosaques, les camisards ou les hitlériens. Alors il se fait que plus rien n'émeuve le regard du peuple ni le tiennne en haleine. Il arrive même que la laideur s'installe dans la dévotion, dans les ornements et dans les homélies, jusque sur les croix d'autel ; le mauvais goût devient, de temps à autre, faux alibi, faux abri et vaine ascèse.

Et de quelle galaxie spirituelle nous est venu le galimatias scientiste employé par d'aucuns pour parler de foi, de religion ou de morale, voire d'apostolat ? Pour une retraite belgo-luxembourgeoise sur la fraternité humaine, on a annoncé des « sessions de sensibilisation et conscientisation aux relations inter-humaines ». Langage mé-

me pas d'usage dans le monde non croyant ou chez les sportifs. Dans une revue de théologie très « valable » comme on dit, pourquoi ces expressions : « composantes psychologiques et bio-physiologiques de la foi »... « spécificité de l'identification du prêtre » ? Ne peut-on vraiment pas parler plus clairement, sur la pénétration de la foi, que d'écrire : « La foi devant imbibber (terme qu'on croyait réservé aux liquides) l'entiereté de notre réflexion... ». Qui peut aimer ces contorsions de langage et qui peut s'en éclairer ? Le danger ne peut-il pas grandir de trouver, d'un côté, des intégristes pointus, et de l'autre, des fedayin du culte dont le peuple ne saisira ni la langue ni les idées ? N'est-il pas temps de recouvrer les vertus et les splendeurs de nos fonctions en face d'un monde qui rêve justement de les rendre inutiles ?

Tandis qu'on institue des commissions de terminologie, afin d'assurer l'enrichissement de la langue française, comment entendre sans effroi sur des lèvres sacerdotales, une cavalcade de termes neufs, inaccessibles parfois, une inflation débridée de formules et concepts comme « s'originer au langage évangélique »... « dépisier l'impact du rite sur l'affectivité »... « établir une pluridisciplinarité morale »... « viser à une évangélisation planétaire »... Quel lexique expliquera aux fidèles une « modulation protestataire », une « oblativité revendicante », « l'organigramme de l'Eglise », une « sécurisation marginale », une « typologisation systématique de la pastorale » ? « Notre avenir se construit avec l'acier » dit une publicité. Le nôtre est celui de nos frères, non avec des mots nouveaux, mais avec l'éternel amour, le seul mot neuf qu'attend la foi latente de notre peuple.

Pour les autels, les calices, les vitraux, ne fait-on pas appel quelquefois, à défaut de créateurs, à des façoniers de quelque usine à produits dépersonnalisés ? Dans les églises de notre ère industrielle, une liturgie qui est tranquillitante ici, percutante là, sera-t-elle assez fidèle à l'esprit de recherche et à la passion de la beau-

té ? Rend-t-on Dieu si vite présent aujourd'hui qu'on n'ait plus besoin des rêves et des extases des artistes, des chants du marbre, de l'or et de la pierre, ni du soleil et de la louange dansant aux rosaces ? Plus besoin d'illuminer la prière ? Pauvres de nous, ne serons-nous pas, dès lors, loin d'un art de témoignage ? Le style moderne des autels pont-levis, comment pourrait-il puiser sa substance dans les drames des hommes et dans la résurrection du Seigneur ?

A trop suivre la mode des critiques et contestations, n'irons-nous pas alimenter la contestation du monde ? Celle-ci ne s'attaque plus autant qu'autrefois à l'Eglise et à ses prêtres ; elle va demain critiquer non pas les prêtres, mais seulement nos critiques et nos brouilles. Est-il si vrai, du reste, que l'Eglise a toujours pensé mal, mal prié, mal parlé, mal évangélisé, des siècles durant ? Et si cela était, faut-il, pour cela, « casser la baraque » ou, comme on fait après un échec, tout recommencer. Même si on ne veut pas faire son avenir selon le passé des autres. J'entends dire souvent : « On ne sait plus qui est le prêtre ». De même : « Il faut inventer de nouveaux modèles de prêtres ». Or répondra-t-on jamais adéquatement à ces questions en faisant fi de la tradition vivante de l'Eglise, avec son imposante armée pacifique de prêtres courageux, vertueux, débonnaires, héroïques, et cela à chaque époque, à chaque révolution, sous tous les cieux et au fond des enfers terrestres de toute catégorie, y compris tous les prêtres morts usés à la tâche, ou abattus au poteau, laissés morts entre les baraquements, suppliciés dans les prisons, jetés isolés ou en tas au bord des routes...

Qu'on écrive ou qu'on pense ou qu'on dise, si l'on veut, que le prêtre de ce temps doit être un frère, à qui a été confié, pour ses frères, un ministère particulier, un ministère de l'ordre pastoral ; qu'on écrive qu'il est parti de l'Evangile, qu'il est un serviteur de la communauté, devenu son pasteur, celui qui préside à l'Eucharistie, consacrant le pain et le vin, absolvant et bénissant ; qu'il est

un chrétien différent des autres, en vertu même de son ordination et de son envoi, tout cela n'a-t-il pas été discuté, pesé, trié depuis des années par une centaine de livres, des millions de débats, avec mille recherches de portraits-robots du « prêtre de demain » ? Comme si tous les prêtres de modèle connu et nouveau étaient désormais et pour longtemps en « malaise », en « crise ». Comme si Paul n'avait jamais existé, ni écrit déjà au sujet de tous les « modèles » divers de prêtres :

« C'est lui (le Christ) qui a « donné » aux uns d'être apôtres, à d'autres d'être prophètes ou encore évangélistes, ou bien pasteurs et docteurs, organisant ainsi les saints pour l'œuvre du ministère en vue de la construction du Corps du Christ, au terme de laquelle nous devons parvenir, tous ensemble, à ne faire plus qu'un dans la foi et la connaissance du Fils de Dieu et à constituer cet Homme parfait dans la force de l'âge, qui réalisera la plénitude du Christ ». Ainsi parla l'apôtre Paul qui s'est dit « mis à part pour cela ». Ne s'agit-il pas, avant tout, que toutes les articulations, tous les chaînons, tous les ministères, assumant leur office d'adjuvant par rapport à l'essentiel : la croissance du Corps du Christ dans la charité.

J'ai osé parfois mettre en parallèle l'histoire d'Adam et celle du prêtre. Tout ce qu'a réalisé Dieu n'est-ce pas environné de mystère ineffable. Celui qui nous a voulus prêtres nous a voulus prêtres majeurs. Pas comme Dieu nous a voulus enfants, adultes, vieillards. Prêtres tout de suite, à 20 ans, à 25 ans, à trente ans. Comme Lui. Dieu a créé, dans la poussière, un Adam adulte. D'un coup. Le Christ a institué, dans la chair, un prêtre adulte. Pour que le prêtre, ce soit Lui, Lui à la Cène, Lui à la croix, Lui au pardon, Lui à la résurrection... Même si certains, un jour, allaient hésiter à dire oui... Même si certains allaient le renier. Il y aurait aussi beaucoup de saints. Dans son amour et dans sa joie anticipés. Il s'est vu continué, jusqu'au dernier jour. Par tous les prêtres vivant dans l'in-

limité de Dieu et dans son Eglise charismatique et hiérarchisée.

Je le demande : le mal vient peut-être surtout de ce que nous n'adorons pas assez cette merveille ? Comme Dieu a créé l'homme à son image, le Christ n'a pas hésité à instituer le prêtre un peu « à son image ». « Faites cela en mémoire de moi »... « Comme le Père m'a envoyé, je vous envoie ». Les prêtres manqueront parfois... Ils mourront... Mais leur Messe contiendra toujours l'éternité. Adam, commencement de l'humanité. Le Christ et ses prêtres, commencement de l'éternité.

Alors, confrères et frères, ne croyez-vous pas que nos discussions, nos querelles de mots et de modes, nos affrontements et nos achoppements risquent d'être dérisoires devant la désillusion profonde qu'on peut lire dans le regard d'un enfant qui nous interroge sur le prêtre et sur le Bon Dieu ?

LE SEUL VRAI PECHE DES PRETRES,

ne serait-ce pas de ne plus l'être, par sa faute ou par celle de son Eglise ? « Prêtre, pour quoi faire ? » demande tel théologien de haute lignée. Je m'étonne, moi, que cette question à elle seule n'ait pas fait trembler sa plume. Ne paraît-il pas supposer qu'on n'attend plus rien des prêtres alors qu'on leur en demande de plus en plus ? C'est même là, apparemment, leur vrai problème.

Or je le vois aller plus loin encore, cet étrange prophète, puisque son cœur semble à peine agité en débattant, à perte de pages, sur « les graves difficultés de fonctionnement que connaît l'Eglise », sur « l'inadaptation actuelle du ministère des prêtres », sur « le volume des activités encore aujourd'hui accompli par les prêtres, destiné à se réduire encore », sur « une crise des prêtres qui est actuellement une crise de la foi »...

C'est l'heure, assurément, de parler de cette « spécificité du ministère du prêtre », comme dît une excellente revue pastorale, qui alterne d'ailleurs aisément les ap-

pellations : « spécificité » et « le spécifique ». De longs articles, à lire avec l'esprit plutôt qu'avec le cœur, traitent, à la suite de bien des ouvrages, de « l'identité presbytérale ». Et d'abord je ne suis pas sûr qu'on soit toujours arrivé à bien saisir les vieux termes de « presbyter », « presbytéral », qui s'accordaient mieux en d'autres temps, aux premiers prêtres, presque tous des « Anciens » comme on le voit au Livre des Actes (chap. 14).

N'y aurait-il pas avantage à parler aujourd'hui d'un ministre ordonné-type, l'évêque, situé dans le collège des « successeurs des apôtres », puis des ministres coopérateurs, les prêtres. Certains pensent qu'il y a, ensuite, une démultiplication concrète, pour les églises locales, de la fonction épiscopale, ou bien qu'il y a le « tandem évêque-prêtre », à réaménager, disent-ils, par suite du manque de prêtres. Quoi qu'il en soit des termes employés, la tâche du prêtre comme telle, est essentiellement missionnaire. Le prêtre est témoin de Celui qui seul a été envoyé pour le salut de tous. Il y a donc lieu de parler, non d'un ministère du jugement et de la condamnation, mais de pardon et de libération. Le ministère du prêtre repose bien sur l'engagement de Dieu dans l'histoire de Jésus-Christ et de son Esprit, y établissant son Eglise. D'où sa disponibilité au monde qui change, son ouverture au dialogue, dans un travail commun et risqué avec le Seigneur et son Esprit, dans les communautés responsables, grandes ou réduites, anciennes ou nouvelles.

Elle n'est pas mince, la révolution de Vatican II, quand elle fait passer en première place l'idée du « peuple de Dieu », l'idée de « fraternité » et la « redécouverte » théologique du prêtre, comme dit le Père Congar, le « bouleversement » sociologique absolu, même si cela devait provoquer une « crise » telle qu'on la connaît à présent. Dans la société assez désacralisée d'aujourd'hui, souvent déhiérarchisée, comment le prêtre pourrait-il se maintenir, comme hier, en notable social, en fonctionnaire d'un domaine sacré que la foi n'aurait plus assez ? Dans cette société éclatée de toutes parts, comment ne

saisirait-il pas, sous peine de se perdre, qu'il est, principalement, le serviteur et le témoin immédiat, libre et libérateur, de la vie humaine sous l'action de Dieu en Jésus-Christ ?

Comment, dès lors, ne se sentirait-il pas à l'aise dans un sacerdoce où il se sait serviteur et témoin à part entière ? Il ne s'agit pas du tout d'un état « sécurisé » mais bien d'un acquiescement qui « libère » toutes ses ressources d'esprit et de cœur, au service de ce monde et des hommes, un oui à l'appel pour un service divers où toujours l'Esprit « souffle où il veut ». Le schéma 13 de Vatican II n'a-t-il pas donné aux hommes de ce temps une sorte de nouveau visage, et aux prêtres un célibat et un envoi qui n'impliquent pas une sujétion, mais une dimension, une densité, une exemplarité uniques, valables seulement avec la grâce, une aventure suprême à recommencer tous les jours, au-delà des changements et des contraintes, une vocation de se donner pour le Père et pour ses frères, avec tout ce qu'on est et tout ce qu'on reçoit.

J'aimerais déclarer à certains : Vous qui voulez tout redire et refaire, vous que nous aurions attendus durant des siècles pour savoir enfin ce que c'est, cette existence sacerdotale, mal connue jusque-là selon vous. Toutes ces systématisations proposées par vous, suffiront-elles pour faire du prêtre un prêtre ? Vous me répondez : Ce qui fait le prêtre, c'est la nature même de sa responsabilité ecclésiale. De « permanent de l'Eglise » qu'il était, le prêtre devrait donc devenir demain un simple « responsable d'Eglise ». C'est tout ? Nous laisseriez-vous transis de froid devant ce seul idéal ? Laissez-moi lever les yeux vers les horizons de mon Eglise. Faut-il y voir des prêtres, au plan diocésain ou interdiocésain, assumer une autorité de droit et des prêtres au plan périphérique s'arroger un pouvoir de fait ? Danger de concurrence, péril de paralysie au plan de l'action. Occasion d'affrontements et de fermentations croissantes dans la vie du Royaume de Dieu, qui risque bien d'y perdre son unité.

Evêques et prêtres portent la responsabilité de l'unité en la diversité des ministères, disait déjà Paul. Si le prêtre est « responsable » et rien que cela, ne faut-il pas redouter des démolisseurs et n'y aura-t-il pas de même une profusion de jeunes castors pour reconstruire partout des églises, mais pas « une » Eglise ? Vous me faites trembler, Samsons modernes !

Certains d'entre vous entendent m'assurer aussi que le rôle du prêtre est de s'avérer un « récapitulateur » des expériences chrétiennes de tous les baptisés, en vue de leur faire prendre leur dimension ecclésiale. Pourquoi ne pas faire appel à un simple ordinateur ? Comment ne pas trouver cette définition du prêtre plus crispée que simple et parlante. Et si l'on me parle, à propos de prêtre « de demain », d'une « formation sur le tas (ainsi que l'écrivait telle revue), je n'y vois aucune réponse claire et nette aux interrogations des prêtres dans la recherche de leur responsabilité particulière. Et si l'on me fait prévoir des « revisions considérables » des divers ministères » pour les prêtres à venir, dans leurs activités et dans la répartition de ces activités, je voudrais demander humblement si les uns, en raison de leur âge, pourront accueillir les « reconversions » et si les autres, par suite de leur jeunesse, s'en contenteront jamais un jour.

Je souhaiterais que les 400.000 prêtres restés à leur poste écrivent tous au prêtre Hans Küng, l'étonnant théologien suisse, non pour prolonger les graves controverses entre lui et la Commission romaine pour la doctrine de la foi, mais seulement au sujet de son surprenant ouvrage sur les prêtres et sur l'image caricaturale qu'il en propose en ses pages. Et d'abord votre titre, maître, n'est-il pas ambigu et la lecture de vos pages ne le rend-elle pas regrettable ? Car, suivant vos exposés, votre titre : « Les prêtres, pour quoi faire ? », pourrait se comprendre dans le sens de certaines interrogations déplorables d'aujourd'hui : « Pourquoi les moines ? Pourquoi les prêtres ? » A cause du contenu de votre ouvrage, votre titre ne saurait garder le sens de « Les prêtres, pour quoi faire ? »,

ce qui correspondrait assez à de légitimes questions actuelles : Quelle est la mission du prêtre de notre temps ? Quel est son message ? Vos affirmations et vos perspectives ne débordent-elles pas dangereusement votre titre interrogateur ?

Tous les prêtres savent, comme vous, qu'il est des attitudes ou prises de position sacerdotales insoutenables, soit qu'elles se montrent trop traditionalistes, soit qu'elles s'avèrent trop fonctionnelles. Il n'est pas question de redouter, dans la continuité même, certaines discontinuités. Le concept du « ministère » ecclésial n'est pas néo-testamentaire, dites-vous ; c'est sur le seul mot de « service » que se fonde selon vous toute autorité, mais non tout pouvoir. La parole « les péchés seront pardonnés à ceux à qui vous les remettrez » ne va-t-elle pas, dans sa signification radicale, au-delà du simple « service » ? D'après vos pages, il ne faudrait plus parler de « sacrements », mais de « services ». Il conviendrait même de dépouiller le mot « prêtre » de son sens de sacrificateur qu'il a depuis Adam, Abel, Abraham, Melchisédech et le Christ. Si Jésus n'a pas prononcé le mot de sacrificateur, n'a-t-il pas dit : « Faites ceci en mémoire de moi » ? Et si le terme de sacrifice n'a été entendu qu'après la Résurrection, n'est-ce pas tout simplement parce que ce mot n'a été prononcé qu'à la veille de la mort de Jésus ?

Il ne faudrait, disent certains, trouver le vrai sens du mot « prêtre » que dans le terme de « presbytre », « ancien », avec l'idée d'animateur, disons « responsable d'église ». L'ordination sacerdotale elle-même ne serait pas une consécration, mais un pur « signe » d'une succession apostolique du service « d'animation » dans l'Eglise. Lequel des 400.000 prêtres fidèles saisira bien cela et lequel en sera enthousiasmé ? Pas moi.

Quelle différence y a-t-il désormais entre l'ordination et la désignation à la direction d'une école, d'un club, d'une banque ou d'une bande ? Et le mot « apostolique »,

quel sens lui reste-t-il si vous le dépouillez de son caractère sacré ? Selon une telle théologie téméraire, la vraie « succession apostolique » est sacrament et ne l'est pas.

Sacerdoce et charisme des prophètes, des docteurs, des apôtres, des évangélistes, des diacres, des épiscopaux, n'auraient constitué que des fonctions publiques dans la communauté croyante, bien qu'exercées de façon permanente et stable. Faudra-t-il donc en revenir à un prêtre qui sera simple « préposé » comme celui des douanes ? La seule différence serait basée sur l'annonce même pas. Toute la fonction serait basée sur l'annonce de la Parole. J'ai eu bien tort d'y voir une « institution par Jésus-Christ » et Jésus-Christ a eu bien tort de ne pas écrire, noir sur blanc, qu'il en était ainsi. Le tout serait le fruit (millénaire) d'une évolution ecclésiale. Le commandement net et efficace du Christ (son testament) : « Faites ceci en mémoire de moi », quelle signification peut-il encore avoir ?

Nous le savons bien, ce n'est plus l'époque où le prêtre « disait » à son aise sa messe matinale, passait ensuite au catéchisme, puis au bréviaire, pour ne penser après cela qu'à son jardin, à quelque malade, à son sermon dominical, à quelque réunion d'œuvre... Pour le reste, il attendait la plupart du temps qu'on vienne à lui. C'est l'heure à présent d'entrer, avec sa Messe et son cœur, dans la foule des paroissiens, des jeunes ouvriers, des souffrants, des chercheurs, des égarés, des travailleurs sortant de la fabrique. Comme on entre dans un train, mais en plongeant dans l'ensemble des laborieux, des soucieux ou des victimes. Les visages sont tous les mêmes, celui de tous les absorbés, de tous les happés par la vie, une sorte de cargaison de fournitures pour l'usine, le supermarché, le bureau, la salle de cours... Avec, dans la tête et dans le cœur, rien que les problèmes et les paroles des journaux, de la radio, des disques à la mode, de la télé de la veille... Parfois aussi, en un éclair, peut-être, l'idée de Dieu, la pensée vers le Christ. Quant aux jeunes, dont on parle tant, il leur arrive, au

moins de sentir, d'instinct, qu'il est facile de nier et de détruire, mais que ce n'est pas là une raison de vivre. Ils éprouvent, parfois plus vite que les adultes et plus violemment, qu'il faut donner une signification, un but, à son existence, à son amour, et que la vie individuelle ne va plus aujourd'hui sans la vie collective. Ils savent, au moins confusément, que l'amour, ce n'est pas le plaisir, que l'anarchie du cœur ne mène pas au bonheur et que le découragement est une solution que l'opinion publique elle-même n'accepte pas chez le prêtre.

L'identification du prêtre selon ses origines ? Je dis que les origines se cachent sous les commencements. On voit les commencements de la prêtrise, mais les origines sont en Dieu. Je veux bien admettre que la terre tourne, mais faut-il pour autant devenir amnésique et ne plus voir que le présent ? Ces origines, pourquoi vouloir les délimiter, les fixer ? Par bonheur, Hans Küng, à la dernière page de votre ouvrage, vous recommandez aux prêtres d'assurer leur service, confiants dans la force de la foi, malgré tout. Les prêtres attendaient cette parole. Car vous partiez d'une idée d'hécatombe et de mort. Or le sacerdoce est historique et l'histoire du monde est l'histoire même de son salut par le prêtre Jésus-Christ.

« CRISE DE LA FOI »

a-t-on crié dans tous les coins. Aujourd'hui encore et pour combien de temps, il ne manque pas de voix pour exprimer ces attermolements. Ne vaudrait-il pas mieux dire, dès maintenant : Recherche plus personnelle de la foi, à travers les témérités de tel ou tel théologien, à travers les tâtonnements de tel ou tel exégète et les découragements de trop de croyants. Si la foi est éprouvée, c'est peut-être un mal explicable ? Que d'hommes ne supportent aujourd'hui les religions que si elles sont fausses. Quand notre foi devient plus pure, elle est renforcée, avec ou sans ses « guérisseurs ».

J'ai encore des questions à poser, au nom de nous tous, à des théologiens, parce que je demeure horriblement perplexe quand je les vois hésiter et parler de l'infailibilité de l'Eglise, alors qu'ils se croient facilement infaillobles. Si, comme vous l'affirmez, le titre de « prêtre » n'a pas été employé au début de l'ère chrétienne, n'est-ce pas pour éviter un parallèle avec les fonctions de prêtre ou grand prêtre du judaïsme ou du paganisme ? N'a-t-il

pas été repris dès le troisième siècle et dans le sens de sacrificateur, parfois même au détriment du service de la Parole, le « sacrifice » devenant volontiers au regard des chrétiens le propre du sacrement de l'Ordre ?

Il aurait, d'après quelques-uns, fallu attendre jusqu'à notre époque de contestation et de confusion pour voir dans le prêtre ce qu'il est : un simple délégué de la communauté ou de l'Eglise ? Le prêtre ne serait donc pas, comme on l'a cru jusqu'ici, à coup d'études, d'œuvres d'évangélisation, de missions et de martyres, un envoyé de Jésus-Christ et l'intendant des dons et des biens qui ne sont pas de lui ni des hommes ? Ma question : les prêtres sont-ils seulement porteurs, disons « vecteurs » de la Parole ou seulement permanents de l'Eucharistie ? Ne sont-ils pas les deux ? Une autre question : les 400.000 prêtres restés dans leur Eglise prêteront-ils, d'après vous, au titre de « prêtre », cette appellation peu exaltante, mais à vos yeux si géniale, de : « responsable d'Eglise » ?

Aux Etats-Unis, une dame neuropsychiatre et qui se dit chrétienne, a révélé que « l'homme devenu prêtre est le plus souvent issu d'un milieu catholique trop austère (ce n'est pas mon cas ni celui de bien de mes amis prêtres)... Il est, par nature, jugé-t-elle, vulnérable en tout ce dont il a été privé ». A-t-elle connu ou diagnostiqué beaucoup de pareils cas en Amérique, des prêtres où n'a fonctionné aucun noyau de volonté ? Les innombrables prêtres équilibrés et heureux que j'ai fréquentés étaient des hommes atteints ni d'une névrose de frustration, ni d'un complexe de refoulement. Même si, pour l'un ou l'autre, les aspects psychologiques de leur vocation n'ont pas été tous et exclusivement d'ordre surnaturel. Même si, pour d'autres, l'adhésion a connu un débat intérieur. Il serait injuste et antiscientifique d'affirmer qu'ils ont choisi une « vocation-refuge » ou un « avenir prêt-à-porter ».

A ceux des prêtres que ne satisferaient pas un allègement de « messenger de la Parole » et rien que cela, ou

bien un titre ou grade d'« animateur », « modérateur », « responsable d'Eglise », « président de communauté », on a proposé parfois de s'appeler « figures » ou « symboles de la collectivité ». Plus de place dès lors, à une décision irrévocable, répondant à un appel adressé au cœur ? Déjà les nazis et les marxistes ont proclamé cette mission pour leurs militants, les directives étant d'ailleurs souvent incohérentes. Et Mao l'a interprété par livre rouge interposé... On a parlé aussi de fonctions ecclésiastiques à mi-temps ou adaptables et modifiables à volonté... Pourquoi pas des « prêtres à la carte » ? Ah ! vous les simples prêtres, ceux de l'infanterie de l'Eglise, comme dit Joseph Folliet, je vois en vous, comme il l'écrit lui-même, de pauvres diables qui grognent parfois, mais qui marchent toujours. Purs et simples prêtres, mes confrères et frères, n'est-il pas vrai que le seul vrai danger mortel, ce serait de ne plus être « transusés de Jésus-Christ », transparents de son amour. Le péril serait de nous faire, nous aussi, un Jésus-Christ à notre image et de tirer une Eglise du cœur d'un Christ et d'un Evangile à notre goût. Et vous, jeunes prêtres d'aujourd'hui, on dit que certains d'entre vous ne sont que refus, refus d'une société qui vous paraît matériellement confortable, mais spirituellement indigente et inacceptable. S'il en est ainsi, quelle espérance ! Si c'est illusoire, quel danger ! Et si vous vous trompez, quel malheur ! On a rejeté avec raison la politisation du clergé, mais souvenez-vous qu'il ne suffit pas non plus que la politisation penche à gauche pour qu'elle soit acceptable, voire infallible. Le peuple de Dieu ne s'y trompe jamais.

Elle n'est pas neuve, l'interrogation de Hans Küng dont nous avons parlé. Elle est posée à tous les prêtres, tombant des lèvres de tant de reporters, des plumes de trop de journalistes, des interviews de la plupart des gazetiers de la radio et de la télévision : Un prêtre, pour quoi faire à notre époque ? Mais elle pourrait être catégorique, la réponse à tout théologien casse-cou : « Pour faire n'importe quoi, mais parce qu'on est prêtre, le faire

autrement ». Nous sommes prêtres, en effet, pour nous hausser, si Dieu nous aide, à des dimensions différentes, particulières, mystérieuses quelquefois. Avec une façon spéciale d'être heureux dans sa peau, avec un art secret de deviner la peine d'autrui et d'en porter le fardeau. Afin que l'Eglise soit, à travers ses évêques et ses prêtres, un sacrement de salut universel.

J'admets volontiers, avec le très évangélique et très humain archevêque Helder Calmara, que « le problème du sacerdoce est un symbole des transformations nécessaires dans les structures de l'Eglise ». Aussi, tandis que, dans le monde économique, on met sur pied des « politiques de relance », allons-nous, nous autres, vaticaner éternellement sur les questions de la foi, du célibat, du ministère ? Mes confrères et frères, nous sommes évêques et prêtres pour l'éternité, pour l'infini. Pas seulement pour ce siècle de consommation. Pour les jours d'Auschwitz aussi, parce que c'était l'infini du malheur. Pour l'époque de Jean XXIII à poursuivre, parce qu'en lui s'est dévoilé l'infini du pasteur... Que le monde ne soit donc pas surpris si quelques-uns d'entre nous se font prêtres-ouvriers, prêtres savants, prêtres infirmiers, prêtres artistes, prêtres chirurgiens, prêtres avocats, prêtres sociaux... Mais également et avant tout prêtres prêtres.

Ce qu'on appelle « le mal du prêtre », ce n'est peut-être, après tout, qu'une simple et vaste tentation. Dieu est vivant et ses prêtres ne sont pas près de disparaître. Leur temps n'est pas révolu. Au contraire. « Voici venus les jours du prêtre... mêlé à tous, camarade, frère... exposé à toutes les tentations, livré, donné, coupé de toute apparence d'homme humain... Le « dispositif » de l'Eglise de la fin est en place ». Ainsi disait déjà François Mauriac, entre le massacre de vingt mille prêtres par Hitler et les désistements de vingt mille autres en ces dernières années troubles. « Nous vivons un creux sacerdotal, vient de proclamer, à Beauraing, le cardinal Marty, mais il y a germe d'une grande espérance ».

A cause de ceux qui ne sont pas repartis, je dis : Dieu est l'interrogation qui est faite à tous les hommes, mais la vocation du prêtre est l'appel que Dieu nous a adressé, à toi confrère et à moi, de mille manières ou d'une même manière, à une seule heure ou plusieurs fois. Mais cet appel ne finit pas et ainsi notre vocation et notre réponse se font de l'historique et de l'histoire. Le Christ disait qu'il « fallait qu'il meure » et sa mort en croix apparaît comme son vrai chemin. Mais après sa résurrection, son destin est devenu histoire. Ainsi pouvons-nous convertir notre appel en destin, en histoire. La « crise » dont tout le monde parle, on l'avait sentie naître et monter, croître. On avait tenté de la conjurer, de juguler la fièvre, par des moyens peut-être quelque peu dérisoires. Si l'état sacerdotal devait correspondre mieux que jamais à un don de soi plus absolu, en vue d'un investissement plus absolu de l'amour pour Dieu et les hommes, il faudrait alors se rappeler que seul l'amour peut rendre notre terre habitable.

Alors, qui sait, on connaîtrait peut-être bientôt une perpétuelle création et l'ouverture de nouvelles et splendides initiatives pour les ouvriers que Dieu envoie sans arrêt dans sa vigne. Le temps ne serait-il pas venu d'ailleurs pour stopper les campagnes de dénigrement contre l'Eglise en son passé et en son présent ? L'opération consistant à « fouiller les poubelles » et à « dénoncer les mythes » pourrait sans doute s'arrêter ici. A jeter, jour après jour, le discrédit sur les institutions, sur les structures et sur leurs défenseurs, ne risque-t-on pas de faire perdre la face à toute la chrétienté ? Une crise de civilisation a atteint de plein front l'Eglise et son clergé qui est sa colonne vertébrale, mais n'avez-vous pas l'impression que demain, bientôt, il sera désuet d'en parler ou d'en écrire. Même si le fléau de l'inflation ne lâche pas prise aussi vite. Un jour, disent les optimistes de la grande famille ecclésiastique, on ne se tourmentera plus de cette « crise de la foi », pas plus que de ce qui fait trembler la lune.

Revenons à cette crise qui a tant fait parler d'elle. Pourquoi ne pas en chercher quelques causes ? Dans une émission à la télévision française, le Père Coudreau, partant du livre qu'il a publié : « La foi s'enseigne-t-elle ? », a jugé que l'on ne commencerait à sortir de la crise que lorsqu'on aura reconnu le caractère spécifique de la foi et donc de l'enseignement qui la nourrit ou l'éveille. Il ajoute : Pour l'éveil de la foi, les preuves jouent leur rôle, mais peut-être plus encore les signes, ces traces de Dieu qui sont à notre niveau et au moyen desquelles nous sommes invités à passer à l'invisible.

Dieu est à la mode. Le prêtre aussi. Et on le sait : la mode est toujours un signe. Ici signe d'une recherche, celle du sens de la vie et de l'homme. Et s'il nous en faut encore à notre époque, nous avons, comme hier, de grands philosophes comme Jean Lacroix et Claude Bruaire, qui nous parlent de la foi humaine en Dieu. Sur le livre de Bruaire « Le Droit de Dieu », Lacroix dit que si le titre risque d'être mal entendu, il ne s'explique qu'à la lecture de l'ouvrage. Il s'agit en réalité du « procès de Dieu », procès qui semble perdu en première instance et qui est gagné en appel. Le langage, disent ces penseurs, c'est l'esprit qui advient au corps, le verbe qui se fait chair, lointaine analogie de la liberté absolue qui, tout en demeurant divine, a pris chair. « De même l'éternité de Dieu n'est pas une négation du temps, mais passé éternel, présent éternel. Le temps humain est une éternité avortée, qui attend de l'éternité la plénitude du temps ».

Les évêques belges ont traité, dans une de leurs récentes réunions, de la foi et de ce qu'on appelle « la crise de la foi ». Ils ont constaté la progression d'un certain indifférentisme doctrinal au profit de l'action. Il y a des remises en question qui ne portent pas uniquement sur le langage de la foi, mais également sur des points tels que l'Eglise, la personne du Christ, les divers signes de la vie morale. Mais ils ont aussi décelé des signes de maturation en bien des croyants qui sont fermement résolus à traduire leur foi dans la conduite privée

et sociale. Ils ont conscience d'un sincère effort de recherche et de réflexion doctrinale, qui se manifeste dans des journées d'études, de formation permanente et des sessions de recyclage. Ils ont signalé le renouveau de la pastorale liturgique, ainsi que la multiplication de groupes de prière et la formation spontanée et enthousiaste de petites communautés qui visent parfois à une authentique et féconde ferveur.

Un nouveau visage du prêtre est-il véritablement près de naître ? Si la spécificité du sacerdoce semble à certains difficile à exprimer, la spécificité du ministère pastoral sera assurément mise en valeur clairement dans la conformité avec ce qu'a voulu et fait le Christ. Mais la consistance propre de ce ministère ne risque-t-elle pas de se diluer dans tous les changements d'appellations ? Une parole d'or a été prononcée par Daniel Olivier : « L'être du prêtre est de constituer l'incarnation indispensable de la conscience sacerdotale de l'Eglise ». L'être du prêtre, c'est la volonté de prêter à Jésus-Christ une voix, des gestes, un corps, une vie de plus, pour qu'il puisse parler aux hommes d'aujourd'hui, pour qu'il dise encore : « Je vous fait enfants du Père »... « Je vous pardonne »... « Je vous donne mon corps et mon sang »...

L'aventure du prêtre, c'est « être pour Dieu » et « souffrir pour l'autre ». Et cela ne fait qu'un, a dit Jésus. C'est cette aventure qui peut faire de mon échec apparent ou de mon mal de prêtre moderne, un chef-d'œuvre de Dieu dans l'homme, une libération capable de s'étendre à l'humanité.

Il va sans dire que le langage du prêtre — d'aujourd'hui et de demain — ne doit rien avoir de « conventionnel », de « pré-fabriqués ». Il doit s'avérer « signifiant ». C'est un langage « éclaté » a-t-on dit, pour le reçu et le donné de la révélation de l'illumination par l'Esprit. Il s'agit d'approfondir la foi des hommes, des femmes, des enfants, des souffrants d'aujourd'hui.

Prêcher, contester, animer n'avaient pas leur place dans l'univers concentrationnaire, où l'amour de Dieu et

des hommes ne pouvait être qu'absolus, comme étaient absolues la haine et l'horreur où les prêtres se voyaient plongés. Nous n'étions plus sacrificateurs à l'autel, mais nous avions à l'être de nous-mêmes... Pour la seule Pologne, quinze mille prêtres sacrifiés, dont au moins la moitié comme martyrs de leur charité. Tous sont morts pour la justice dans le monde. On l'a oublié. On ne l'a même presque jamais dit.

On peut être mécontent de son évêque, de ses paroissiens, ou des confrères, des syndicats, de son vicaire ou de son curé, du français à la messe et des nouveaux catéchismes ou des nouveaux rituels. On peut même, au lieu de parler d'évangélisation, d'apostolat ou de pastorale, dire : « Il s'agit d'avoir prise directe avec la pulsation événementielle du quotidien »... Pourvu que la pensée ne soit pas sans cesse interchangeable, que l'âme ne se laisse pas gagner par la « sinistrose » et que le cœur ne soit pas grévisse. Rien n'est perdu tant qu'on est content d'une chose : d'être prêtre.

« IL N'EST PAS MORT, IL DORT »

a dit Jésus (Jn, XI, 11). Un prêtre assoupi au milieu des slogans du monde, sous les houles de ses dépités ou de ses amertumes, ou encore dans les paradoxes de quelques théologiens, avouons que c'est absolument récupérable. Peut-être suffirait-il qu'il fasse effort pour se reconnaître homme de la permanence et homme du changement ? Ce serait, qui sait, le réveil définitif, un peu comme on a ravivé quelquefois l'amour de la messe, rien qu'en restituant, à côté de maintes oraisons, préfaces et prières eucharistiques, quelque immortel Kyrie, Gloria et Credo latin, comme pour enrichir le français. Le Pape ne l'a-t-il pas récemment recommandé ? Diversité sur l'accessoire et unité sur l'essentiel, faut-il pour cela des miracles du génie ?

Notre mal d'existence, puisque nous voulons en parler, confrères et frères, il ne relève pas de la psychiatrie clinique, de cette science qui, ose dire tel savant, « ne rencontre ni la religion, ni la philosophie, ni l'his-

toire, ni la culture, ni le génie, ni la liberté ». Il nous suffit, vous me l'accorderez, d'une « analyse existentielle » très simple, avec un retour au « sol maternel » de la pensée sacerdotale, aux claires structures de l'être « prêtre », tel qu'il a été voulu par le Christ. Dans notre mal d'existence comme prêtre, c'est notre harmonie avec le ciel et avec la terre qui a subi un choc, un choc qui a pu en faire vaciller quelques-uns. Cet écartèlement entre la terre et le ciel n'était-il pas prédit par Celui qui nous a fait prêtres ? Mais ne sommes-nous pas avant tout « fils de la résurrection » ? Les tombeaux peuvent s'ouvrir, vous dis-je. Cela arrive tous les jours. Il ne reste plus alors que d'enlever et rouler quelques bandellettes.

Aimez-vous le titre de l'ouvrage de Maurice Bellet : « La Foi ou la Peur » ? La foi n'exclut pas toujours la peur, mais la peur peut-elle tuer la foi ? « Rien à craindre pour nous si la terre est agitée », dit le Psaume 45. « Ces flots peuvent mugir et les montagnes trembler dans la tempête »... « Citadelle pour nous, le Dieu de Jacob ».

Ne s'agit-il pas tout simplement peut-être, de trouver ou retrouver la façon « prêtre » d'exister de nos jours ? Quant à créer de rien une foi nouvelle, une foi sans institutions, une prêtreise sans structures hiérarchiques, quelques-uns y aspirent ; nul ne sait ce que cela veut dire. Culbutter les réalités historiques et réinventer le prêtre ? Quels pauvres satellites on lancerait dans les airs ! Par amour de la nouveauté, abdiquer toute fidélité ? Pour devenir quelqu'un, ne plus se rappeler qui l'on est, ou changer d'identité ? Brûler ce qu'on adorait hier ? Dites-moi : cette silhouette du prêtre, ne se fixerait-elle pas à grand-peine et à tout petits traits flous dans le firmament étoilé de notre Eglise ?... On la verrait vite prête à s'envoler en fumée ou brouillard d'automne. Je sais : pour d'aucuns, le prêtre de demain doit se créer une identité sociale nouvelle, une transformation de la prêtreise en métier. Voilà leur trouvaille. Revaloriser la notion de « métier ecclésial », voilà, pour d'autres, la solution magique. L'Eglise serait l'usine fonctionnant en autogestion ; le prêtre en

serait un responsable syndical. Il serait le « catalyseur » de l'Eglise. Le terme a été prononcé. Mais comme on ignore encore ce que sera la nouvelle Eglise et la nouvelle communauté chrétienne, morcelée peu à peu à l'infini, en « communautés de base », on se contente d'en référer à la fermentation de l'Evangile. L'aspect assez inquiétant de ces révolutions dans l'Eglise, c'est que nul ne parvient à formuler cette foi nouvelle dans des mots d'aujourd'hui.

Et cependant, est-ce l'heure de douter d'une rénovation, quand, sur la chrétienté, souffle un grand vent tonique. C'est sous ce titre optimiste que fut annoncé, dans tel grand journal, l'ouvrage éclairé du cardinal Sue-nens : « Une nouvelle Pentecôte ? », paru en 1974. Que le point d'interrogation prudent ne détourne aucun prêtre de la lecture de ces pages. On m'en voudrait, à juste titre, de ne pas évoquer ici le « pentecôtisme chrétien », le « renouveau charismatique » de notre temps. Le cardinal belge nous offre là un livre vivifiant. Qu'en pensent les prêtres ? Je crois que leurs yeux peuvent se relever, de cette lecture, ruisselants d'espérance. Je l'ai lu et relu, ainsi que les ouvrages similaires dont je vais parler. La sagesse serait peut-être de se taire un instant et de prier. Pour rendre grâces, ou pour interviewer l'Esprit...

L'Esprit en action ? Ce ne sont pas les extra-terrestres qui nous l'annoncent. L'Ecriture nous suffit pour nous assurer que c'est possible. C'est en 1972 que j'ai dû lire « Noël et la nuit » de J.-F. Six, ce prêtre écrivain responsable du Secrétariat français pour les non-croyants. Il parle des Eglises qui s'interrogent sur leur avenir. Elles espèrent voir naître un certain christianisme tout neuf, un « enfant » nouvelle parole de la foi. L'avenir est là, dit-il, à qui sait durer, à qui sait veiller et saisir à tout moment, avec des frères, l'impulsion de l'Esprit et celle de l'espérance. Mais c'est dès 1967 que les « Informations catholiques » ont publié un article dont le titre rendait perplexe : « Ceux qui peuvent parler en langues ». E. O'Connor y traitait d'un « Pentecôtisme catholique » aux

Etats-Unis. Il s'agissait d'un néo-pentecôtisme, né après les « baptêmes dans l'Esprit » des pasteurs Parham et Seymour. C'est en 1968 que devait paraître cette sorte de « bible » des Pentecôtistes : « La croix et le poignard », de J. Wilkerson. L'ouvrage et le mouvement suscité amènent de mémorables conversions. Juin 1973 vit la Conférence internationale du Renouveau charismatique, groupant près de 25.000 participants. Les catholiques de ce mouvement mentionnent peu les « baptêmes dans l'Esprit » et parlent plutôt d'une « effusion de l'Esprit », de ses dons et de ses fruits, dans une réactualisation de la vie de l'Esprit dans l'existence priante du baptisé. On évoque désormais la joie, la paix profonde, mais aussi parfois les émotions chrétiennes inondant les âmes. Bien-tôt H. Caffarel publie son livre « Faut-il parler d'un Pentecôtisme catholique ? », aux Editions du Feu nouveau.

Dès ses origines, le Renouveau charismatique pensait et faisait penser à l'expérience de la communauté chrétienne primitive. On hésite encore sur les manières dont se situent exactement les « charismes », ces dons particuliers conférés par la grâce divine. Ils sont parfois divers : les assemblées de « Feu Nouveau » de France et de Belgique témoignent de louable prudence autour de leur conseiller, l'abbé Caffarel et de leur bulletin de contact « La chambre haute » au climat de cénacle. Il est à remarquer que les assemblées du pentecôtisme catholique sont des réunions de prière et de réflexion spirituelle en général très équilibrées en leur esprit et leurs pratiques. N'est-il pas utile et réconfortant de savoir qu'on y décelé des éléments de pure rénovation chrétienne, une redécouverte de la prière ensemble, un renouvellement de la charité fraternelle ainsi qu'une nouvelle naissance des charismes, œuvre de l'esprit, en particulier ceux de la charité vraie, de l'ascèse et de la joie chrétienne. Nous, les prêtres déjà entrés dans le dernier quart du siècle, souhaiions à ce Renouveau de progresser encore, de se purifier où il le faudra et d'écarter toute ambiguïté, imprécision ou confusion.

L'ouvrage du cardinal Suenens rappelle la place, trop oubliée, de l'Esprit divin dans la vie du chrétien et de l'Eglise ; il expose la nature des charismes et celle du mouvement pentecôtiste. Il évoque Jean XXIII qui priait le Saint Esprit journellement et Paul VI qui regarde comme un besoin primordial de l'Eglise, de vivre la Pentecôte. Il rappelle l'ovation extraordinaire des 25.000 membres du Congrès international pentecôtiste de 1973, pour approuver le vœu de vivre en étroite communion avec les pasteurs de l'Eglise. « Je crois que Dieu est neuf chaque matin, dit le primat belge, qu'il crée le monde à cet instant précis et non en quelque passé nébuleux et oublié ».

Oui, les enquêtes qu'on a pu faire sur ce mouvement de rénovation et les pages de l'archevêque de Malines-Bruxelles nous incitent « à relire les Actes des apôtres avec des yeux nouveaux », à revaloriser la vie sacramentelle et la vie de charité fraternelle, de même que la démocratisation de la sainteté, ce fruit moins connu du concile Vatican II. Pourquoi le feu profond du courant charismatique ne pourrait-il brûler de plus en plus de croyants et de prêtres, et même « envahir discrètement les évêchés, les conférences épiscopales, les synodes romains ! » C'est là le souhait d'un cardinal et de milliers et milliers de témoins de l'Esprit, en faveur de milliers d'autres qui en attendent un peu de feu ardent, une joie neuve et contagieuse, un vent d'espoir, signes passagers du renouveau absolu.

Hélas, même si leur nombre décroît, trop de prêtres se « dissocient » du clergé d'aujourd'hui et de l'Eglise en recherche. Dans leur chasse à la liberté, ils font penser à des abeilles grimpant le long des vitres illuminées et glissant, retombant, puis s'en allant plus loin, soit qu'ils jugent que le combat des hommes se joue ailleurs, soit — je n'ose le croire — parce qu'on a envie de se « barrer » tout simplement. Le jeune homme de l'Evangile était trop riche ; il a tourné le dos à Jésus. Il arrive qu'on soit trop pauvre. En or du cœur. Quelquefois aussi, on reste dans ce clergé où l'on a été placé, ne fut-ce que pour l'aider,

dans son coin, à évoluer : « Ne partez pas maintenant, a dit un jour un prêtre à la télévision, à tous les prêtres ; puisque nous allons tout changer ! ». On peut également y demeurer comme on s'embusque au moment de la bataille. Ce serait peut-être la conduite la moins brillante.

« Le prêtre de demain », beaucoup, dans les revues, dans les livres, n'ont que ce mot à la bouche ou au bout de la plume. On veut non seulement oublier le « prêtre d'hier », mais on prétend l'omettre. A tout bien réfléchir, ne faut-il pas plutôt penser : prêtre pour l'éternité ou pas culière pour le don de soi aux hommes de telle ou telle époque. Quand aux problèmes réels ou personnels du prêtre, ne sont-ils pas de tous les temps ? Hier c'était parfois la privation, le courage, l'héroïsme, les œuvres de « préservation » puis « d'action catholique », puis, pour certains, le martyre. Les problèmes varient, c'est tout. Peut-être est-ce le prêtre lui-même qui fait problème aujourd'hui. Il ne faut plus que, comme à l'arrestation de Jésus, prendre le large, sans même se dire qu'il convenait de faire oublier le traître.

« Le prêtre d'aujourd'hui », je crois qu'il doit assumer sa part des frais pour rebâtir ce qui doit l'être. Peut-être doit-il, sans aucunement se faire ou se montrer impatient, accepter le paradoxe de la croix ; à certaines heures, même, s'y accorder. Partir, non ; repartir sans cesse. Et oser le dire. Chacun à sa manière. Sans perdre la mémoire des anciens ni de l'Eglise de toujours. En comptant sur l'avenir, qui est à Dieu. A moi aussi de repartir, à 76 ans.

LE CELIBAT, LOI DE FER OU CODE DU CŒUR ?

Il s'agit, oui, de repartir sur cela d'abord. Assez remué le problème. Vous, les prêtres dont le sacerdoce vient tout juste de verdir, évitez d'employer contre le célibat ecclésiastique, mille sortes d'arguments. Ces arguments seront toujours moins nombreux et moins valables que les réponses nous venant aux lèvres et au cœur, à nous prêtres avec vingt, trente ou cinquante ans de sacerdoce dans le célibat. Qu'on m'autorise donc, avant tout, à déclarer que la carté qui nous inonde éclipse toute nostalgie à l'endroit des rêves ou souhaits renoncés.

Jeunes prêtres aux grands yeux bien ouverts et bien courageux, il arrive qu'on vous voit interdits devant le « mystère » du prêtre, voire devant le mystère de l'homme. C'est de votre âge. Je ne m'étonne que de votre surprise. Je voudrais dire d'abord : Aucun de vous, ni même aucun de nous les anciens, n'est capable d'accéder au cœur même du mystère qu'est le célibat. Ce qu'il faut ambitionner, c'est de tenter de remonter à l'aiguillage

48

qu'a décidé l'Eglise à ce sujet. Saisir le code secret de la « liberté » du célibat et non le pourquoi de sa loi. Oui ou non, le célibat épargne-t-il au prêtre, serviteur de Dieu et des hommes, de se laisser conditionner, diviser, aliéner ? Mais il y a bien plus : Oui ou non, peut-il faire jaillir librement au cœur du prêtre deux étincelles à la fois : celle de la maturité affective (peut-être trop oubliée naguère) et celle du choix bien libre du cœur et de l'amour ? L'immense majorité des prêtres après cinq ans de sacerdoce vous répondra affirmativement ; l'immense majorité des prêtres après cinquante ans de sacerdoce vous crieront : Oui ! Oui ! Oui !

Ne fût-ce que pour donner un exemple au monde livré à l'exploitation commerciale de la « libido », aux livres et films malsains qui poussent comme les champignons dans les pâtures de Gaume après une averse.

Mais nous avons bien d'autres raisons, mobiles et intentions en aimant le célibat, difficiles ou non.

Jeunes prêtres, votre naturel (et votre surnaturel) c'est d'interroger. Et d'écouter. C'est donc votre droit. Une faim de l'absolu, une nostalgie de l'éternel, une soif de l'eau vive. Le Seigneur vous attend, sur la margelle du puits de Jacob. Laissez-vous un « ancien » poser une question, une seule : à l'ordination, n'avez-vous pas, comme nous, retrouvé votre regard d'enfant fasciné, ce regard qui rend aux choses de Dieu leur vérité originelle ? Quels indicateurs sociaux, moraux, psychiques, pourraient mesurer cette chaleur humaine, ce sentiment de paix sans limites, cette sorte d'émerveillement qui vous enveloppaient ? Et lequel d'entre vous oserait dire que le don de soi dans le célibat ne faisait pas partie de ce monde enchanté ?

Or, à remonter vers cette source, s'éloigne-t-on du présent ? Ne lui assure-t-on pas plutôt une nouvelle dimension ? A parler du célibat sacerdotal, on ne fait que traiter un problème qui hanta aussi nos devanciers. Le fait qu'il est plus brulant à notre époque y change-t-il

49

quelque chose ? Croyez-moi, la question reste la même : seules les réponses de certains sont nouvelles. Ce qui demeure comme avant, c'est le don de soi, sans division, sans calcul. Ce qui demeure, c'est la recherche pour accomplir ce don, comme hier et mieux encore s'il le faut ; tout coûte plus cher qu'autrefois, n'est-ce pas ? Vouloir à toute force séparer, après tant de siècles, ministère et célibat, n'est-ce pas une sorte d'exercice de corde raide ? Qui peut se permettre une telle séparation sans altérer à la fois le ministère et le célibat ? Le vrai dispositif moral et spirituel du prêtre est en place. Il est même psychologiquement sain et saint. Partons ou repartons de là.

Quant à l'ordination sacerdotale d'hommes mariés, c'est autre chose : le souhait est profond, chez beaucoup, de voir l'Eglise et la communauté chrétienne franchir au plus tôt cette étape, soumise à de légitimes conditions et garanties.

Par ailleurs, la loi « célibat seul chemin pour aller au sacerdoce » pourrait peut-être se voir modifier, pour la seule raison que la consigne de l'amour est autre chose qu'une loi. Ne pourrait-on pas dire plutôt : « sacerdoce, beau chemin pour observer le célibat » ? Je sais, il y a les « perfectionnistes » : à leurs yeux, le célibat sera embellie si on lui laisse plus de liberté à son engagement. Il y a peut-être du vrai, mais je demande : n'y aurait-il pas avantage à parler moins fort et moins mal du célibat des prêtres ? Sacerdoce et célibat, nous le savons, n'ont pas toujours été liés. On le rappelle et on le crie. Il faudrait donc embrasser le célibat par amour et non par obéissance. Et pourquoi pas pour les deux motifs et objectifs à la fois ? Comme l'a fait le Seigneur Dieu fait homme, devant la croix à prendre sur l'épaule. Amour et obéissance au Père, obéissance à l'amour même, obéissance par amour, amour et obéissance. Du reste, pourquoi mon obéissance ne serait-elle pas également amour ? Et l'amour n'impose-t-il pas, ou du moins n'appelle-t-il pas et ne facilite-t-il pas l'obéissance ? Il y a des querelles de mots qui ressemblent à un échec.

Comment ne pas regarder en arrière. J'ai connu des prêtres en prison, des prêtres au maquis, des prêtres au bagne. Il a fallu cette époque pour entendre parler de prêtres dont la prison, le maquis, le bagne seraient précisément le célibat. Rétablissons la vérité. C'est l'inverse : le célibat a pu amonceler en ceux dont je vous parle, assez de charité et de force pour subir la croix, celle qu'ils n'avaient ni prévue ni préparée, mais qu'ils ont pu embrasser comme ils avaient embrassé le célibat.

N'insiste-t-on pas trop quelquefois pour que se distingue et se sépare l'idée du ministère et celle du célibat ? Bien des prêtres ne seraient-ils pas déchirés à s'analyser selon une pareille vivisection ? Le ministère serait-il dès lors l'essentiel et le célibat un accessoire ? Pas même une composante. S'il en était ainsi, cela n'impliquerait-il pas une idée de simple accompagnement, de conséquence ou de dépendance ? De quel accessoire parlerait-on pour tel prêtre et duquel pour tel autre ? De parler, qui sait, d'aucuns ne se contenteraient-ils pas de proposition accessoire, mais aussi d'incident, comme d'une proposition incidente dans la phrase, voire d'accident, dans le sens d'accidentel et de fortuit ?

Le célibat « n'est qu'un charisme » ont déclaré certains et ils le croyaient sincèrement. Il ne serait donc pas soumis à la loi. Pas même à la loi de l'amour et du don de soi ? Souvenons-nous : les charismes ne se sont assurément pas tous manifestés dans l'Eglise sous l'action d'une loi : ils sont, nous a-t-on toujours dit, des dons particuliers, gratuits, conférés par l'Esprit divin. Alors je pose la question : l'Eglise ne peut-elle pas légiférer en vue de les protéger et les intégrer dans sa vie ? Mais voilà que des théologiens haussent la voix : Jésus et Paul ont vécu, au service de Dieu et des hommes, un célibat qui n'a pas valeur exemplaire. C'est par l'inflexibilité des chefs de l'Eglise, écrit aussi tel auteur à telle page d'un ouvrage, que la loi du célibat est devenue — de façon indue — le test capital en vue d'une rénovation du service et du « système » ecclésiastique. De façon indue ?

Et les Synodes des évêques, représentant l'Eglise entière ?

« Le Pape et l'épiscopat actuels seront responsables des défections ». Tel est le verdict d'un esprit osé. S'il y en a de 20.000 à 25.000 qui se sont « retirés » des rangs (pas tous, je le suppose) à la manière des soldats de Gédéon devant les Madianites, des centaines de milliers sont restés à leur poste et « liés » à leur « redoutable » célibat. Ils se sont portés tous les matins vers l'autel. Non pour dire : nous aussi nous pourrions laisser là notre solitude, prendre femme, ouvrir un négoce et bâtir une maison, parce que c'est notre droit comme c'est le leur, aux 20.000 « repartis ». Mais pour murmurer : nous promettons de rester seuls, ne fût-ce que pour aider beaucoup des 20.000 à l'être moins.

N'y a-t-il pas un message dans l'aventure des prêtres restés fidèles au célibat ? Et n'y a-t-il pas un message dans le risque couru par les « repartis » ? Dieu le sait. De plus, n'y a-t-il pas un message dans le no'mans land créé entre les deux camps ? Il conviendrait peut-être que les 400.000 restés dans les rangs du célibat téléphonent ou écrivent à chacun de ceux qu'ils connaissent dans les rangs des 20.000, pour leur dire : « Confrère et frère, je ne te fais aucun reproche. Je ne te demande qu'une chose : entre deux bonheurs, as-tu bien choisi celui qui t'était destiné ? Je te souhaite de tout cœur d'être aussi heureux que moi, sous ton nouveau fardeau. Le mien me paraît plus exaltant que pesant. Le carat pour mesurer notre plus haute valeur, à toi et à moi, ce sera l'amour de ceux et celles dont nous n'attendons rien en retour ».

« Le célibat, « folie » de l'Evangile pour les hommes et annonce du Royaume qui vient, animera l'Eglise de Dieu dans sa vocation unique à être le sel de la terre... Loïn de contredire la sainteté du mariage chrétien, le célibat peut stimuler les chrétiens à découvrir ce qui est spécifique dans la vocation du laïc ». Ce n'est pas moi qui parle ainsi ; c'est un protestant qui fait cet éloge de

notre célibat, le Frère prieur de Taizé. On souhaite pour les prêtres un choix plus libre et plus volontaire. Pourquoi pas ? On ne manque pas toujours d'imagination dans l'Eglise. Peut-être parviendra-t-on à proposer une prise de conscience plus profonde, un savoir plus psychologique (sans le besoin d'un divan de psychanalyste) au sujet des convenances multiples liant au sacerdoce la libre continence absolue « pour le Royaume » parmi les hommes d'aujourd'hui. Les ouvrages sur l'affinité profonde entre le célibat et la prêtrise manquent singulièrement jusqu'ici ; ou bien ils ne sont guère tonifiants pour l'esprit, le cœur et l'âme. Au Synode de 1972, une voix épiscopale autorisée a déclaré : « A l'heure où la sexualité, à force d'être envahissante, risque de sombrer dans l'insignifiance, le célibat pour le Royaume rappelle (aux mariés et aux prêtres) la supériorité de l'amour ».

Je suis de ceux qui pensent que le célibat n'est en rien la seule « conséquence d'un statut ». Je crois qu'il peut être conçu à toute époque, comme indissociable d'un amour extrême pour Jésus-Christ et pour les hommes. Je sais que beaucoup souhaitent une dissociation, ne fût-ce que dans les formes ou formules, entre célibat et ministère. Le problème n'est peut-être ni résolu ni assez mûr. J'ignore si l'Eglise se résoudra un jour, contrainte par l'histoire ou par de hauts arguments, à une pareille disjonction. Je souhaite seulement qu'elle trouve présente-ment déjà une nouvelle formule pour l'ordination, afin que l'adhésion au célibat, engagement libre et cher, apparaisse et éclate en toute liberté. Plus que par le passé, une telle formule pourrait sans doute rappeler que l'homme peut se réaliser pleinement et rester pleinement homme dans le célibat (ce qui est l'avis des plus grands psychologues). Elle pourrait apparemment ajouter que, sans rien nier du domaine sexuel créé par Dieu, le futur prêtre a l'ambition, avec l'aide de Dieu, de déborder ce domaine et que, pour lui, il veut, humblement et fermement, s'engager à cet idéal.

Si quelqu'un proclamait encore (cela s'est fait) que

le clergé ou le couvent voulaient être un abri, un refuge, pour les êtres immaturés ou des chrétiens timorés, ce serait infiniment simpliste et dérisoire. Par ailleurs préférer le célibat, c'est aussi se vouloir capable de prendre et ne pas prendre ; ce choix libre peut aussi bien se lire dans des yeux qui ont fait le tour des choses que dans un regard d'enfant inquiet, ou dans le désir du don absolu remplissant un cœur jubilant.

Comment imaginer, en effet, qu'une vocation « de défense » ou de « dépit » ne soit pas faussée à la base ? Il s'agit de comprendre aujourd'hui que l'ordinand s'engage, par réponse à l'appel reçu, à une forme d'existence qui est en fonction d'autrui et avant tout par rapport à l'Autre, qui est le Christ. Il s'agit du témoignage, devant tous, d'un amour dépassant les amours humains et qui ne se peut préférer aux autres amours qu'à cause d'un appel et parce que cet appel promet aussi le moyen et le chemin. Il y a lieu de souhaiter voir dans le célibat du prêtre, un célibat positif, à la quête, dès ici-bas, de la vérité en toutes choses, d'un monde au-delà du sensible, du sexuel et du conjugal, et à vrai dire du monde de la résurrection. Il s'agit de la réponse fondamentale, personnelle, librement donnée à l'appel de l'Autre, en vue de faire connaître aux autres, cet Autre, Jésus de Nazareth et de la Croix. Le Christ est serviteur du Père, pour tous les hommes ; le prêtre est au service du Christ pour tous les hommes, leur portant pour ainsi dire, comme en filigrane, son amour infini. Parlons moderne : il est vecteur de cet Amour.

Comment ne pas aimer et embrasser le célibat ecclésiastique ou religieux, si l'on se sent appelé à vouloir une seule stature : être, au milieu des hommes, celui qui veut perpétuer les signes constitués par le Christ et en particulier le signe immémorial de l'Eucharistie. L'Eucharistie. L'Eucharistie qui est Présence et Partage. Et comment l'Eglise, éclairée par l'Esprit, n'aurait-elle pas toute raison de croire que le désir du célibat en est merveilleusement un témoignage et un chemin ?

Le célibat, impossible aujourd'hui ? Il y a, recon naissons-le, des vents de folie qui soufflent si fort qu'on peut se croire et se sentir d'une faiblesse absolue devant la route aux mille obstacles. Mais si Dieu nous envoie dans la tempête, la force ne peut-elle pas naître dans la faiblesse elle-même ? Il n'a jamais manqué de prêtres pour accepter de ne plus se posséder, afin d'être plus sûrs de ne jamais se refuser à l'amour de Dieu et des autres. Lorsque l'appel retentit au fond du cœur, une source d'espérance y jaillit aussi. Un de ceux-là qui dirent Oui sans hésiter s'appelaient Maximilien Kolbe. « Je suis prêtre » dit-il, au bainage nazi d'Auschwitz, quand on choisit des otages pour la fosse de la mort. « Prenez-moi et libérez ce père de famille ! ». Je sais que le dévouement héroïque peut surgir partout, même chez les non-croyants. Je dis seulement : c'eût été là un don impossible si cet homme avait été marié. Et si, selon le vœu de Hans Küng, le prêtre Kolbe n'avait été que simple « responsable », un « président » et non un sacrificateur, son sacrifice eût-il atteint la plénitude d'amour fraternel qui l'a fait resplendir ?... Agonisant nu sur le sol nu, il avait un regard si profond, dit un témoin, que les S.S. ne pouvaient le soutenir et lui criaient : « Ne nous regarde pas de la sorte ! ». L'un d'eux devait dire plus tard : « Jamais je n'ai vu un homme comme celui-là ». Le prêtre, un homme comme les autres et autrement. Avec quelque chose de plus, qui lui est donné parce qu'il a tout donné.

Oui, je sais que le célibat ne fabrique pas toujours des saints. Mais qui oserait dire qu'il ne constitue pas une affinité pastorale de haute valeur, avec des implications théologiques qui reposent sur l'imitation du Seigneur lui-même et sur le radicalisme de son Evangile ? Il peut accumuler, dans un être livré à Dieu et aux hommes, tous les amours en un seul. Il peut, dans la faiblesse de la chair, incrustier, quand Dieu le veut, tout l'or du monde. Dans la fosse aux lions où le roi le croyait dévoré, Daniel chantait Israël et dans le trou de la mort Kolbe s'offrait pour un père de famille, en chantant. Il

y a, dans l'Eglise, des questions, des mutations, de multiples missions et même des abandons... Quand l'histoire doit passer, la foi peut paraître un instant basculer. Sur la question du célibat, comme sur d'autres échoppements brûlants, le monde chrétien peut sembler chanceler sur ses bases, puis l'histoire reprend son cours. C'est l'histoire de Dieu.

Nous sommes célibataires et nous ne consentirons jamais à le demeurer que pour mieux aimer, dans cette inconditionnelle fraternité à laquelle notre ordination nous a invités. Noble et mystérieuse folie que notre célibat ! Il nous permet « d'aimer aussi l'amour des autres » car « comprendre, c'est égaler, aimer ».

Ecoutez-moi, confrères et frères qui êtes « partis », « débranchés ». Vous êtes peut-être « sortis » comme on quitte la scène après une représentation, mais vous ne vous doutiez peut-être pas, avant cette « sortie de scène » à quelle profondeur s'était joué votre rôle, votre représentation personnelle. Vous savez bien que même les rites « pro defunctis » comme nous disions hier, parlaient d'espérance. Cinq ans, dix ans de vie sacerdotale, vingt ans, cinquante ans d'existence et d'expérience avec Dieu et l'Eglise... revêtus de soie, de lin et de lumière, entourés du peuple de Dieu, vous, moi, nous tous, conscients quelquefois de vivre l'éternité dans un instant... Souvenez-vous... Plus loin encore... Le jour de ce « pas » hors du monde à l'heure de votre sous-diaconat, quel élan vers les hommes, ce pas vers Dieu !... Et le clerge allumé dans votre droite à l'ordination sacerdotale, quelle étoile : l'incarnation de Dieu dans votre vie.

« Maintenant, seul l'espoir est une planche de salut. La prière a achevé dans l'au-delà ce que des lèvres de pauvres humains ont murmuré, ont psalmodié, voire crié ici-bas ». C'est une parole du poète juif Ernest Gorbitz. Elle nous convient. Dieu remet toujours son Eglise sur les rails, croyez-moi. Et le langage chanté ne happe pas

pour rien le cœur de Dieu... Quelquefois, Dieu donne à ses prêtres de prendre part à la « sueur de sang », mais aussi à la résurrection du troisième jour.

« IL NE SERA DONNE A CETTE GENERATION QUE LE SIGNE DE JONAS »

Ainsi l'a dit Jésus, selon Luc, XII, 29. « Il ne faut ni révolution, ni évolution » a déclaré le cardinal Suenens ». Il faut la mutation. Les chantiers de restauration sont ouverts. La rénovation a pris le départ. Qui désapprouverait encore à présent les premiers « trains » de réformes dans l'Eglise : la messe en français, mieux comprise, mieux vue, mieux partagée... le prêtre en civil, plus abordable et plus mêlé à tous... l'amélioration et l'enrichissement des célébrations du baptême, de la pénitence, du mariage, des « liturgies de la Parole »... le mouvement du nouveau charismatique... des Messes des jeunes sans improvisation sauvagerie, mais avec le Notre-Père chanté parfois mains unies, avec le Pain eucharistique reçu en vrai partage fraternel, avec des diapositives bien choisies et des temps de silence comme des pas vers le Buisson ardent du Dieu présent...

Pourquoi faut-il, par-ci par-là, surtout dans tel pays, telle région, un découpage audacieux des cérémo-

nies de prière, un rituel déformé que déroulent des hommes en collants gris, des chants qui seraient beaux, n'était l'environnement évoquant la brousse ou le « grand voyage » des sens, au détriment du cœur et de l'âme ? Comment ne pas trembler devant le danger de certaines triturations dans les coutumes, les rites, les musiques dont le sens va se perdre sous les cintres ou sur les voûtes plates ? Le péril est là d'une « fuite en avant » sans répit et sans mesure. « Le modernisme n'est pas mort » a dû s'écrier récemment Paul VI à propos des « audaces en certains esprits au sujet de la Vierge, de l'Eucharistie, de la personne de Jésus-Christ ».

Quant à la « déclergification », ce mot barbare semble déjà passé de mode. L'idée aussi. Mais on ose parler encore de temps à autre, de « désacordotalisation »... Après les tourmentes, les crises, le signe de Jonas éclatera-t-il ? Il y a ici plus que Jonas. Les symptômes du mal se révèlent encore dans les départs, les démantèlements, mais les vraies causes du mal, ne les trouvera-t-on pas, comme l'ont dit les évêques belges en leur lettre pastorale de 1975 : dans les mentalités des cœurs et des âmes ? N'est-ce pas communément le courage et l'amour, ou alors leur défection et même leur fléchissement, qui commandent les paroles et les actes ? « Quand l'herbe bouge, c'est qu'il y a du vent » dit un proverbe chinois. Il me fait penser aussi : le vent qui souffle sur l'Eglise, sur nous tous, peut nettoyer, embellir, ratraçhir, emporter les feuilles mortes, annoncer le printemps, le renouveau avec « les cieux nouveaux et la terre nouvelle » (Isaïe, 65, 17). Des relativistes modernes, auxquels emboîtent le pas des biologistes, des moralistes, des sociologues, des psychologues, annoncent un type d'homme et de femme radicalement nouveau, une idée radicalement neuve de la famille, de la société, de la religion. Mais nous savons : la mise en garde contre les faux messies et les faux prophètes est déjà tombée autrefois des lèvres de Jésus de Nazareth.

On a vu des hommes se dresser contre toutes les positions « amidonnées » de l'Eglise, mais s'ils rallient bien des choses, on sent aussi qu'ils ont peur du vide, ce vide qui s'installe si rapidement à la place de ce qu'ils rejettent. Ils font penser à l'agressivité des consciences faussées qui veulent s'assourdir elles-mêmes. Il en est cependant parmi eux qui peuvent être de bonne foi et dont il convient de respecter l'assurance ou le drame intérieur.

Le renouveau des prêtres en est-il à ses premiers pas ? Le souci du pourquoi de tous les actes, de toutes les prises de position, de toutes les opinions, de tous les jugements, va-t-il nous faire revenir, comme il est souhaitable, à la grande interrogation humaine et inquiète, à l'interrogation profonde des hommes, à l'apprentissage de la véritable et fondamentale inquiétude : Qui suis-je ? Où vais-je ? Qui m'attend ? Si le prêtre, homme du Dieu trop absent, homme des hommes trop présents, homme de l'unité, homme de l'amour, celui qui authentifie le pardon du Seigneur, continuait à déprimer ou à partir, cette inquiétude essentielle s'évanouirait. Les hommes ne se demanderaient même plus : Qu'est-ce que la foi ? Qu'est-ce que l'espérance ? Qu'est-ce que l'amour ? Parce que les prêtres ne seraient plus là pour apporter les réponses de la Parole.

On arrive à se dire : s'ouvrir au monde, ce n'est pas assez. Loin de là. Il s'agit de pénétrer à l'épais du troupeau, au « cœur des masses » comme disent les fils de Charles de Foucauld. Comme le fait un ami, le Père Pierre, prêtre au Chili : il s'adresse à la radio, chaque semaine, « aux jeunes de 15 à 75 ans » dans un programme de musique moderne (adorée des Chiliens) et aussi d'actualités, qui va de la dernière chanson jusqu'aux sages réflexions de Jean XXIII.

On se prend à redouter, avec les « prêtres au travail » que les rapports prêtre-monde soient encore une formule plus politique ou sociale qu'évangélique. La vérité selon Jésus-Christ n'est-elle pas simple, aveuglante,

depuis qu'il l'a incarnée et annoncée : le prêtre ne doit-il pas être dans le monde, mais comme sel, levain, ferment...

Je brûle de m'adresser de nouveau à ceux qui sont « partis », à ceux qui se sont « licenciés », à tous ceux-là surtout qu'on appelle « ex-prêtres » et auxquels des chrétiens pourraient appliquer, oubliés, la charité, le « *jam foiet* » de Lazare avant sa résurrection, sans jamais penser à celle-ci. Vous êtes 20.000, me dit-on ; peut-être davantage ; peut-être moins. On assure que la moitié d'entre vous seulement a sollicité la « réduction à l'état laïc ». Je veux ignorer les chiffres et surtout ne pas leur accorder trop d'importance, car seul l'Esprit sonde les cœurs. Et comment, dans votre décision de partir, faire la part du prétexte et celle des responsabilités. Ce qui serait la plus grande erreur, ce serait de croire, comme l'a dit un des vôtres, que, parmi les 400.000 demeurés où ils étaient, beaucoup n'auraient pas reçu le « *charisme du célibat* ». Ils se tromperaient donc en croyant l'avoir, ou bien en faisant semblant de le posséder ? Il n'en resterait alors que deux centaines de mille à n'avoir aucune raison de douter, de tromper ou de se tromper ?... Pourquoi ces arithmétiques et ces supputations déchirantes ? Le Maître seul peut questionner : « Allez-vous me quitter vous aussi ? ».

J'ai rencontré l'un d'eux qu'on me disait perdu dans les ténébres. Tu n'avais pas, frère, un regard d'eau morte, mais seulement les yeux du jeune homme riche qui s'en alla tout triste parce que Jésus lui en demandait trop...

J'aimerais pouvoir penser que vous nous avez quittés pour ne pas être des prêtres de la résignation et de la passivité. Ou pour oublier l'injustice environnante, oppressante. Ou encore tragiquement conscients que vous étiez de vos manques et de nos manques à tous, sur le chemin barré d'obstacles, de tentations, de violence, d'incompréhension... En est-il, parmi vous — Dieu le sait — qui ont compris, ou qui comprendront ceci : il n'est jamais trop tard pour aider à continuer la geste sacerdotale belle et ardente.

Je me dis surtout : peut-être y en a-t-il, hélas, parmi ceux qui sont restés, qui savent tout ce qui arrive à l'Eglise et à ses prêtres, sans en avoir le sommeil troublé ni le cœur en émoi. Alors, lesquels sont perdants ? Lesquels sont responsables de ce monde qui a froid ?

Et vous qui songeriez à « partir », à ne plus rester aux affaires du Père, ai-je besoin de vous rappeler que ces affaires sont également les affaires du peuple du Père ? Que le plan du Père rejoint les plans des peuples. Et que le Père mise sur vous toujours. Je redoute et je souffre qu'on ne nous l'ait peut-être pas assez dit, pas assez écrit, avec des supplications et des larmes...

Nous le savons tous : le père commun à Rome a jeté un cri d'alarme et de peine : « Dans cette heure critique, nous demandons la fidélité... Quitter serait abandonner les pauvres, ceux qui ont besoin d'instruction, ceux qui demandent les sacrements... ».

Le Seigneur nous a envoyés à tous les hommes, femmes et enfants et il a voulu que tous ceux qui nous approchent sentent en nous sa présence. C'est dire qu'il n'aime pas nous voir nous fixer comme un coquillage errant se collant à quelque carcasse de bateau en rade ; il veut nous voir dans sa barque pour tracer son sillage à travers l'humanité et l'histoire.

On a souvent déclaré encore : les « départs » sont aussi le fruit d'institutions mal adaptées ; il est clair que ces institutions peuvent montrer des limites en aval dans les communautés de base, des bornes en amont dans les collectivités ecclésiales, nationales, internationales. Il y a lieu de se rappeler que les forces centrifuges ne sont pas toujours des forces révolutionnaires. N'y a-t-il pas des prêtres qui se portent depuis quelques années déjà, au secours des peuples d'Amérique du sud ou autre part, voyant des masses pauvres, sans guides et sans pasteurs. Comment ne pas les louer... Quant à vous, les plus totalement « partis », repartis vers le monde définitivement, si mes pages tombent entre vos mains, dites au Seigneur :

Toi qui as inventé cette histoire du fils prodigue « sur laquelle tomberont toujours des larmes », quand tu le jugeras utile, viens au devant de moi.

Je voudrais dire aux plus jeunes des prêtres, d'où que ce soit et quelle que soit leur vision de l'Eglise et de leur avenir au milieu d'elle : Vous aurez entendu ou lu que de nouvelles sources d'énergie jaillissent ici et là. Au-delà de certaines traditions qui n'appartiennent pas au domaine propre de la foi, une nouvelle image de l'Eglise commencerait-elle aussi à se dessiner, répondant mieux à l'Evangile ? Même s'il ne s'agit que de la première hirondelle, fixez bien l'horizon, vous, les jeunes prêtres qui êtes « plus sensibles à ce qui naît qu'à ce qui disparaît ». C'est la consigne d'un cardinal. L'apôtre Paul n'écrivait-il pas déjà à ses Thessaloniens : « Vérifiez tout. Ce qui est bon, retenez-le ».

Apprenez que certains évêques (surtout en France où le peuple chrétien doit aider matériellement son clergé dépourvu de traitement de l'Etat) ont mis sur pied une sorte d'autogestion de la paroisse, du moins pour le domaine matériel. Sachez aussi que l'expérience conciliaire se poursuit et que « le nouveau style » de l'Eglise intéresse le monde entier. Le visage neuf de notre Eglise apparaît beaucoup plus naturel, beaucoup plus simple et plus ouvert, beaucoup plus direct aussi. Des chrétiens de plus en plus nombreux y pressentent cette allure comme étant peut-être la solution de demain, tant pour le comportement nouveau de chaque chrétien que pour la façon nouvelle d'être prêtre.

Un académicien a cru devoir traiter des mutations dans l'Eglise ; ne les trouvant pas à son goût et pas assez hardies, il a trouvé cette définition : C'est « une Eglise qui se trompe de siècle ». N'est-ce pas lui-même qui se trompe d'Eglise ? L'Eglise peut et doit s'adapter, évoluer, subir des changements, mais faut-il pour cela, recommencer à zéro ? De même qu'à travers les paroles de l'Evangile, l'histoire du sacerdoce est devenue récit, de même le récit évangélique est devenu peu à peu histoire.

Et c'est une histoire qui ne finit pas aujourd'hui mais qui recommence tous les jours à s'écrire et se vivre.

Voulez-vous, jeunes et vieux, écouter un prêtre de 76 ans qui est allé au bout de l'atroce, voyant déjà le monde revenu à l'esclavage mais pressentant à présent la résurrection ? Une colonne de feu marche toujours devant nous. Non, l'Eglise n'est pas aussi mourante qu'on l'a raconté, ni aussi renouée déjà qu'on voudrait le voir. Aussi, toi qui te sens peut-être, de temps à autre, désaccordé, désassorti, incertain ou seulement impatient, rappelle-toi qu'une déchirure, cela se raccommode ; des fêlures, cela se ressoude. Et toi qui as rebroussé chemin, rappelle-toi que tu as été choisi et que tu le restes, un peu comme les enfants de Jacob qui « entreront dans l'histoire juive, même les exilés, même les dix tribus perdues » (E. Wiesel, Célébration biblique). Et toi qui n'es pas parti, si jamais tu étais tenté de laisser là ton calice, de quitter la présence du Seigneur dans ton Eglise, de couper ta présence parmi tes frères, laisse-moi t'en conjurer : pense un peu plus longuement, avec le cœur et l'âme, à cette Eglise, si humaine et si divine, qui est toujours inachevée.

« L'EGLISE FERMÉE, LA GRANDE OUVERTE »,

cette vision du personnage de l'abbé Audran, dans « L'été de la résurrection », ouvrage de A. Fabre-Luce, voilà, me semble-t-il, l'énormité de paradoxe qui ne me paraît pas suffire pour ressusciter le pasteur et les troupes comme le prophétise l'auteur. Une sorte de contre-messe et une religion jugée de névrose, est-ce là tout ce qui se trouve pour conjurer une crise de pensée et d'autorité dite vertigineuse ? Va-t-on écrire un nouvel Evangile en vue de prouver que la situation actuelle de l'Eglise est le résultat du hasard et de la nécessité historique ? Faudrait-il donc, au préalable, supprimer tous les esprits quelque peu subjectifs, intérieurs et créateurs, tous les cœurs avec des relations à l'autre, tous les amours qui se renouent et toutes les autonomies qui se cherchent ? Pourquoi ne pas s'arrêter enfin humblement au seuil de l'immense problème : la liberté souveraine de la conscience ? Faut-il mobiliser des psychiatres éclairés et des prêtres guidés par eux ? Formeront-ils jamais, comme le prédit

cet auteur, un seul corps, une seule usine ? Coopéreront-ils jamais en laissant libres et distincts le psychisme et le spirituel, tels que les fit Dieu ?

Ce n'est pas la névrose qui fait ou défait les vocations sacerdotales. Ce qui entrave la sérénité du choix, n'est-ce pas la pollution de l'esprit, l'encombrement des appels et des attraites ? Ce n'est pas non plus l'effacement des frontières entre le « sacré » et le « profane » qui purifiera l'un et sanctifiera l'autre, en vue de faire retrouver de nouvelles assises pour le sacerdoce et pour la communauté des croyants. Quant aux « désacralisations » qu'on a jugées nécessaires, n'ont-elles pas été faites quelquefois de travers ? Fallait-il en arriver, par exemple, à ces extrémismes : clergymens ou « Geistlichen » allemands d'un côté, rigides et noirs jusqu'au cha peau ; de l'autre côté, des prêtres en civil, mais attirés parfois comme des clochards.

Les prêtres mêlés à tous, c'était un rêve très évangélique, mais faut-il que cela devienne ça et là un cauchemar ? Le costume est changé, le prêtre pas toujours. L'Eglise de notre époque est « différente » et nouvelle ; elle a compris qu'une Eglise de Jésus-Christ n'est pas « à côté » du monde. Elle est dedans et c'est là qu'elle doit faire surgir, fleurir le message de croix et résurrection qu'elle apporte. Elle ne baptise pas et ne confesse pas le monde sans chercher en lui ce qui est juste, sans découvrir en lui les parcelles de vérité et de valeur morale qui y sont enfouies. Puisse-t-elle y déceler en même temps les éclats de beauté qui lui sont parfois trop inconnus. Elle rayonnerait cette splendeur sur les rites, au cours de cérémonies qui seraient moins rarement des fêtes, au cœur des paroles de ses prêtres, afin qu'elles explosent plus souvent de la joie de la Bonne nouvelle. Alors leurs homélies continueraient certes à enseigner, expliquer, commenter la Parole, mais, plus inspirées et plus contagieuses, elles rendraient avant tout, à l'instant où on le souhaite, la clarté et le service spirituel qu'on en attend. Cela n'empêcherait nullement celui qui parle au nom de

l'Eglise d'y apporter tout son talent, mais aussi tout son cœur et quelquefois toute son émotion. Quand le Seigneur a dit : J'ai pitié de cette foule, l'émotion passa sur ses lèvres. Quand il a dit : Ceci est mon Corps, livré pour vous... elle le brûla jusqu'aux doigts.

On a bien fait de ne plus s'accrocher uniquement aux habitudes, aux exclusives, aux interdits, de même on a bien fait de bannir, dans les églises, les exposés à longues tirades et larges envolées, mais s'il sied de proscrire toute sentimentalité superficielle, faut-il, pour autant, éviter ce rien de beauté que le monde ne saurait assurer au croyant ? Faut-il faire fi de ses capacités d'émerveillement spirituel ? Je ne le crois pas. Ah ! puissions-nous, en changeant le nom de « sermon » en celui, plus grec, de « homélie » (instruction familière), évoluer aussi dans notre langage et trouver les vraies paroles à dire sur la Parole ! Qu'il s'y exprime un non-conformisme robotif, dans une langue bien vivante et directe, comme celle qui tombait des lèvres et du cœur du curé d'Ars, une langue simple et préhensive pour tous, inspirée de celle de Jésus, qui « ne parlait pas autrement qu'en images et paraboles ». Ah ! puissent nos homélies présenter toujours une image simple, non sourcilieuse, des hommes et des événements placés dans la clarté chaude de l'Evangile. Le peuple de Dieu attend beaucoup de nos homélies. Soyons, pour lui, à l'écoute du temps, comme on dit, sans oublier jamais que le temps est à l'écoute de l'Amour.

Préférez-vous, avec quelques théologiens, appeler les prêtres, des « animateurs », soit. On demande surtout des animateurs pour le réveil intérieur. On attend des appels à l'espérance, des rappels de la gloire de Dieu et de l'amour confiant qui naît de sa Parole. Par ailleurs, le peuple de Dieu ne se monte-t-il pas quelquefois agacé lorsque ses prêtres ont des gestes trop figés ; il veut être emmené au-delà des simples apparences et de l'esthétique pieuse ; il veut que les prêtres courent avec lui devant du Dieu-Beauté, du Christ-Amour. Il n'aime guère une nouveauté conventionnelle, apprêtée, même si elle est

à la mode. Pourquoi employer toujours un langage mi-littéraire, mi-populaire, que nul ne parle, dans cette messe si bien appelée « célébration eucharistique » et qui est à présent plus belle et plus sobre, plus visible et plus lisible que naguère ? Le prêtre ne pourrait-il s'autoriser d'ajouter à la Prière eucharistique, un bout d'imploration pour les agonisants du jour ; par exemple à la « Prière pour les vivants » : « Pour nous tous, enfin... »... « et pour tous ceux qui vont mourir aujourd'hui... ». C'est le vœu de l'archiconfrérie du Cœur agonisant de Jésus pour le salut des mourants. C'est aussi le souhait d'innombrables évêques et prêtres qui sont déjà fidèles à cette intercession. Par ailleurs on pourrait également ici ou là adopter le beau geste en honneur dans certaines églises, pour accompagner le souhait du prêtre « Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous ! ». Après avoir dit ces mots, le prêtre ajoute, tout naturellement, tout sincèrement : « Frères et sœurs, donnez-vous la paix » ou quelque parole similaire ; les fidèles se serrent les mains. Il arrive aussi qu'on veuille chanter l'Evangile au lieu de le lire et si l'on adopte telle mélodie rappelant la liturgie orientale, l'impression de solennité et de beauté peut s'avérer parfaite. D'autre part, la route musicale de nos liturgies est désormais bien jalonnée de nouveaux chants et de similes-psaumes. Puisse-t-on toujours affirmer, à leur propos, ce que dit Bach dans sa Préface au « Dogme en musique » : Tout cela a été écrit en vue des joies de l'âme.

En tel pays américain, on en est venu à une nouvelle et déplorable forme de célébration eucharistique de « protestation ». En vue de s'élever contre diverses oppressions sociales ou politiques, on a cru bon, d'introduire dans la messe, des lectures, une homélie, des prières, sur un ton défensif, voire agressif. L'Eucharistie ne risque-t-elle pas alors de constituer principalement, aux yeux des prêtres qui la célèbrent, des fidèles qui y assistent, une manifestation de mécontentement ? On y prend Dieu à témoin et on y proclame, non seulement que le Christ est l'unique Libérateur, mais encore que sa Seigneurie doit exclure

toute autre souveraineté ou autorité. Quel danger de voir la liturgie et la messe devenir exclusivement actes et armes par l'homme et contre l'homme. Comme si elles n'étaient pas aussi et principalement don de Dieu et geste d'hommage de son Eglise entière. Se servir du Christ n'est pas toujours servir le Christ.

C'est une image plus resplendissante de vérité, celle des rencontres internationales autour de l'autel à Taizé, où l'on parle d'une « Eglise pérégrinante » qui est à Rome avec son évêque et qui permet partout un dialogue direct pour « se comprendre toujours dans la limpidité du cœur ». Il faut garder les yeux ouverts. Il me semble que des occupations d'églises, des signatures de manifestes à la sortie de la messe, voire au fond de l'église, des sorties de processions de colère, avec, pour bannières, les slogans usés de Marx, peuvent si vite mettre feu aux problèmes graves, conduire à des décisions passionnées, à des proclamations en catastrophe : « Voulez-vous, Maître, que nous appelions le feu du ciel sur ceux-là ? » s'écriaient quelques disciples, vite rabroués par le Seigneur. Notre mission n'est-elle pas surtout de faire découvrir aux croyants ce qu'ils ne trouveront peut-être pas sans nous : une insatisfaction plus fondamentale, leur seule vraie faim et soif ?

Parlons des athées, des agnostiques, des incroyants. C'est à eux que nous sommes envoyés, comme sel de la terre, lumière du monde. Pourquoi ne pas ressentir de la considération pour eux à l'idée que si le Dieu catholique de certains croyants est refusé et rejeté par les sans-Dieu, ceux-ci nous contraignent à une foi éclairée, discrète, pas trop vite satisfaite d'un marché commun des traditions et dévotions. On a pu déceler souvent, dans la seraine indifférence des athées, une marque de respect à l'égard de Dieu et des siens ; il y a lieu de rendre respect pour respect.

Croyants et incroyants se trouvent jetés aujourd'hui devant les miroirs de la psychologie, de la génétique, des sciences humaines, de la biologie, de la psychanalyse,

où se tracent des portraits de l'homme de plus en plus objectifs. L'homme est à la recherche de son image. C'est le rôle du prêtre de trouver les vrais chemins du dialogue avec celui qui ne croit pas, celui qui cherche, celui qui ne cherche plus, ou pas encore. Sa mission est parfois de se taire, d'appeler la lumière, de respecter la liberté de l'autre et la liberté de Dieu en lui ; ni suspecter ni condamner personne, approfondir la connaissance de l'homme en même temps que la connaissance de Dieu et découvrir, si Dieu l'éclaire, comment tous, croyants et incroyants, sont reliés à Dieu.

Peut-être y aura-t-il lieu, nous l'avons dit, d'employer parfois d'autres mots, des expressions neuves, si les nôtres semblent incompréhensibles à bien des interlocuteurs de ce temps. Que nous éclaire le Christ, libérateur des hommes. Que nous inspire le Verbe de Dieu qui est notre miraculeux langage. Ah ! si déjà tous, nous nous disions : Qui sait, ce qui importe maintenant, c'est peut-être d'agir et d'être, plus que de discuter, de bâtir ou d'édifier non pas des églises, mais un monde juste, réunir non des anges, mais des frères, ne pas viser l'efficacité, sinon celle de la foi et de la fraternité. Sans devoir accueillir pour autant une sorte de religion polyvalente.

La prise de position des prêtres d'aujourd'hui et de cette année-ci, il est urgent peut-être qu'elle soit aussi droite qu'aimante dans deux grands problèmes : celui qui leur a été proposé par l'Année sainte : la réconciliation, et celui qui leur est imposé par l'actualité : l'accueil ou le refus des naissances. L'Année sainte encourage les chrétiens à une vraie réconciliation avec Dieu et une sincère réconciliation avec tous les hommes. C'est dur quelquefois, mais c'est beau comme l'Evangile. Quant au problème des naissances, ce que l'Eglise doit proposer sans répit, c'est quelquefois héroïque pour le couple, mais c'est beau comme la Création.

Le prêtre d'aujourd'hui ne peut oublier le conflit entre deux devoirs chez ses frères mariés, parfois le dé-

chiement entre deux désirs. Lui-même accepte d'en souffrir s'il ne peut dire vrai qu'en faisant souffrir. Pourra-t-il, par ailleurs s'en réjouir, pour la naissance de l'être humain, aux savants qui se contredisent. Devant ce léger poids d'humanité qui attend la vie, ils disaient hier : c'est un être humain ; ils affirment aujourd'hui, pour la plupart : « pas du tout » ou « pas encore ». Oui ou non, le prêtre ne fera-t-il pas mille fois mieux d'écouter et faire écouter courageusement l'Eglise ? Il parlera sans doute du sens des responsabilités, du don de soi et du respect de la vie à sa source. Peut-être pourra-t-il, avec les êtres en conflit, s'interroger : Le destin des parents est-il de bien doser leur partage ou de donner tout à tous ? Le destin de l'enfant est-il de réjouir seulement les siens ou d'apporter la joie à tous et de jeter tout ce bonheur dans la bienheureuse éternité ?

Quant à la réconciliation, « nous avons besoin avant tout d'être réconciliés avec Dieu dans l'humilité et l'amour... et avec les hommes dans la charité et la justice » a dit Paul VI avant l'Année sainte. « Et de proche en proche, poursuivit-il, la réconciliation s'opère sur d'autres plans plus vastes et très réels : la communauté ecclésiale, la société, la politique, l'œcuménisme, la paix... ». Et à la fin du dernier Synode, le Pape et les Evêques ont rappelé que le devoir de réconciliation découle du devoir de promouvoir les droits de l'homme, lequel dérive de notre obligation de proclamer la Bonne Nouvelle du salut de tous. A nous d'annoncer que le Père, comme le père du fils prodigue, ne parle plus du passé coupable, tandis que le frère aîné entend ne rien pardonner. Les prêtres ne peuvent que se demander s'ils sont, à leur tour, assez miséricordieux, afin qu'on reconnaisse en eux l'image du Père : De quels yeux dois-je regarder les autres, les pécheurs, les mères célibataires, les sortis de prison, les jeunes, les vieux, les patrons, les ouvriers, les Noirs, les ivrognes, les immigrés ? Est-ce que je me réjouis invariablement sur la miséricorde du Père céleste ?

portage » ou « métier d'amateurs », ou encore une tentative secrète d'évangélisation, semblable à l'œuvre des missionnaires chez les Papous.

Ne partager qu'à mi-temps, voire à telle heure seulement, nos problèmes et nos drames, disaient les ouvriers, ce n'est guère appliquer la parole de Paul « juif avec les juifs, grec avec les grecs, tout à tous, au nom de Jésus-Christ ». L'apôtre Paul n'a-t-il pas invité, en effet, l'ami Timothée à envoyer les prêtres au travail tout le jour, afin qu'ils gagnent leur pain de leurs mains, ne soient en charge à personne et qu'ils suivent son propre exemple, après celui des trente années d'artisanat de Jésus de Nazareth ? Et Jean Chrysostome n'a-t-il pas congratulé un jour les prêtres de l'Eglise d'Antioche qui n'avaient aucune honte de conduire les bœufs et la charue, de couper à la serpe les ronces des champs... Et, plus près de nous, un abbé Le Monnier ne proposait-il pas aux prêtres de cultiver les arts et les métiers les plus utiles aux gens du pays, en attirant aussi à leur la-beur les mendiants et les chômeurs ?

« Il fut un temps, raconte l'aumônier de l'aérogare de Roissy, où les aumôneries d'aéroports n'étaient confiées qu'à d'anciens militaires de l'armée de l'air, les mieux entraînés à la pastorale des « volants ». Le seul apostolat auquel nous puissions aujourd'hui prétendre s'exerce surtout chez les employés et ouvriers au sol, très nombreux et astreints à des horaires peu propices aux offices de paroisse. Roissy compte près de 16.000 travailleurs. Ma présence s'apparente ainsi à celle des prêtres ouvriers. Je suis moi-même employé au grand aéroport de Paris ; faire tomber les préjugés contre les prêtres est un des points principaux de mon rôle ; être là, de plain pied avec eux, voilà ma tâche. Prêtres de métier ou mé-tiers de prêtres ? « Mêlés » comme dit l'évêque anglican Robinson.

On a compté autrefois beaucoup de prêtres enseignants, des prêtres directeurs de coopératives ou de clubs

PRETRES OUVRIERS OU BIEN OUVRIERS PRETRES ?

J'en ai discuté naguère avec les tout premiers prêtres au travail, en 1947, à Montreuil-sous-Bois en France, à Seraing en Belgique. C'était le temps des essais, des perplexités aussi, de quelques imprudences peut-être... Ce fut ensuite l'époque des doutes, des « suspensions de l'expérience »... Aujourd'hui tout est « remis sur orbite » et en route. Faut-il rappeler que l'Eglise peut, vu les circonstances ou en devantant celles-ci, permettre à certains de ses prêtres qui s'y sentent appelés (ou qu'elle veut envoyer), d'exercer la profession d'infirmier, d'avocat, de chirurgien, de professeur. Ce sont là des métiers convenant à des « serviteurs de Dieu et des hommes ». On n'autoriserait pas aussi facilement, j'imagine, des prêtres banquiers ou bookmakers. On continuera sans doute, pour les prêtres ouvriers, de les appeler « prêtres au travail » ; il est arrivé souvent que les travailleurs aient mal compris cette « mission spéciale », lorsqu'elle paraissait trop visiblement un « simple essai », une sorte de « re-

sportifs, des prêtres bâtisseurs ; alors pourquoi l'Eglise aurait-elle renoncé à l'expérience pastorale des prêtres ouvriers, que le cardinal Suhard aime beaucoup et visita fréquemment. Je l'ai vu moi-même assister, incognito, mêlé très ému, aux ouvriers de chez Renault, à la messe vespérale d'un prêtre ouvrier. Les prêtres au travail étaient peu nombreux d'abord, allant, après la guerre, à deux ou trois, vivre, travailler, servir, confondus avec les travailleurs des usines, des mines françaises, des houillères belges, des carrières, des pêcheries, sans sermons et sans prodiges... Et nous qui venions d'émerger en épaves des travaux forcés dans les enfers nazis, quoi d'étonnant si nous avons été immédiatement fascinés ; l'un ou l'autre d'entre nous dont la carcasse restait solide, s'est engagé avec enthousiasme. N'avait-elle pas quelque chose de prophétique, cette aventure des prêtres aux mains calleuses, qui célébraient déjà leur messe le soir, mais « par autorisation extraordinaire », « messes tolérées », la table d'autel déjà dégarinée de dorures, mais souvent cernée d'authentiques catéchumènes et de baptisés volontaires.

Je me disais qu'un jour il serait sans doute permis et habituel de célébrer la messe dans le recueillement du soir, ne fût-ce qu'en souvenir de la première de toutes les messes. Prêtres ouvriers ou bien ouvriers prêtres, il faudrait que se décantent encore vos témoignages, que s'oublent totalement quelques rares épilogues déchantants de cette « expérience ». Mais l'essai devait être repris, non pas tellement suivant d'innombrables plans, précautions et conditions, mais selon la faim et la soif du monde ouvrier. Il y a aujourd'hui de tels prêtres au labeur en plusieurs pays. On les nomme encore « prêtres ouvriers » ; d'autres se disent plus volontiers « ouvriers prêtres ». On dit aussi « prêtres au travail », « prêtres en mission ouvrière », ou encore « prêtres travailleurs ». Cette dernière appellation conviendrait également à ces prêtres qui, avec l'accord de leur évêque ou de leur supérieur, sont allés fonder une humble communauté de base ou une équipe sacerdotale comme celle que je connais, dans un pays

voisin, avec un prêtre vicaire, un autre, curé « volant » pour cinq villages, un moine bûcheron avec des bûcherons, les autres artisans en même temps que chapelains de couvents. Je leur répète ce que je m'autorisais à dire aux tout premiers prêtres ouvriers en 1947 : Que votre louable souci d'échapper au camp des « profiteurs du peuple » ne vous jette pas du côté des profiteurs de Dieu, en rêvant, même inconsciemment, de vous faire accepter, vous, plutôt que Lui.

Et aux autres prêtres de partout, en paroisse, en usine, dans l'enseignement, aux pays lointains, à la campagne, au cœur tumultueux des villes, occupés tous, depuis Vatican II, au nouveau travail de l'entreprise Eglise, j'ose écrire : Regardons-nous mutuellement d'un même regard fraternel. Débrouillons-nous tous, dans nos cœurs mortels de serviteurs tous semblables, le cœur éternel du sacerdoce de Melchisédech, d'Esdras et de Jésus de Nazareth.

Il faudra toujours d'innombrables prêtres qui seront les « permanents » de la pastorale, vivant ou non en équipes paroissiales. Il faudra aussi, qui sait, d'autres façons d'être prêtre, d'autres métiers de prêtres. Des services plutôt que des métiers. Des services qui personnaliseront, dans notre monde mécanisé, les rapports entre nature et surnature. Prêtres en perpétuel service, présents ici, présents là, d'une présence particulière. Une présence que nul autre homme ne peut assurer. Une manière de « vivre homme » et de « vivre prêtre », qui touchera au plus profond de la vie des hommes et de l'humanité, là où se nouent leurs destins éternels. Peut-être même aura-t-on besoin de prêtres ambulanciers, de prêtres ou de moines éditeurs, de prêtres écrivains, comme l'étaient Paul, Augustin, François de Sales et tant d'autres... Il y aura mille manières d'être bons samaritains et pêcheurs d'hommes, depuis la façon de tel prêtre belge demeuré pompier et sauveur depuis son séminaire, jusqu'à la manière de Joseph Folliet à la vocation tardive et qui se dit journaliste prêtre. Jusqu'à la forme de sacerdoce de ce jeune prêtre qui vient de décrocher son

brevet de pilote pour aller sauver les gens perdus dans la montagne ou menacés de sombrer avec leur bateau. Jusqu'à la vie sacerdotale de ce « prêtre des rues » dont nous parlerons.

N'est-ce pas grâce à leur insertion absolue dans la condition humaine, après un entraînement, dès le séminaire, aux sciences humaines et à l'usage de l'ordinateur comme en tel diocèse, après des leçons pratiques de techniques audiovisuelles et d'automobilisme comme en tel autre diocèse, que les prêtres de demain, habitués aussi aux soins de premiers secours, seront capables de gagner leur pain s'il le fallait, ou bien celui des autres au milieu des autres. Dans telle grande cité, tous les prêtres d'une équipe sacerdotale de paroisse travaillent, de diverses façons et tous à mi-temps ; dans une imprimerie, dans une clinique comme infirmier, dans un supermarché comme magasinier ; deux autres sont bibliothécaires. J'en connais un qui est bâtisseur, comme Dom Bosco, un autre qui est ermite comme Charles de Foucauld. Il n'est pas de sot métier, disent les gens. Il n'est pas de sottise pastorale si l'amour de Dieu et des hommes l'anime.

La Mission de France, où un prêtre-ouvrier Jean Rémond est devenu évêque, compte aujourd'hui 325 prêtres dont presque tous ont un travail salarié. « En Algérie, où l'Eglise est une Eglise dépouillée, mais heureuse, explique un prêtre au journaliste Henri Fresquet, les prêtres sont mêlés à leur entourage, au diocèse d'Oran, qui compte 45 prêtres ; un tiers seulement assurent le service de la communauté chrétienne ; ceux d'un autre tiers se dévouent dans l'enseignement ; ceux du dernier tiers travaillent à des activités diverses : infirmiers, ingénieurs, comptables, vétérinaires. A Alger, une trentaine de prêtres sont attachés à l'éducation nationale, à la technologie, à la santé publique, au ministère du travail ; d'autres sont ingénieurs, archivistes, psychologues, sociologues et même écrivains publics »...

Vies de prêtres inconnues naguère, nullement citées ici comme une standardisation pastorale ; sacerdoce inhabituel sans doute, mais pas plus inhabituel (ni plus excentrique) que la vie missionnaire chez les Esquimaux hier, ni que le volontariat des prêtres pour le partage du labeur et des peines chez leurs frères en guerre ou en captivité... Ainsi seulement l'on peut assumer parfois ce qui manque encore au message chrétien pour qu'il s'avère vraiment universel.

Salomon embaucha, pour bâtir le Temple, des milliers de bûcherons, charpentiers, tailleurs de pierre et aussi des lévites et des prêtres, dont la tâche était de poings et de cœurs. Je crois, dur comme fer, qu'il y a eu des prêtres qui se sont fait ouvriers et que, grâce à eux, il y aura demain des ouvriers qui se feront prêtres.

les mains de la colère, une caution pour quelque révolution larvée.

Le prêtre de demain, dit un « théologien de la libération », ce sera celui qui ne rencontrera Dieu que parce qu'il aura rencontré les hommes. C'est assez juste, à condition de ne pas attacher un sens exhaustif ou littéral à la formule. N'est-il pas vrai aussi que le prêtre de tous les jours ne peut intégralement rencontrer ses semblables qu'en faisant également la rencontre de Dieu ? Dieu qui nous a fait frères. Dieu qui nous envoie aux hommes comme il l'a fait pour son Fils. Je sais : nous sommes environnés de chrétiens qui souvent oublient la vie éternelle et perdent de vue toute vérité spirituelle. Ils ne font pas référence au mystère de Dieu que nous n'avons éprouvé nous-mêmes que par grâce imméritée. Peut-on risquer de prêter à Jésus-Christ un visage trop « progressiste » ? Peut-on rêver de forger des dogmes théologiques propres à supplanter les vérités théologiques peu à peu rejetées ou mises en doute ou bien remises en question ? J'ajoute tout de suite que notre attitude face à l'injustice ne peut se satisfaire de la seule patience, de l'indécision ou de la peur de parler et d'agir. Pourrions-nous aimer l'opprimé sans le défendre ? Pourrions-nous aimer l'exploiteur, l'opresseur, sans le blâmer ?

Soyons plus vrais encore : pourrions-nous, nous les prêtres d'Evangile, nier qu'une certaine pesanteur sociologique a trop longtemps régné dans les esprits ? Des barrières séparaient les hommes. On pouvait se demander si jamais elles s'ouvriraient sur plus de justice ou si elles allaient s'abattre sans pitié fraternelle devant toute réforme de structures ou seulement toute espérance de sécurité sociale. Les plus âgés d'entre nous le savent. J'ai vu naître et éclater la lutte des classes. J'avais connu, dès l'enfance, sans être fils d'ouvriers, les souffrances des ménages de travailleurs, aliénés, incarcérés pour ainsi dire dans les situations d'injustices. J'ai vu les toutes premières grèves et déploré, en grandissant, les inégalités sur lesquelles le combat a mûri, avec ses fruits de

D'UN MESSIANISME SOCIALISTE

n'y a-t-il pas lieu de se garder ? Avons-nous besoin d'une « religion socialiste » (selon le mot d'un journaliste belge). Toute religion authentique n'est-elle pas sociale ? Ne va-t-elle pas en effet, du moins si elle est de bonne marque, au-delà de Lénine, Guévara et le Livre rouge ? Au nom de quel Evangile et de quelle Bible irions-nous rêver d'un grand soir ou d'une aurore rouge ? Les chrétiens progressistes à outrance y resteraient sur leur faim. Par ailleurs, il ne s'agit pas du tout pour nous de « croire en un monde et de vivre dans un autre », mais toute « religion de raison » et toute « Eglise de parti », qui ne déboucheraient pas dans les valeurs suprêmes, spirituelles, dont s'animent les vraies civilisations et les cultures authentiques, jusqu'à quelle impasse ne mèneraient-elles pas ? Est-il besoin de rappeler les fascismes, nazismes, étatismes divers... tous ces colosses aux pieds d'argile ? Il n'est pas jusqu'à la respectable « objection de conscience » et jusqu'à l'Evangile de Jésus qui ne puissent devenir, dans

privations et de fatale et mutuelle hostilité. J'ai découvert les bons curés payant les chaussures des enfants ap-pauvris. J'ai vu les premières, prudentes et insuffisantes œuvres sociales. Les premiers poings qui se fermaient n'étaient pas des poings de haine levés contre la haine, mais des poings solidaires, crispés de révolte légitime ou de dignité retrouvée ensemble, à cause des enfants à l'usine des leurs douze ans, à cause des épouses caté-goriquement contraintes au travail ou à la pauvreté dès qu'elles avaient deux ou trois enfants à élever. Comme tout prêtre, je suis néanmoins allergique à toute solution purement économique des conflits. La lutte des classes : grille de lecture peu satisfaisante. L'histoire ne prouve-t-elle pas que, à travers les avantages et les échecs, la lut-te entre les classes est le mal fondamental. Les avan-tages sont le fruit de la légitime solidarité humaine, mais les échecs naissent très vite de la généralisation dans les accusations, le fanatisme dans les options ou revendica-tions, dans le refus de la concertation, du dialogue, de la conciliation ; d'un côté demeure le culte du profit, de l'autre le fiel dans la recherche vaine et l'attente déçue. Comment ne pas admettre et appeler de tous ses vœux, à la fois la réforme des entreprises et des structures so-ciales et la réforme, plus importante encore, des esprits et des cœurs ?

Est-il un prêtre au monde qui puisse ignorer que l'immortel Evangile, en sa sobriété et sa splendeur, exclut toujours la haine des personnes et condamne toujours l'injustice, en commandant toujours l'amour entre les hommes ? Un prêtre oubliera-t-il jamais que, dans la grande mêlée sociale, la libération totale de l'homme ne se fera qu'en Jésus-Christ ? Ne doit-il pas, plus que ja-mais, rappeler aux chrétiens leur devoir d'être les pre-miers parmi les artisans de justice et de réconciliation ? Y a-t-il encore un prêtre au monde qui ne doive dire et enseigner : Prenez garde à votre matérialisme ; il ne pourra jamais réaliser intégralement le désir de libération qui attend en vous comme une faim et une soif fonda-

mentales. Sans cette libération, aucune autre libération n'aurait de sens ni de durée.

Pourrions-nous jamais croire, nous les prêtres, que construire une terre nouvelle, c'est se passer du ciel ; il ne faut plus que la quête du Royaume paraisse aliéner l'homme par rapport aux tâches de la terre. Ne croyons jamais non plus que la foi, l'espérance et l'amour n'ont plus rien à dire aux hommes ; elles n'ont pas encore dit au monde leur dernier mot, ni vraiment commencé à éta-blir les cieux nouveaux, la terre nouvelle. Y a-t-il encore des prêtres ignorant l'admirable encyclique de Jean XXIII que même le monde non croyant a admirée, étudiée ? Elle approuve une certaine « socialisation » permettant d'obtenir la satisfaction de nombreux droits personnels, en particulier économiques et sociaux. Nous n'en som-mes plus aux barricades et aux odieuses scènes de la cavalerie lancée contre les grévistes, mais il y a encore les gourdins et les boucliers, les vitres brisées, les hom-mes qui s'avancent vers d'autres hommes reculant d'ef-froi, des antagonismes irréductibles, des violents de droi-te ou de gauche, du sang qui coule dans les rues...

Quel réconfort néanmoins d'apprendre aujourd'hui qu'un sondage récent dans tel grand pays a signalé que « 88 % des jeunes travailleurs font très ou assez confiance aux dirigeants de l'entreprise où ils gagnent leur vie », (Maur. Roy). Ne réclament-ils pas partout, en toute justi-ce et de toutes manières, le droit au travail et aux béné-fices ? A tous les patrons et à tous les responsables de réfléchir à cette constatation comme aussi à ces justes revendications.

Il reste, hélas, beaucoup de « révolutionnaires » et de « réactionnaires ». La menace ou la peur de la lutte des classes, parfois même la soif de cette lutte, demeurent dans les profondeurs des couches sociales toujours sé-parées. Quand donc, au moins dans la masse des croyants, se demandera-t-on ensemble : quelle est la véritable si-tuation sociale aujourd'hui ? Cette situation comporte-t-

alle fatalement une contradiction si fondamentale que le conflit est inéluctable ? L'objectif ne peut-il être atteint qu'à travers et au bout de ce conflit ? Faut-on suffisamment appel et avec assez de compréhension et de respect, à « l'autre » ; s'en réfère-t-on assez à ce point possible de rencontre qu'est la négociation, qui, par bonheur, se réalise de moins en moins rarement.

Les camps en présence, les classes opposées ne pourraient-ils pas se rappeler ensemble que la société est marquée plus que jamais par la dimension internationale de l'économie ? Qui l'ignore : désormais les systèmes capitalistes et socialistes existeront de moins en moins à l'état pur. N'est-il pas urgent de constater aussi la suprématie de l'économie sur la politique et les marchés internationaux ne sont-ils pas devenus les nouveaux pays, terres à conquêtes ? Et si la limitation des armements, tant souhaitée partout, peut être envisagée plus qu'hier, n'est-ce pas parce que le destin des nations et des peuples se joue ailleurs et cet ailleurs n'est-ce pas l'économie mondiale ? Pourquoi, dès lors, ignorer cette immense toile de fond aux choses sociales ? Pourquoi ne pas penser davantage à ce besoin et à cette possibilité d'union des hommes devant leur destin à la fois individuel et communautaire, solidaire comme il ne le fut jamais ?

Les prêtres ne sont ni meneurs ni animateurs de l'ordre social et des efforts sociaux, mais pourquoi n'enseigneraient-ils pas, de plus en plus, au nom de l'Evangile, que la lutte des classes devrait d'abord être reconstruite comme dangereuse, trompeuse et maléfique, ensuite maîtrisée et remplacée par d'autres chemins vers la justice et la réconciliation. Les hommes de toute opinion ne savent-ils pas aujourd'hui que cette lutte des classes n'a pas forcément abouti à de nouvelles règles déterminantes du jeu social et politique. Ne faut-il pas viser enfin à un aménagement de la vie sociale de telle manière qu'elle serve à son épanouissement, dans ses aspirations variées,

sans omettre les domaines culturels, religieux et moraux ? Là je rêve sans doute...

La responsabilité première qui incombe aux chrétiens et aussi aux prêtres, c'est l'effort pour la conversion de cette communauté humaine où ils vivent et qui, plus que jamais, devrait être, au sein du monde, le signe de la réconciliation universelle. Pourquoi parler d'une « Eglise socialisante » ? Pourquoi louer tel ouvrage par le titre de « lecture matérialiste de l'Evangile de Marc » ? Pourquoi souhaiter une « théologie de la libération », une « ecclésiologie matérialiste » ? Pourquoi rêver d'une révolution à exiger de la théologie, qui ne pourrait que s'inscrire dans une praxis révolutionnaire ?

Jusqu'où peut-on se soumettre à la « conscience sociale » ? Et à quelle conscience sociale ? Que de consciences pénétrées uniquement de dialectique ou exclusivement nourries d'idéologies ! Parfois il ne resterait qu'à dire, en tout cela, qu'un christianisme aréligieux. « Nouvelle naissance » a cru pouvoir dire un journaliste protestant, « matin de Pâques » et « présence du Royaume de l'Homme ». En effet, mais seulement de l'Homme sans éternité, sans Dieu.

Que d'êtres, hommes, femmes, jeunes gens, croyants, incroyants, de droite, de gauche, du centre ou des « marges » qui se réunissent devant Dieu ou devant la société. Ce ne sont, hélas, qu'assembléments. Rarement vrais rassemblements qui constitueraient l'étape suivante, qui ne se réalise que dans l'échange réciproque et, par l'écoute, dans l'étude et dans la pratique ensemble. Jusqu'à ce que vienne le jour où se pratiquera ensemble l'hospitalité fraternelle à la table du monde, l'hospitalité de la vérité et de la fraternité.

Quant aux prêtres de ce temps, il ne s'agit plus pour eux de se « pencher sur les classes laborieuses » comme on disait hier, mais d'assumer leur essor social et culturel, dans un salutaire recours au Christ. Près de lui, avec lui, toutes les classes humaines entreverront enfin ce que

doivent chercher tous les hommes, la seule plénitude humaine. Mieux encore : le seul dépassement d'eux-mêmes et la seule douceur humaine et divine pour tout le grand corps obscur et solidaire des combattants de la vie.

HIER ON VOULAIT « LE SALUT DU MONDE »,

aujourd'hui on ne parle que de sa « libération ». De quel salut parlait-on hier ? De quelle libération s'agit-il à présent ? de disloquer l'homme : si naguère on ne voyait que l'âme et le ciel, faut-il, à présent, ne parler que de la terre, du malheur de la vie chère et du bonheur à bon marché ? Comme si les martyrs pour le Christ n'avaient pas été aussi martyrs pour la liberté, comme s'ils n'avaient pas aimé les hommes et la vie, mais seulement Dieu et la mort.

« N'aimer que Dieu » peut assurément tourner en ma-lentendu. Ne « se soucier que de la société » peut faci-lement mener au sang répandu. L'enjeu n'est-il pas à la fois de refuser l'oubli de Dieu et de ressusciter la so-ciété ? Ne faut-il pas en même temps entrer dans le salut que Dieu offre et bâtir la libération qu'il veut pour les hommes, « tous azimuts » comme on dit ? Peut-être avon-nous à élargir notre espérance ? Nier le ciel, hérésie sans

avenir. Nier la terre, « hérésie dangereuse » disait Péguy. Il y a eu parfois le « péché politique » qui était de mêler religion et politique. Il y a la « vertu politique », qui voit dans la charité une dimension politique.

Nous vivons une époque où certains hommes appellent toute non-violence une faute sociale et toute violence révolutionnaire une vertu. Il faut regarder avec attention dans le rétroviseur pour distinguer encore la silhouette, un peu trop sûre d'elle, du curé d'hier et d'avant-hier. Et cependant, après le « miracle du Concile » ne gardons-nous pas facilement quelque chose de trop dogmatique, voire de trop totalitaire, soit de gauche, soit de droite ? Nous ne voulons pas non plus qu'on nous trouve de l'indifférence ou de l'ignorance politique. Nous sommes pour la Loi d'amour envers Dieu et pour le service d'amour envers l'homme. A droite, à gauche, au centre, nous n'avons pas les dents longues, pas même dans le « social » mais le cœur immense et jamais en repos tant que Dieu et l'homme ne sont pas assez aimés.

Ne convient-il pas surtout de donner le témoignage d'une vie juste et fraternelle que la politique a perdue et qu'elle cherche dans la nuit ? Le plus urgent est peut-être, quoi qu'on puisse en dire et penser, non pas le choc passionné des revendications face aux oppressions, pollutions et ségrégations, mais l'effort pour de nouvelles conditions de vie en faveur de l'homme et de la société. Pour une nouvelle incarnation. Car le Royaume est au-dedans de nous et les hommes, même chrétiens, y songent trop peu. Le Royaume est toujours ce qu'il y a de plus urgent. Le Royaume est venu et s'est installé dans le monde. Il y a lieu, cependant, d'en faire voir d'abord l'existence et puis d'en dégager les chemins, illuminés de splendeur et de joie partagée.

La mission du prêtre nous paraît claire, mais rude. Qu'il soit un témoin et un promoteur de l'unité. L'engagement politique direct, c'est l'affaire des laïcs. Que le prêtre se sente toutefois et toujours consterné. Qu'il y invite

les croyants. « Allez... Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups » (Lc X, 3). « Soyez parfaits, comme le Père céleste est parfait »... Soyez bons pour tous, comme il laisse aller le soleil et la pluie sur tous... ». En ces jours de vraie violence et de fausse non-violence, il n'est pas si simple pour nous de trouver toujours et devant tous la manière « prêtre » d'aller sur le pré, de discuter politique, de distinguer les mauvais bergers des bons pasteurs. Même ceux d'entre nous qui seraient bardés de diplômes et pétris de théologie ou de morale, auront toujours des difficultés pour découvrir le fillet de sève chrétienne cachée dans le cœur des non-chrétiens, des agnostiques, voire des marxistes ou maoïstes.

Pour le domaine moral, où l'on abuse des beaux termes de « libération », « compréhension », « affranchissement », il ne faut pas que ces mots prennent le sens de « permissivité ». Ce dernier vocable nouveau, non connu du dictionnaire, est trop admis sur les lèvres.

Pour le domaine « social », je le demande : Hésitons-nous à intervenir quand il s'agit de défendre l'homme, si les principes évangéliques sur l'homme sont vilipendés ? Hélas, nos gestes politiques sous-entendent si vite telle ou telle conception de l'homme et l'homme en nous n'est pas toujours à l'image du Seigneur.

Petit prêtre enfoui dans la masse, perdu dans la multitude agitée, écartelée, si ton frère est épris d'idéologie marxiste, tu peux te dire que cela ne concorde pas avec ta foi, mais possèdes-tu assez d'indices et d'éléments pour suspecter la sienne ? Ne tenteras-tu pas de distinguer différents niveaux dans de telles adhésions ? Je répugnerais, pour ma part, à voir dans le prêtre un homme qui bénit tout, excuse tout, mais je jubilerais toujours à pouvoir remplir, au cœur des masses, la fonction qui nous est propre, sans nous muer en militant politique. Et si notre message et notre témoignage peuvent éviter de se laisser diluer dans un engagement temporel, où pousse si vite la passion, ne suivrons-nous pas quelque peu le

Seigneur, qui ne portait pas d'arme ? En outre, les païens et les actes de ses premiers prêtres, Pierre, Jean, Paul et les autres n'ont-ils pas été plus prophétiques que politiques ? Quel exemple pour nous ! Toutes les politiques du monde pourraient, sans danger, s'en inspirer, s'en enrichir, s'en purifier, s'en « rabonner » comme disent les vignerons.

L'homme prêtre d'aujourd'hui comprend l'amitié et l'amour. Il sait en parler aux autres. Comme le dit le poète Khalil Gibran : « Vous serez ensemble, jusque dans la mémoire silencieuse de Dieu — mais qu'il y ait des espaces dans votre union — Et que les vents des cieux dansent entre vous ».

Derrière tous les prêtres dits extrémistes, ne croyez-vous pas que le monde sera toujours tenté de retrouver le vieil instinct dominateur qui animait naguère — parfois innocemment — tel curé, tel vicaire, petit despote dont les paroissiens redoutaient les véhémences. Il reste vrai que disqualifier sans mesure le culte ou le ministère d'hier, ce serait parfois compromettre aussi le caractère sacramentel de la vision de l'Eglise... Retenons à travers tout que le prêtre est d'abord l'homme de Dieu et l'homme de la débordante espérance qu'il peut rendre aux hommes. Utopie, cette espérance ? Ce fut celle des prêtres de l'ancienne Alliance, perdus dans les montagnes de Judée, rejetant tous les systèmes polythéistes et dictatoriaux qui les entouraient. Ce fut celle d'une poignée de prêtres de la nouvelle Alliance, qui se répandaient dans l'Empire romain, s'appuyant non sur leurs armes, sur leurs meetings ou sur leurs manifestations de rue, mais sur leur vision et sur leur double amour de Dieu leur Père et de leurs frères les hommes.

Mais pourquoi ne pas remonter à Abraham, puisque nous nous retrouvons dans la position qui était la sienne avant de quitter le pays d'Our, incapables que nous sommes de nous arracher tout à fait aux idoles de la société païenne ? A nous aussi de nous lancer à la recherche d'un

univers nouveau, de nous engager dans une tâche aussi révolutionnaire que le défi d'Abraham au paganisme. Je parle d'un défi révolutionnaire au sens étymologique du mot et non selon la signification fétichiste moderne du terme « révolution ». Pour un certain nombre de prêtres, l'heure d'un tel engagement a sonné, je le crois. Un certain rôle des prêtres dans la politique ? Ne ressemble-t-il pas à celui des prophètes de toujours ?

Et les fameuses « communautés de base » ? On lit dans une étude de l'évêque français de Saint-Flour : « Les petites communautés de base ?... On peut se retrouver à partir d'une activité particulière, de l'appartenance à une même catégorie sociale, d'affinités découvertes et d'aspirations semblables... Il convient, certes, que ces communautés soient rassemblées dans la foi et que la foi reste toujours le point de référence... Qu'elles résistent aussi à la tentation d'auto-suffisance, d'autant plus facile qu'une communauté est plus unie. « Est-ce de chez vous qu'est sortie la Parole de Dieu ? », disait l'apôtre Paul aux Corinthiens... ». Il faut que toute communauté se rattache à la vie de l'Eglise, soit dans le cadre paroissial, soit dans le cadre diocésain, en communion avec l'évêque... Notre Eglise, déroute parfois mais toujours irremplaçable. Elle n'aura jamais fini d'orienter nos vies ni la vie du monde. Car c'est pour cela que le Christ l'a instituée.

Albrecht Goes, le pasteur écrivain, exprime quelque part son émerveillement pour la parole dite à Abraham. Le texte chrétien la cite comme suit : « Marche devant moi et sois fidèle » ; le texte juif de Martin Buber l'a traduite : « Va devant ma face et sois entier ! ». Je retiens le mot d'ordre des deux traductions, écrit l'auteur : absence de crainte. C'est bien vrai que beaucoup d'hommes de notre temps paraissent plus inquiets qu'heureux, plus angoissés que sereins. Si nous, leurs petits prêtres, avons plus de joie, n'en posséderaient-ils pas davantage ? Pourquoi ne pas nous poser la question, nous qui lisons les 150 Psaumes où il est question de joie 125 fois ? On dit que le compositeur Haydn, déjà vieux, fut interrogé sur ses

« messes » peu cérémonieuses, presque gaies. Il répondit : « Quand je pense à Dieu, je suis inondé de joie ». Je sais qu'un journaliste étourdi a écrit un jour que le pape Paul VI semblait « plein d'anxiété et navré de n'avoir que deux bras à lever vers le ciel ». Par leur joie, par amour, tous les prêtres du monde doivent pouvoir lui répondre : « Vous aurez mal regardé ; les deux bras levés du père commun, ne signifient peut-être que, largement ouverts : « Confiance ! A travers tout confiance ! ».

Nous parlons « libération » : l'Eglise peut-elle ne pas prendre en considération, pleine de confiance, les idées et les victoires sociales de cette époque ? Elle peut tout au plus redouter de les voir remises en cause. Cela arriverait si les « libérations » acquises pouvaient créer d'autres aliénations, ne fut-ce que par l'oubli qu'elles feraient des besoins culturels et des faims et soifs de beauté, de pureté, d'espace, de lumière et de coins verts. L'Eglise a son mot à dire, dans la lumière évangélique, pour le long cheminement de la montée humaine ; elle doit penser à la synthèse du matériel et du spirituel, au sens de la personne et à celui de la communauté. La vraie libération de l'homme n'est-elle pas dans les plans de Dieu : « Tu domineras la terre » a dit Dieu et la Bible s'ouvre sur un chant d'optimisme. L'univers est le fait d'un Dieu intelligent et bon ; n'est-il pas légitime que la créature poursuive l'œuvre créatrice. Mais la libération physique de l'homme ne doit-elle pas servir son avancement moral ? L'optimisme chrétien éclate dans ce fait : à l'homme qui croit à l'Espérance est promis le salut éternel, qui est libération des libérations. C'est pourquoi le Christ a dit : « Mon Royaume n'est pas de ce monde-ci ».

C'est cette vue qui « libère » l'homme de l'obsession des choses et des problèmes ; elle lui rend plus aisé le partage. S'il n'avait qu'une fin en soi et non le but de servir l'homme, le progrès lui-même ne entraînerait-il pas derrière lui des aliénations et des rançons ? Que la voix et la vie chrétiennes fassent comprendre à tous que la véritable liberté de l'humanité n'est pas celle qui détruit la

vie, mais celle qui aide l'homme à se libérer des passions ; c'est la liberté de se maîtriser, de se dépasser et non celle de faciliter tout sans effort. Les grands hommes, les grands saints, furent-ils, oui ou non, des sortes de « géants de la race humaine », de la fraternité autant que de la justice. Libération matérielle et libération morale ne doivent-elles pas mener l'humanité à la libération « finale » et sociale véritables ? Le prophète Isaïe, au chap. 61 et le Christ en Luc, chap. 4 n'annoncent-ils pas la vraie Bonne Nouvelle promise aux pauvres ? Par ailleurs, même s'ils n'ont laissé ni l'un ni l'autre quelque code ou système social, l'Evangile des pauvres n'est pas celui de la révolution. Seulement celui du service... Qui sait ? Peut-être commence-t-on à pressentir l'avènement des vraies innovations sociales nécessaires selon l'Ecriture... Peut-être avance-t-on vers la fusion progressante de l'entrepris et du travail, selon l'esprit de la Parole. Il semble quelquefois qu'on progresse vers la préférence à la conciliation, à la compréhension, à quelque conciliation évoluant la réconciliation ?... Si l'intérêt grandissant pour une « théologie de la libération » est un phénomène récent, on finira peut-être à en retrouver la vraie problématique et le vrai vocabulaire dans la Bible et dans la belle et hardie pastorale d'aujourd'hui... Qu'on soit prêtre ou athée, quel espoir à l'horizon du monde !

Alors l'humanité, encore aux abois, ira de l'avant vers la véritable libération de l'homme et, si Dieu le veut, vers le salut en Jésus-Christ.

A QUAND L'ECUMENISME SANS ALIBI ?

Je crois humblement que trop de prêtres ne voient pas les rencontres entre catholiques et autres croyants entachées parfois d'une sorte de faux alibi. J'ai l'impression, depuis de longues années, qu'on évite d'assumer la profonde déchirure entre chrétiens et juifs, ces deux familles de croyants nées de la Bible. C'est la première de toutes les séparations, celle qui a probablement causé à l'avance une souffrance au Seigneur. Qu'on me permette de l'exprimer ingénument : il me semble que nous comprenons mal son cri : « Qu'ils soient un ! » Ne pensait-il pas surtout aux juifs qu'étaient tous ses premiers disciples ? Il n'y avait pas encore les protestants, les anglicans, les orthodoxes, les coptes, les méthodistes, les presbytériens et dix autres sortes de chrétiens. Il y avait la rupture commencée entre ses derniers frères juifs et ses premiers frères chrétiens.

Ne sommes-nous pas des chrétiens irréflectifs quand nous voulons le Royaume promis, pourvu qu'il s'agisse

de ce royaume que nous faisons commencer à Jésus ? N'avons-nous pas oublié trop vite l'ancienne Alliance avec ses enfants les juifs (jamais rejetés, dit l'apôtre Paul) ? Plus besoin d'autre rédemption, dirait-on, que la « libération » d'ici-bas. On croirait que le message du judaïsme et le destin des juifs nous indiffère. Alors tout ce qui a été avant Jésus paraît oublié, supprimé, inutile et vain. Et la Loi de Moïse avec ses promesses ? Jésus l'a-t-il combattue comme un mal et un échec définitifs ? S'il s'oppose à cette Loi, ne s'appuie-t-il pas aussi sur elle, comme il se réfère aussi au messianisme, pour en récuser certaines applications. Comme il n'a pas rejeté le pouvoir politique, mais lui a tracé des limites et imposé des devoirs, ainsi a-t-il fait de la Loi ancienne. Sans doute y aurait-il lieu de réfléchir et de chercher encore avant de proclamer : Jésus était opposé à la Loi juive. De même avant de dire : Jésus adopta la Loi juive et il aurait fallu la garder.

Pourquoi avons-nous oublié que, lors de sa naissance, le peuple hébreu a été confronté à la première « intrusion » de Dieu dans le monde et dans l'histoire des peuples. C'est bien de cette intervention que le peuple juif est né, s'est constitué pour commencer, à partir de là, sa longue marche. Et si, écrit Alex Egète, dans nos prières, dans nos schèmes de pensée, dans notre action, nous dévions oublier cet élément, nous témoignerions d'une infidélité patente envers notre propre histoire, envers notre Libérateur et sa doctrine. Par bonheur, un nouveau pas en avant a été fait entre le judaïsme et le christianisme ; je ne peux le passer sous silence, mais je constate qu'il a fallu arriver à la fin de 1974 pour cela. La Commission spéciale pour les relations avec le judaïsme, instituée à Rome en octobre de cette année, a fait paraître des « orientations et suggestions » en vue de l'application de la Déclaration conciliaire sur les juifs. Est-ce enfin la promotion d'un vrai dialogue ? Pas encore.

Je serais bien naïf peut-être si je m'obstinais à penser : Il est venu, le temps d'en savoir un peu plus sur un

certain peuple pour lequel Jésus est mort aussi. Je sais que nous braquons volontiers nos projecteurs sur tel juif éminent qui « se convertit » comme nous disons fausement, mais nous « occultons » quand un grand écrivain catholique, Carlo Coccioli, auteur de l'admirable ouvrage « Le ciel et la terre », s'est mis à méditer les écrits juifs des maîtres contemporains et passe par une respectable métamorphose spirituelle, exprimée sincèrement dans ses pages « Le tourment de Dieu ». Avec les personnages bernanosiens de ses romans chrétiens, il réveillait naïvement l'inquiétude dans les consciences assoupies ; dans l'histoire de sa marche au judaïsme, il jette ses lecteurs dans la lumière aveuglante et trop oubliée du Dieu de Jacob et devant ce « mystère d'Israël » qui remue trop peu les cœurs chrétiens.

Puis-je avouer ma peine quand je vois un grand journal catholique déclarer erronément que Jérusalem ne peut être juive, n'étant plus cité juive depuis l'année 135. Je demande : N'avons-nous pas oublié, nous catholiques, d'aimer le peuple juif persécuté, ce peuple que Jésus aima durant toute sa vie ? Et d'aimer Jérusalem et Israël, qui représentent non seulement le salut pour un peuple, mais une promesse imprévue peut-être pour tous les hommes ? Sur Auschwitz, sur le peuple de la Bible qui veut sa terre et sa capitale juives, deux fois promises, un prêtre du juif Jésus de Nazareth peut-il laisser couler le sable de l'oubli ou passer le vent de l'indifférence ?

Sait-on assez que les nazis furent les seuls à identifier les juifs en tant que juifs, mais pour les vouer plus sûrement à une extermination totale. Pourquoi ne pas le dire : nous vénérons le millier de saints Innocents morts pour l'enfant Jésus, mais nous oublions les milliers d'enfants juifs morts pour les hommes. Paris les a vus, le monde les regardés, traînés par les meutes hitlériennes « enserres dans la peur comme en des hardes qu'ils eussent accoutumé de vêtir » écrit François Bott. M'objecterez-vous que l'antisémitisme n'est plus qu'une ombre ? Olla Russinek, 20 ans, dans son ouvrage confisqué par les

autorités soviétiques, écrivait : « Soyons la première génération de juifs heureux ! ». Souhait terrible ! Y collaborons-nous un peu, à ce bonheur neuf, au nom de l'œcuménisme ? « Marcher ensemble, voilà l'œcuménisme, a écrit un évêque ; ce n'est pas tirer l'autre à soi où il ne veut pas aller ». Pourquoi telle conduite avec les protestants et tel autre comportement avec les juifs ? Marcher ensemble sur une route commune — il en est toujours une et tout particulièrement avec les juifs : la route part des jours de la Bible — et nous pourrions pressentir, qui sait, qu'elle mène plus loin qu'on ne l'imaginait... « Le peuple juif est le prochain de l'Eglise, a dit une grande voix chrétienne, et non son rival ». Le temps semble venu de remplacer la théologie de la substitution par la théologie de la complémentarité.

Les fleurs et les fruits de l'arbre de l'Alliance et de l'espérance juive étant passés, par le cœur et le sang du Seigneur, jusque dans les mains des prêtres, n'est-ce pas aux prêtres de comprendre, les premiers, et d'aimer ceux qu'on a trop longtemps crucifiés sur mille calvaires du mépris. Je le sais, pendant longtemps le judaïsme n'a plus fait problème pour le monde ; les indéscriptibles holo-caustes avaient crié assez haut. Vatican II leur a fait écho, un peu tard, un peu frileusement. C'est pourquoi sa « Déclaration sur les juifs » a, pour une part, fait buisson creux. Mais peut-on, aujourd'hui encore, garder ce préalable que tout juif devrait d'abord accepter Jésus ? Demande-t-on aux protestants d'installer des madones dans leurs églises ?

Quelle joie de lire enfin, en 1975, dans la plus grande revue juive d'Europe « L'Arche », ce titre d'Arnold Mandel : « Roma locuta est » et les paroles d'un autre journaliste juif : « La Commission spéciale va jusqu'à conclure au « devoir d'une meilleure compréhension réciproque et d'une estime mutuelle renouvelée ». Les chrétiens doivent chercher à connaître les juifs « tels qu'ils se définissent eux-mêmes » et non tels qu'une tradition oblitérante les voit. « Cette fois Rome a parlé, dit ce journa-

liste. Les chrétiens sont tenus d'obéir. Roma locuta est... L'Histoire nous apprendra la portée d'un texte qui pourrait être décisif ». Pour ce qui est de la « patrie juive », pourquoi ne pas espérer, avec le poète Emmanuel Eydoux, que « le peuple de Dieu sur la terre de Dieu ne pourra qu'accomplir la volonté de Dieu ».

LE MONDE A MAL A SES JUIFS,

mais pas assez encore, je crois, car, si Rome a parlé, tous l'on-ils écoutée ? Déclarant que l'antisionisme lui-même est un antisémitisme, un ouvrage important a le grand mérite d'exiger pour les juifs le droit à une géographie sacrée et à un tronc commun spirituel. Les réalités géopolitiques imposent un cours nouveau, disent les gens de la politique et l'on sait que les adversaires les plus acharnés des juifs et de leur pays ont obtenu le droit à une terre. Les réalités religieuses et morales permettent-elles, de leur côté, à tous les prêtres un cours différent de celui de la mémoire du cœur et du cœur de la foi ? Ce n'est pas chose acquise chez tous les chrétiens ni chez tous les prêtres. Heureusement le grand chrétien Jacques Madaule a reconnu que « c'est la chose la plus naturelle du monde de voir les juifs retrouver leur ancienne capitale tout entière ». J'ose rêver, pour ma part, que la Jérusalem des prophètes et de la rédemption devienne un jour la capitale de l'œcuménisme, le vrai, l'intégral, le biblique. Qui sait si, à dater de ce jour-là, ne tomberait pas enfin,

sur l'image de la Synagogue, le bandeau qu'y a sculpté ou peint le mépris des siècles chrétiens. C'est ceux-ci qui étaient aveugles.

L'apport juif, trop ignoré des prêtres, éclaterait enfin : l'étude de la Loi écrite et de la Loi orale n'est-elle pas, depuis des millénaires, la perpétuelle occasion que se donnent les juifs pour se confronter au monde et pour l'analyser ? Souvenons-nous : seuls les juifs et les chrétiens proclament, Bible en mains, que le monde vient du Créateur et doit y retourner, que notre planète vivante au cœur du cosmos muet est le centre d'action de notre liberté et doit rendre à l'homme l'image divine qui a servi à sa création. Seuls juifs et chrétiens veulent assurer à l'homme et à l'humanité, un monde où Dieu pourra enfin accorder la paix, la justice et l'amour. Les juifs, comme nous, ont toujours recueilli les étincelles de vérité éparpillées dans les cultures et façons de penser les plus diverses.

Veiller dans la nuit des temps pour entendre les pas du Messie, ne fut-ce pas là la tâche surhumaine du « peuple choisi » à travers les persécutions et au milieu des combats pour la survie spirituelle ? Les prêtres chrétiens ont-ils conscience de l'attente du peuple juif, de sa soif de justice ? Savent-ils qu'on rencontre des juifs avec leur intarissable espérance sur toutes les routes des sciences et à tous les tournants des mutations sociales ?

On a oublié que plus d'une fois des juifs de la communauté irlandaise ont servi de liens et de conciliateurs entre les factions catholiques et protestantes qui s'entre-déchaînaient. Le « Belfast Jewish Record » ne publie-t-il pas régulièrement des informations sur ce trait d'union précieux et n'est-ce pas au centre communautaire juif que s'est réuni tel jour le Comité de paix de Belfast nord, composé de juristes, de prêtres, de pasteurs et de rabbins ? Ces juifs irlandais seraient-ils jusqu'à présent les seuls vrais « œcuménistes » sans faux alibi ?

Jusqu'à quand saignera la grande déchirure ? Quand donc coulera, dans les veines du monde religieux, le sang

vit de l'amour pour le judaïsme, les juifs et leur Bible ? Suffit-il qu'il y ait par-ci par-là, des tendances de rencontres pour arrondir les angles, des contacts réconciliateurs ? Et si le judaïsme, jusqu'en sa particularité propre, jusqu'en son attitude de « dos tourné au Christ » s'aurait saisissable et profitable pour le peuple chrétien ? Rien qu'à cause de sa signification spirituelle particulière, pas assez connue des chrétiens, le christocentrisme chrétien pourrait peut-être un jour, de concert avec le messianisme juif, penser à quelque agioornamento ? N'est-il pas temps que la véritable figure d'Israël soit prise en considération au cœur de la perception chrétienne du vrai mystère de l'Israël de Dieu ? On vient de s'en aviser à Rome, en 1974. Sans doute seront-ils moins nombreux à se tromper, les prêtres du juif tourmenté Jésus. Il est venu, non pour supprimer, mais pour compléter, non pour abolir mais pour accomplir. Quand il annonçait le calvaire, n'était-il pas le même que celui qui, châte de prière sur ses épaules de douze ans, de vingt ans, lisait le portrait du Serviteur souffrant annoncé par les prophètes ? Et quand il étalait la paix paradoxale des Béatitudes, n'avait-il pas puisé de grandes lumières dans l'évangile pré-évangélique de Hillel ? Et pourquoi avons-nous oublié qu'il a tout appris sur Dieu et sur son peuple auprès de la juive Marie et du juif Joseph ? Que savons-nous vraiment de Dieu, sinon que Dieu nous aime ; ne pourrions-nous pas, nous aussi, comme les juifs pieux, prononcer les « cent bénédictions » chaque jour, sur le ton doux et familier de Jésus et des siens, avec cette voix qui fait encore chanter les cœurs de tant de fils de ce peuple, quand ils parlent de Dieu ou à Dieu ?

Pourquoi des prêtres parlent-ils encore d'une « Loi d'amour » que serait le Nouveau Testament, l'opposant à une « Loi de crainte » que serait l'Ancienne Alliance ? Comme si Dieu n'avait pas déclaré par Moïse parlant au peuple dans le désert : « C'est par amour pour vous... que Dieu vous a délivrés... Ce Dieu qui garde son alliance et son amour à mille générations... ». Comme si Zacharie

n'avait pas chanté sur la naissance de Jean le précurseur : « C'est par l'amour du cœur de notre Dieu... ». Comme si les juifs de toujours n'avaient accoutumé d'appeler Dieu « Avinou » c'est-à-dire « père, notre père ». Ils lui donnaient encore bien d'autres noms, les plus beaux qui soient et qui font resplendir les psaumes et les autres écrits bibliques. La longue filiation était d'ailleurs l'image de l'Incarnation et l'Ancienne Alliance a-t-elle été autre chose qu'une longue Promesse de l'Amour, qui se proposait de parler un jour en Jésus-Christ.

Je ne puis louer la bande qui a complété le titre d'un petit ouvrage, où un jeune auteur juif, mort à l'âge de la montée de Jésus au calvaire, disait : « Le judaïsme a raison de refuser le message chrétien ». Il n'est question, aujourd'hui, ni de refus ni d'acceptation, mais seulement de respect dans la reconnaissance et la connaissance mutuelle. C'est déjà un pas miraculeux vers la rencontre voulue de Dieu. Je crois, par ailleurs, que nous avons tort de rejeter en bloc et avec hauteur l'antique message juif, qui est base et complémentarité de celui de Jésus. Si l'Eternel a fait d'Israël une nation de prêtres et ne l'a « jamais rejeté », quel prêtre peut s'arroger le droit de répudier tout juif de bonne foi, né comme lui, de la Bible, sauvé avec lui à Jérusalem ?

J'aime la parole d'un ministre des cultes en Israël : « Le retour de ce peuple sur sa terre est un acte religieux ». N'est-ce pas grâce à leur foi que les juifs ont gardé l'idéal d'une terre promise ? Israël doit donc son existence même à sa foi juive. N'a-t-il pas prié, plus longtemps que nous, au psaume 47 : « La montagne de Sion, c'est la joie de la terre ». Avant de rejeter quoi que ce soit du judaïsme, ne conviendrait-il pas de rattacher la branche au tronc de l'arbre duquel elle a été détachée, de remonter à la source et au même Dieu un qui nous aime, juifs et chrétiens, lui qui n'a jamais cessé d'intervenir dans notre double histoire humaine ? Que de temps il nous a fallu et que de larmes pour voir clair !

Confrères et frères dans le sacerdoce, est-il vrai que vous ne savez pas grand'chose de l'étonnant renouveau religieux du judaïsme en Israël et dans le monde ? Est-ce vrai que beaucoup d'entre vous rentrent d'un pèlerinage aux Lieux saints en proclamant : les juifs sont athées. Ne les avez-vous pas vus remplir le samedi les nouvelles synagogues innombrables ? Ne les avez-vous pas rendus, gens du troisième âge... Ignorez-vous que la Bible est le livre capital des écoles en Israël, le Livre qu'on offre aux nouveaux époux, qu'on lit au Parlement avant de décréter une loi, qu'on emporte à la guerre et qu'on trouve sur les tables à l'hôtel ? J'ai lu en manchette, dans un journal juif : « Du Livre des Proverbes : Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger. Si il a soif, donne-lui à boire... Maison et fortune sont un héritage des parents, une femme sensée est un don de l'Eternel... Sauve celui qu'on traîne à la mort ; ne manque pas de défendre celui qui va au supplice ». Quel journal chrétien en fait autant ?

On a pu lire qu'en Israël, dans les prisons, a été lancé, quatre fois déjà, un grand concours de Bible. Remise de nombreux prix aux lauréats. En 1975, ce fut à la prison de Berscheva, la « capitale du Néguev ». Exemples de questions et réponses : Le croyant conserve-t-il sa foi dans l'épreuve ? — Réponse de Ps. XXIII, 4 : « Dussé-je être dans la vallée de la mort, je ne craindrais aucun mal, car Tu seras avec moi... ». — C'est l'homme qui est respectable de son propre redressement. Où trouver cela dans la Bible ? — Réponse de Prov. XVI, 6 : « La générosité et la vérité effacent la faute »...

Tout cela, dites-vous, c'est pour faire retrouver aux juifs leur unité politique. Heureux ciment d'unité. Heureuse contrainte que celle qui mène d'une nécessité politique à une unité religieuse redécouverte et rebâtie pour des hommes de plus de cinquante nations, dispersés dans tous les coins du monde depuis des siècles... On ignore trop chez les chrétiens, la pureté religieuse et parfois mystique de maints livres juifs aimés aussi des chrétiens.

Par exemple telles pages qui déroulent la vie juive quotidienne, et telles qui constituent des « lettres fraternelles aux chrétiens et aux arabes ». Les enfants juifs rêvent sur des albums comme « Raconte-moi Dieu » et les « Contes de l'Arche de Noé », que tout enfant chrétien peut feuilleter. Savez-vous que le plus beau commentaire sur les Psaumes est celui d'un certain juif, maire-adjoint de Jérusalem, André Chouraqui, qui vient de publier la plus belle et la plus fidèle des Bibles en français ? Des émissions de radio catholique et protestante ont cité, de ces traductions, de longues pages qui ont émerveillé les auditeurs. Je sais un grand séminaire où les apprentis théologiens se passent avidement ces ouvrages. Avez-vous lu que des écrivains juifs comme Abraham Heschel et André Nèher révèlent au monde l'âme croyante de l'Israël d'aujourd'hui ? Que d'autres, comme Elie Wiesel, font connaître la joie hassidique qui faisait penser à celle de François d'Assise ? Je connais des prêtres qui ont souvent découvert en de semblables ouvrages, ce qui échappe à trop d'hommes de notre époque : les exigences et les promesses de l'appel de Dieu, un appel à la seule joie profonde et durable : « Ne crains point, homme bien-aimé. La paix soit avec toi ! Courage ! Courage ! » (Dn, X, 19)... « Regarde... et vois la joie que Dieu t'envoie » (Ba, IV, 36) ... « Leur joie en ta présence est comme la joie à la moisson » (Is. IX, 2) ... « Les rachetés s'avancent... La joie sans fin marche à leur tête » (Is. XXXV, 9)...

Notre seule vraie attitude : Plus de méprise, donc plus de mépris !

C'est comme aux jours de Jésus : devant l'aveugle de naissance que Jésus a guéri, tous papotent, interrogent, donnent leur avis et ne parviennent pas à la véritable signification spirituelle de l'événement. Prenons garde aux discussions et controverses stériles et vaines, quand l'événement pourrait être le véhicule d'une parole que Dieu nous adresse. « Peuple juif, prémices de la récolte de Dieu » a dit le prophète Jérémie.

J'ai mal aux juifs depuis toujours, les ayant suivis des yeux dès mes dix ans, puis lors de mes trente ans, de mes cinquante ans, les voyant perpétuellement en proie au dédain, aux pogromes, aux hécatombes... puis aux guerres, aux illusions et aux peurs... Mon Eglise devrait en souffrir depuis deux mille ans.

LE « PREMIER-NÉ » DE DIEU,

c'est Israël. (Si. XXXVI, 11).

L'écrivain Léon Askenazi parle du chabbat, jour du Seigneur, comme d'un « rendez-vous avec notre Dieu, dont il est le signe et la promesse ». Quoi d'étonnant si ce jour de silence qui étoune tout étranger en Israël, est devenu pour beaucoup dans ce pays et en diaspora, non seulement un symbole religieux mais une réalité sociale ? Quoi d'étonnant si, à la fête de Souccoth, les Juifs, en famille, brandissent vers toutes les directions de l'espace, un bouquet de palmes, de myrthe, de saule et de cédrat, selon le précepte biblique du Lévitique, XXIII, 40, car « je suis Yahwé ton Dieu et toi, Israël, tu es mon fils et je suis ton père ». Or les maîtres spirituels juifs ont toujours reconnu dans cette union de plantes très différentes l'une de l'autre, le symbole de la rencontre et de la solidarité qui doivent lier les hommes de l'univers entier. Leur indispensable cohésion, au-delà des divergen-

ces ou en raison même de celles-ci, n'est-elle pas la finalité même de la Création ? Un prêtre renommé, qui fut le conseiller du cardinal Lercaro est parti un jour en Israël. C'est, disait-il, un retour aux origines de l'Eglise et de sa spiritualité. Jérusalem devrait devenir le rêve de beaucoup de croyants, le cœur du « marché commun » spirituel du monde. La Terre Sainte est la « ketoubba » (contrat de mariage) entre Dieu et son peuple, écrit le Père Braun... « Jérusalem, une maison de prière pour tous les peuples » a dit Isaïe, LVI, 7... « Si chacun te dit « mère », car en toi chacun est né, toutes mes sources sont en toi », dit le Psaume 87.

Je lis dans le texte de Vatican II : « Tout comme l'Israël selon la chair, cheminant dans le désert, reçoit déjà le nom d'Eglise de Dieu, ainsi le nouvel Israël qui s'avance dans le siècle présent, en quête de la cité future, celle-là permanente, est appelée aussi « Eglise du Christ ». Pourquoi ne pourrais-je me hasarder, renversant les termes de comparaison, à dire : le nouvel Israël qui s'avance... est appelé Eglise du Christ, comme l'Israël selon la chair pouvait se nommer Eglise de Dieu ? Qui lui donne encore ce nom ? Depuis Vatican II, Jean Toulat a écrit : « Juifs, mes frères » ; le cardinal Daniélou « Dialogue avec Israël » ; Jacques Mercier « Parti-pris pour Israël » ; F. Lowsky « La déchirure de l'absence ». J'ai publié « Juifs et Chrétiens en dialogue », le tout premier et très modeste lexique des termes juifs et chrétiens à connaître de part et d'autre, afin que juifs et chrétiens se connaissent un peu par leurs vocables religieux les plus usuels. Il y a l'excellente revue « Rencontre », qui a quelques années d'âge et d'expérience, ainsi qu'une audience grandissante. Elle est en trop peu de mains chrétiennes encore.

S'il est vrai que 20 théologiens catholiques et 20 théologiens protestants préparent, en Amérique, un catéchisme commun pour catholiques et protestants, intitulé « Un livre sur la foi chrétienne », comment ne pas rêver d'un ouvrage « Un livre sur la foi en un seul Dieu », avec une

partie juive (l'Ancien Testament) et une partie chrétienne (le Nouveau Testament)... Trop rares sont encore les contacts entre chrétiens et juifs ; il y a bien quelques entrevues à la base, trop peu au sommet. Quand des parents ou amis nous ont quittés, nous pleurons de les avoir perdus ; nous ne rendons pas toujours grâce à Dieu de nous les avoir donnés. Les juifs nous paraissent perdus. Nous pleurons de les voir ignorer le Christ ; nous ne remercions pas Dieu de nous les avoir donnés, avant et avec le Christ. N'est-ce pas d'eux que nous tenons, selon le dessein de Dieu, la Bible, les Promesses et le Messie ? Le judaïsme et le christianisme, peut-être reliés fragmentaires de la plénitude divine ? De grands esprits le croient, du côté juif et du côté chrétien. Les œcuménistes ne se sont pas beaucoup posé la question. Pourquoi ?

En février 1972, un général israélien a remis au pape Paul VI, le premier volume d'une « Encyclopedia Judaica », ouvrage qui comprendra seize tomes et vingt-cinq mille articles. Ce travail considérable est une étude fondamentale sur tous les aspects du judaïsme. Le souverain Pontife a tenu, dans son allocution de remerciements, à souligner les liens unissant l'Eglise à la tradition biblique. Il s'est référé à l'apôtre Paul, à Vatican II. Sont-ils enfin proches, les jours pour un vrai dialogue, à tous les échelons ? Une prière des prêtres pour les juifs et pour les progrès de la rencontre, ne pourrait-elle pas implorer comme jamais, du Dieu des juifs et des chrétiens, la paix sur Jérusalem, la sécurité pour le peuple juif, la floraison spirituelle du judaïsme ? Ne pourrait-elle exprimer le respect pour l'élection (jamais finie) d'Israël et pour le mystère (jamais percé) d'Israël, échappé mille fois à l'anéantissement. Même s'il n'y avait qu'une chance très minime que notre sacerdoce soit né de celui d'Israël (et qui voudrait en juger à la légère ?), chacune de nos messes ne pourrait-elle se rattacher aux anciens Israélites et à la foi antique aimée de Jésus, à cette rampe de lancement de la grande espérance des hommes ?

Il y a quelque temps, à l'Académie des Sciences mo-

rales politiques, le Père Riquet et le Grand rabbin Kaplan ont évoqué les difficultés et les espoirs d'un dialogue juif-chrétien authentique et permanent. Les malentendus et les mépris, les incompréhensions et les défis sont l'enfer des hommes. Le mérite de Jean XXIII aura été de briser avec tout ce désolant passé.

Je sais : les premiers pas de nos approches ne vont pas encore bien loin. Quels livres juifs, même purement bibliques, lisent les chrétiens ? Quels livres chrétiens, même d'ouverture et d'approche, lit-on en milieux juifs ? Quels prêtres, à la base, fréquentent les rabbins et combien de rabbins au sommet, rencontrent des évêques ? Dans quels catéchismes, dans quelles homélies, à quelles fêtes chrétiennes évoque-t-on le judaïsme, ne fût-ce que celui de Jésus et des siens, celui des premiers chrétiens ? Je me suis dit un jour : les millions de martyrs chrétiens des premiers siècles de l'Eglise et les millions de martyrs juifs des derniers temps, que je ne peux effacer ni de ma mémoire ni de ma souffrance, n'ont-ils rien à nous dire de commun et tous ensemble ?... Mais les écoutons-nous ?

Heureux sommes-nous d'avoir vu le Concile Vatican II et d'avoir appris la Proclamation de Rome, en 1974, sur les relations entre juifs et chrétiens. Une conclusion excellente et logique a été tirée après cet important Document : « Le principal — on ne saurait trop le souligner — c'est la reconnaissance, par l'Eglise de Rome, du judaïsme, en tant que plénitude religieuse, religion effective et salvatrice ». C'est une reconnaissance fondamentale, en profondeur, à l'échelle et au niveau d'une pénétration. C'est la première fois que cela se produit.

L'O.N.U., hélas, retourne quelquefois aux anciens antisionismes qui vont jusqu'à l'antisémitisme. C'est ainsi que dans une cantate écrite pour une de ses célébrations, elle a accepté, tandis qu'on chantait le psaume 121, qu'on y supprimât le verset 4 : « Il ne dort ni ne sommeille, le gardien d'Israël ». On corrige ainsi la Bible elle-même,

sans crainte d'imiter les pires adversaires d'Israël. L'op-tique chrétienne sur le judaïsme et sur Israël a été glo-balement négative autrefois, nous le savons et Vatican II l'a déploré. Que de progrès accompli ! Or aujourd'hui va se poser cette occurrence : quel sera l'interlocuteur juif valable au niveau élevé d'une spiritualité religieuse ? Les juifs eux-mêmes s'interrogent à ce sujet dans leurs meilleures revues.

Dans la Proclamation de Rome qui a suscité tant d'es-pérances, il reste, a-t-on dit, des « silences ». On peut dire, écrit, dans « l'Information juive », Germaine Ribière, que le silence du Document romain signifiait la volonté de ne pas « faire de politique », au sens quelque peu péjoratif où le français entend ce terme. Elle croit devoir ajouter : « J'ai le sentiment que le dialogue ainsi proposé n'est pas un jeu tout à fait clair ». De son côté, notant que dans ce document, Israël n'était pas nommé, le jour-nal « La Croix » écrit qu'il « décevra les juifs qui, pour la plupart, se sentent solidaires de cette partie de leur peuple établie sur la terre de leurs ancêtres ».

Qu'il apparaisse décevant sur ce point ou non, le Document est un pas fraternel, providentiel. Car il est justice et vérité vraie. Je crois, pour ma part, que nous avons à prier avec nos frères juifs, comme A. Daham : « Je cherche ta face, ô Dieu de la Bible, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob. Dieu de mon peuple mil-lé-naire. Père de tous les hommes ».

Le document romain nous demande, à tous de nous efforcer de « comprendre les difficultés que l'âme juive, justement imprégnée d'une très haute et très pure notion de la transcendance divine, éprouve devant le mystère du Verbe incarné ». Il est permis donc de parler d'une inno-vation capitale. Les « mises au point » de certains théo-logiens n'y changeront rien. Dieu a parlé dans son Eglise.

Il n'est qu'une conclusion à tirer et un seul souhait à formuler après le geste historique de Rome : ceux de l'écrivain André Chouraqui. Très connu des chrétiens com-

me des juifs, présenté à l'émission télévisée catholique de Bruxelles, il s'est réjoui de l'événement : il a parlé de Jérusalem aujourd'hui, disant : elle est comme une ré-ponse donnée au défi lancé par les prophètes de réaliser en son sein, la réconciliation universelle, du juif avec lui-même, du chrétien avec lui-même, du musulman avec lui-même, et tous ensemble. Héritiers d'Abraham, « notre ré-conciliation », déclare-t-il, pourrait être le gage d'un sa-lut universel, combien nécessaire quand on pense aux menaces qui pèsent sur la civilisation tout entière ».

Qui sait si les clés de tous nos mystères ne seront pas, une fois encore, à Jérusalem ?

Tandis que je rêve, j'apprends que l'Amitié judéo-chrétienne lance une nouvelle revue : « Sens », qui sem-ble née du Document de Rome, auquel elle consacre son premier numéro. Son auteur est un écrivain belge, auquel ma plume et ma prière souhaitent la plus large audience. Car il espère que, selon l'invitation du document romain, juifs et chrétiens poursuivront, au-delà des points déjà acquis, la recherche du sens de leur dialogue, sous le regard de Dieu.

Quelle joie de lire qu'à Rome, pour la première fois dans l'histoire, un éminent prélat du Vatican s'est joint aux fidèles de la grande synagogue pour l'office du Kol Nidré, ce leitmotiv des prières de Kippour, fête du Pardon !

« CETTE MALADIE (des prêtres) N'EST PAS POUR LA MORT »

(Jn. XI, 4). Parlons encore du mal des prêtres, qui ne doit pas aboutir à la mort, mais à la gloire de Dieu.

A croire certains des livres « scientifiques » et trop impassibles sur les prêtres, ne dirait-on pas qu'il suffirait pour toute « guérison » de ce mal, d'une bonne analyse ou de la psychanalyse. A feuilleter certains livres sur les prêtres, ne croirait-on pas que Dieu peut être « contacté » par ceux-ci, mais uniquement par le chemin de la connaissance, non par celui de la prière, ni surtout de l'extase, presque jamais par le cœur. « Demythologisons » parait le mot d'ordre de quelques-uns. Pourquoi donc faire si bon marché de la responsabilité de l'homme dans le péché, voire dans le crime ? Pourquoi rire de l'angoisse métaphysique que le Créateur semble bien avoir planté en nous ? Pourquoi ignorer désormais les mystiques et les mystères, ces « mains invisibles qui nous font entrer là où nous sommes invisiblement guéris » comme a dit saint Augustin ?

Qui ou non, les prêtres sont-ils là pour témoigner, dès le temps qui passe, du monde eschatologique qui demeure, ... du monde de la résurrection ? Paul n'a-t-il pas déclaré déjà autrefois, devant ses Corinthiens : « Quand je suis venu parmi vous, je ne savais rien d'autre que Jésus crucifié ». Vocation, phénomène humain, selon le mot de Marc Oraison, mais pour un signe sacré. Autrement dit : choix humain payant de retour un appel sacré. J'apprends qu'en France le nombre des vocations sacerdotales est en augmentation de 30 %, après douze ans de régression ininterrompue. Une des causes de rénovation serait-elle la réponse du ciel aux cris d'alarme de son Eglise ? Une autre serait-elle le réveil de l'Eglise et sa renaissance dans l'étude de la vocation et dans la formation des candidats à la prêtrise ?

Si des penseurs d'hier ont cru devoir annoncer la « mort de Dieu » et si d'autres sombrent dans la tristesse, quelques-uns se livrent aujourd'hui à la prophétie facile de la disparition prochaine de toutes les religions, entraînant dans leur abîme toutes les morales dorénavant « dépassées ». Quoi d'étonnant si la désacralisation semble assurée aux yeux des désenchantés Max Weber, Durkheim, Monod et autres. Si les grandes unités collectives se retrouvent totalement sécularisées, laïcisées, athéisées, c'est que la réflexion positiviste, les techniques et les planifications économiques, régressives ou progressives, ont depuis longtemps fait fi de toute transcendence. Gagarine le vaillant, mais non voyant, n'a-t-il pas déclaré avec jactance qu'il n'avait pas rencontré Dieu là-haut ? Je sais que ses successeurs américains ont exalté le Créateur en revenant de la lune, mais j'ai remarqué que les savants n'ont rien voulu savoir de leur foi d'enfants de Dieu. Je sais que nous les prêtres, n'en avons guère entendu ou relevé l'émouvant écho ; la prière de psaume laissée là-haut dans la poussière lunaire tourne dans le vide et l'oubli... Est-ce une raison pour ne viser qu'à des renouveaux aux horizons purement terrestres ? Est-ce un motif pour aller toujours au Christ à travers

l'homme et plus jamais à l'homme en passant par le Christ son sauveur ?

Ne constatons-nous pas, surpris, ébahis, que la crise même des religions paraît favoriser, sinon susciter comme en réaction, une expansion du sentiment religieux qui se cherche. André Malraux prédit un « mouvement religieux » nouveau. Ne décelons-nous pas, sans y accorder d'ailleurs trop de prix, une sorte de besoin religieux par-ci par-là, une espèce de soif du simili-sacré, voire une faim authentique de vrai et pur sacré, des courants religieux étonnants comme celui, parfois mal compris, de Taizé, comme celui, exaltant, des Focolari, tout cela n'évoquant pas des feux-follets mais de merveilleux visages d'une Eglise qui reste aussi non-circonstancielle ou non soumise en tout à l'événement et aux caprices. « Inventer ou périr, s'est écrit un sociologue, mais le réputé docteur Hamburger a répliqué : « Progrès scientifique n'est pas toujours synonyme de progrès humain »... Certains entendent-ils passer par une sacralisation et une mythification de remplacement ?... Toute cette révolution dans ce que croient ou cherchent les hommes en est depuis un certain temps à ses premiers pas. Quel est notre rôle de messagers à nous les prêtres ?

Disons d'abord : le monde où nous sommes plantés, avec ses coins noirs et ses éclaircies d'espoir, il faut s'y faire si on veut « le faire, le retaire ». N'avons-nous pas tous contribué à le faire et défaire tel qu'il est. Le monde de demain : laissons-en débattre les sociologues et les futurologues, notre tâche est de collaborer à le rendre meilleur. Pour cela, de la foi, du ressort et de l'amour ! Mais plus nous serons audacieux et projetés vers l'avenir, plus nous devons restés enracinés dans le passé. Nous le savons : Ce n'est pas notre Eglise d'aujourd'hui qui nous placera dans des murailles, mais plutôt devant « des fenêtres hautes dans les murs de notre prison » comme dit André Frossard, qui nous parle aussi du dogme de l'incarnation.

112

Il ne manque pas d'expansionnistes et de futurologues qui veulent « nous lancer dans une exploration infinie ». On est loin des expansionnistes qui vont s'exclamant : « Les prêtres auraient dû faire ceci, pas modifier cela... ». « Ils sont trop conformistes ». « Ils ne le sont pas assez... ». Or on se trompe si facilement quand il s'agit du prêtre du Christ. Il ne faudrait surtout pas qu'il y ait trop de prêtres amers ou découragés à l'heure où l'environnement n'est souvent que cause de désillusions, révolte, déracinement. Au-delà du vertige devant le gouffre entre le passé et l'avenir, il est urgent de croire à une splendide, solide, renaissance, même si on n'en voit que les germes verts.

Ne gémissons pas, face à l'avenir : « On ne voit plus que souffrance et mort ». Si on parlait avant tout de sacrifice et de libération ? C'est le Père Chenu qui a fait précéder un important article intitulé : « Radioscopie de l'Eglise » par cette réflexion et cette question : « L'Eglise est une maison de famille, disait un jour Bernanos, une maison paternelle et il y a toujours du désordre dans ces maisons-là : chaises où manque un pied, tables tachées d'encre, etc. ». « Est-ce là l'Eglise de Jésus-Christ ? demande le dominicain. Est-ce là une existence de haute fidélité ?... Que penser de l'Eglise en cette année ? ». Et il veut, répondra, en substance, en proposant quatre « langages disponibles » ; le premier est celui de la crise, qui est parfois déclatement, le second est celui de l'évolution et le troisième, celui de la nouveauté. Tout montre que nous sommes « en mouvement », dit-il, mieux, du nouveau affleure dans notre Eglise ; les clivages et les ruptures peuvent parfois évoquer Babel ; cependant nous vivons aussi une évolution qui est graduelle, mais déjà irréversible.

Quelle joie eût gonflé nos cœurs au fond des camps de la mort où nous ne pouvions plus rien célébrer, si l'on nous avait fait prévoir qu'un jour une pareille évolution de renouveau trouverait son langage et son chant... Rappelez-vous. John William le chanteur, Paul Lohéac le docteur, Jean Cayrol le poète, Jean Cassart le prêtre... Et vous,

113

nos morts inoubliés des uns, trop oubliés des autres, notaire Quinot, juge André, Jacki Poncin 17 ans, curé Origer, professeur Sindic, tous disparus, par dizaines, par centaines, comme feuilles mortes, mais avec cette espérance plus ou moins confuse au cœur... Et vous, Père jésuite Mayet, expirant dans un coin de cellule nue, me quittant en plein rêve d'une messe que vous diriez une dernière fois, avec une consécration que vous murmuriez en français, ne trouvant plus les termes latins... Vous avez balbutié de plus en plus bas, mais j'ai tout perçu et jamais je n'oublierai votre image de précurseur mourant.

Un courant d'air frais traverse le monde chrétien. Depuis que tout le concile Vatican II a été placé sous le signe de l'adaptation au monde moderne. Déjà la lourde structure ecclésiale évolue partout et se renouvelle : « On respire plus à l'aise » vient de me dire un évêque chargé d'ans et de mérite. « On est passé, observait-il, d'une Eglise trop identifiée au royaume de Dieu, à un peuple de Dieu en marche, d'une centralisation trop grande à une valorisation commençante des Eglises locales ». Il y a, de plus, un style neuf qui s'installe, par exemple dans la liturgie, la catéchèse, l'homélie. La traduction du latin, qui ne manquait pas de splendeur, a pu déjà ouvrir la porte à une féconde créativité. Quel embellissement des textes de notre vieux bréviaire, que des laïcs prennent volontiers en mains. Que de progrès perceptibles dans l'attention devenue la participation plus réelle chez les fidèles à leur messe rendue plus simple et plus belle ! Que de profit, par ailleurs, dans la vie sacramentelle elle-même. La foi se fait recherche à l'intérieur d'une vie plus authentiquement communautaire. Quant à la famille chrétienne, elle s'avère plus souvent comme premier épanouissement et une première montée de la communication chrétienne rayonnante.

Un langage de nouveauté, disions-nous. N'avez-vous pas remarqué combien la réflexion chrétienne ou simplement croyante est liée plus directement à l'actualité, à l'événement, en vue de la bousculer quand il le faut et

de l'enrichir par la justice et la charité fraternelle. Mais surtout l'Eglise retrouve peu à peu — sans qu'on le veuille toujours assez — en son domaine propre, sa capacité de rêve et de contemplation. « Quand nous tenons sa coupe en nos mains... elle a le goût du monde nouveau » prions-nous le jeudi saint. Tout cela au nom de la parole célèbre de l'Apocalypse : « Voici, je fais toutes choses nouvelles » (chap. XXI)... « Cieux nouveaux, terre nouvelle », voilà le titre que s'est donné, excellemment, la Demihure religieuse belge à la radio et à la télévision. Vous aurez assurément apprécié également les belles émissions religieuses dominicales à la télévision française, de 9 h 30 à midi, avec les dénominations aussi bibliques qu'œcuméniques : « A Bible ouverte » (juifs). « Présence protestante, (protestants), « Jour du Seigneur » (catholiques). Toute une matinée dominicale où les enfants de Dieu de tout bord peuvent se retrouver réconciliés, attentifs les uns aux autres, car les programmes sont aussi respectueux les uns des autres que soignés et fervents individuellement.

Dans notre monde radicalement neuf, n'est-ce pas à nous, prêtres, de devenir les « premiers chrétiens » (avec nos meilleurs chrétiens laïcs) à lancer le christianisme renaissant ? Des communautés nouvelles surgissent et si elles se veulent des leviers critiques dans l'Eglise, à nous de veiller, en les animant spirituellement, à ce que soit facilitée une nouvelle effusion de l'Esprit. « Nous sommes appelés à faire du neuf, à imaginer de nouvelles structures, à innover, à inventer des manières nouvelles de dire et de vivre l'Evangile ». Ce sont là les paroles d'engagements pris à une rencontre internationale qui avait pour thème : « Eglise, signe d'espérance ». Il s'agit de « renaitre dans la diversité des cultures » et cette consigne qui est marque de garantie nous vient de Paul VI lui-même.

En terminant son étude sur le renouveau chrétien actuel, le Père Chenu constate : « L'important est que nous nous comportions aujourd'hui, non en voyeurs de la désintégration ecclésiale, mais en acteurs du devenir chrétien ».

rien ». Et Georges Hourdin a raison de témoigner, dans ses conférences très écoutées, sa confiance dans l'Eglise, en laquelle il découvre « les éléments tumultueux mais certains d'une véritable Renaissance ».

Comment ne pas surprendre le besoin du sacré qui rentre, à pas assurés, dans le monde ? Je suis de l'époque où l'on traitait parfois la prière de névrose, où l'on raillait l'agenouillement. On en discutait ferme, bien que fraternellement, dans les maquis et au fond des prisons. Piété, perte de temps ou de dignité. Et voici que le yoga et le zen se font prière, que le phénomène hippie se dit mystique, que des ballets s'intitulent « prostration face au mystère », que des groupes de chrétiens adoptent, à Lyon, à Paris, en Belgique, le tapis de prière des musulmans ou les trois pas en avant des juifs pieux avant d'approcher de Dieu. Je sais que ce n'est ni toujours pure mode, ni toujours piété nouvelle. Voici qu'on crée des danses-prières, à défaut des admirables prières dansées de David... que l'on veut relire — assez mal parfois — les méditations de Ruysbroek l'Admirable... que durant trois années — et ce n'est pas fini — on a déclaré Jésus « super-star »... Retour discret ou tapageur au sacré et à la prière ? N'allons pas trop vite, puisque Paul VI, aux yeux de père contristé, a reconnu que « des saints se lèvent de partout », mais aussi que « des chrétiens et même des prêtres ne connaissent de la prière qu'une nostalgia inefficace et plus ou moins douloureuse »... On demande des maîtres spirituels. Des guides.

Un nouveau souffle religieux traverse aussi des communautés juives importantes, où l'on pratique un judaïsme très orthodoxe, parfois en vraie symbiose avec les courants des plus saines cultures ou contre-cultures. On peut découvrir, en Amérique et en Israël, des groupes de jeunes, garçons et filles s'engageant dans un pur revivalisme spirituel, des jeunes qui, selon leur pacte fraternel « étudient, chantent, prient, font retraite, militant et s'aimant en frères et sœurs ».

On attend des « signifiants » a-t-on dit. Si le terme n'est ni académique ni habituel, je trouve une telle définition pour le prêtre plus belle et plus complète que les appellations tâtonnantes, peut-être mal traduites, de Hans Küng. Le prêtre n'est-il pas signe de Dieu devant l'homme et de l'homme devant Dieu ? Alors, à mes yeux, il apparaît sacré, doublement. Sinon l'homme est moins qu'un homme et Dieu n'est plus Dieu.

Je vous le demande, confrères et frères : si les jeunes, les travailleurs, les petits, les souffrants, les pécheurs et les larrons ne nous entendent parler que de promesses d'au-delà, sommes-nous ceux qu'ils attendent ? Et s'ils ne nous voient parler que des problèmes du domaine social où ils en savent habituellement plus que nous, ne risquons-nous pas d'être « in-signifiants », je veux dire : sans signe, dépourvus du signe qui leur manque ? Notre responsabilité face aux problèmes de tous et de la société est avant tout pastorale, ne le croyez-vous pas ? Ne sommes-nous pas là pour rappeler à travers les mutations de la culture et de l'économie, que la priorité doit aller non à la soif de consommation, mais aux besoins de la plénitude humaine ? « Etre signe et faire signe ». Sous peine de rupture de transmission des signes qui s'échangent du ciel à la terre depuis Adam, Abraham, Moïse, Isaac, David, Jésus... Lorsque le culte de la coléctivité aura abusivement remplacé celui du mystère, tout l'univers infini de signes et d'appels ne demeurera-t-il pas inconnu ou muet ? Le dernier prêtre, à la fois « signifiant » et « signe » pourra-t-il dire « mission accomplie » ? Qui donc annoncerait alors et animerait l'échange entre Dieu et la terre, entre l'homme et l'homme, si le spécialiste de l'échange inexprimable mais indispensable faisait défaut ?

Alors qu'on devient prêtre tous les jours et qu'il faut recommencer à le devenir devant chaque être rencontré, revenu ou perdu. Alors qu'il faut puiser et partager, jour après jour, la tendresse de Dieu. N'est-ce pas pour cela même qu'on a renoncé à épouser un seul être : pour demeurer en total état de partage avec tous les enfants de

Dieu, famille plus jalouse que mille conjoints. S'il y a lieu de nous « déclergifier » ou nous « décléricaliser », les frottements perpétuels avec les laïcs et cette ambition d'être grec avec les grecs, pauvre avec les pauvres, chercheur avec les chercheurs, prêtre à temps plein, nous y aideront amplement à notre époque. Nous pourrions même nous sentir aussi incroyants avec les non croyants, à cause de notre foi si faible en Dieu, mais croyants à cause de la foi si forte de Dieu en nous. Voilà qui nous gardera dans la vérité. Devenir prêtre un peu plus, un peu mieux chaque jour, ou du moins le vouloir de tout notre pauvre amour pour Dieu et les hommes, le vouloir aussi fort que la sève d'avril tend à monter en feuille et fleur, n'est-ce pas retrouver, vécue en soi, la poignante image : l'homme du sacré, l'homme du mystère, l'homme entre l'homme et Dieu ? C'est l'image qui tremblait en nous de bonheur et de crainte le jour où l'évêque nous a lié les mains. Signes du prêtre unique Jésus-Christ. « Prêtres de l'Evangile », a dit le concile Vatican II, « parce que le prêtre est l'homme de l'eucharistie et de l'évangélisation ». Les deux à la fois et les deux sont sacrés ; les deux sont mystère ; les deux dépassent le prêtre, l'écrasent et l'exaltent en même temps. Alors, franchement, confrères et frères de partout, que la « déclergification » ou la « décléricalisation » se poursuivent ou se voient quelque peu stoppées, que le tonus spirituel du prêtre conserve son climat sacré. Une seule condition : que ce « sacré » soit dépouillé graduellement et avec l'aide de la grâce, de toute ambiguïté. Car le prêtre, « paradoxe en sa chair et en son cœur » comme dit P. Martin-Vallat, est témoin du Seigneur, non de lui-même.

Ce qui doit demeurer sacré en nous ? Notre pauvreté, qui doit être détachement, non misère ; un certain dépouillement, beau à voir, beau à vivre, dépouillement non des belles choses, mais des choses inutiles ou luxueuses ; une crainte de posséder plus que les autres, d'avoir réserve en tout, d'avoir réponse à tout. Une peur, aussi, de tirer gloire de notre état de prêtre. Et puisque

nous sommes célébrants, une faim et soit de partage spirituel dans la célébration eucharistique, à cette irréemplable fête du vrai et du beau pour l'esprit et le cœur du peuple de Dieu. Mais encore faut-il que tous soient d'abord attirés à la « fête ». Qu'ils en éprouvent la faim et la soif. Combien de jeunes ont besoin d'abord « d'adultes chaleureux qui ne soient ni des poires ni des durs » dit le Père Guy Gilbert, « missionnaire des rues » à Paris. « Des adultes forts » insiste-t-il, parce que pour lui « la force et la tendresse c'est le secret de l'éducation ». « J'attends de toi que tu sois un roc » lui a déclaré un jeune, « car à la maison j'ai toujours été dans le sable ». C'est pour y arriver que cet apôtre des marginaux s'en va chez les moines tous les quinze jours, « pendant 48 heures pour se taire et prier. C'est indispensable ». Il est rattaché aussi d'une façon très forte à telle équipe sacerdotale et à l'Eglise de Paris où il représente tous les prêtres s'occupant des marginaux. L'autel, la célébration, tout est parti de là, à la Cène et doit y revenir.

Il nous faut une certitude : celle que, de nos jours comme en d'autres temps, la célébration doit et peut conduire, tout de suite, ou un jour ou l'autre, tout chrétien à l'expérience mystérieuse de l'Esprit-saint. Il faut également un certain et profond goût de recherche pour l'enrichissement liturgique au contact des forces vives de la nature et de l'art, sans rien perdre de la fidélité à l'équilibre des traditions eucharistiques. Il nous faut encore un irrésistible désir d'encourager les fidèles à trouver des chemins de silence et d'intériorité, pour leur meilleure respiration spirituelle, des clairières de vraie rencontre avec le vrai sacré, avec Dieu.

Et puisque tout nous a été donné, ne convient-il pas que nous ayons au cœur une sincère crainte de ne pouvoir approcher d'assez près la pauvreté sacrée du Christ, le masque émuvant de douleur qu'il a chez les mal nourris, les mal aimés, les mal souffrants, les mal heureux. Seule une telle appréhension habitant notre âme pourra revêtir de sacré notre regard de ressuscités. Qu'on le

sache et qu'on le voie : le mal des prêtres n'est pas « pour la mort ». Jean Sullivan dit quelque part : « Le tombeau apparent peut cacher la fontaine vive, immortelle ».

SERAS-TU, PRÊTRE D'AUJOURD'HUI, UN HOMME ACCOMPLI ?

Un homme qui ne tremblera ni devant la « révolution culturelle », ni devant les « recyclages » nécessaires ? Le monde de ce temps aime les hommes qui sont des « caractères ». Etre ce que je suis : l'homme qui veut être passereau vivante d'homme à homme, de classe sociale à classe sociale. Il s'y entraîne jour et nuit.

...« Transformez votre mentalité pour découvrir ce qui est parfait » disait l'apôtre Paul à ses Romains, laïcs et prêtres. Il dirait aujourd'hui : Le monde veut voir en vous des hommes accomplis. Je ne dis pas qu'il faudrait placer le gros « Traité du caractère » de Emmanuel Mounier à côté des traités de dogmatique et de morale, d'Écriture sainte et d'Histoire de l'Eglise, mais je demande : les approches du mystère personnel de chaque homme n'ont-elles pas autant d'importance dans la formation des prêtres que la casuistique ? Les pages de Mounier sur le « caractère donné » et le « caractère voulu », sur « le moi

parmi les autres », sur « la vie spirituelle dans les limites du caractère » n'ont-elles pas mille choses à nous apprendre ? La caractérologie apporterait sans doute à bien des animateurs spirituels, des terrains d'investigation plus sûrs que le langage quotidien des échanges utilitaires. Aux prêtres lancés dans la pastorale, elle pourrait être utile dans la découverte de l'homme ! Il faudrait assurément toujours et avant tout le souci de voir vrai, d'être vrai et de faire vrai ; pas celui de se disperser du laboratoire à l'horoscope, de la graphologie aux statistiques, du médecin au psychiatre, ou seulement au psychanalyste.

Sans l'effort pour se mettre à la recherche de l'autre pour l'estimer et le comprendre, quel péril pour le prêtre de devenir un doctrinaire, indifférent aux vrais chemins des destinées personnelles si variées. Il y a, en effet, le domaine des puissances surnaturelles et il y a le champ du mystère humain. Si l'un ou l'autre de ces terrains demeure inexploré, ne risquons-nous pas de passer insensibles ou incompréhensifs à côté des drames les plus criants ? Il y a par ailleurs les nécessités sociales, techniques ou dogmatiques ; il y a les appels et les problèmes des destins individuels. Si le prêtre ne se pose pas de questions ou reste bouche bée en face des mystères personnels que mettent en jeu sans cesse les causes sociales, familiales, ou autres, un processus mortel d'objectivation est amorcé. Si notre dévouement aux questions du jour s'accompagne d'un dédain pour l'art, le roman, le rêve, la psychologie humaine, ne nous arriverait-il pas de nous montrer incapables de céder sur une de nos idées pour sauver un homme ? Il nous faut la passion de la participation et la hantise du partage.

Comment ne pas prendre peur lorsqu'on entend parler beaucoup d'adaptation pastorale aux circonstances nouvelles et peut-être trop peu d'adaptation du pasteur lui-même. Ce ne sont pas forcément les prêtres les plus « parcheminés » qui seront les prêtres les plus parfaits. Peut-être faut-il principalement « des hommes qui en veulent » selon le mot d'un grand chef d'armée ; il ne faut

pas seulement un dépourssierage pour l'esprit et le savoir. Peut-être faut-il surtout bien des choses : une éducation permanente, une élocution et une présentation irréprochables, une civilité, une compréhension et une information littéraire, artistique, scientifique non livresque mais personnelle, une personification et un entregent qui facilitent la rencontre de l'autre. Que pensons-nous de tout cela ? Que lisons-nous là dessus ?

Dans un message aux jeunes et à leurs aînés, l'évêque de Namur signale à propos des jeunes, « la franchise avec laquelle ils parlent de leur vie dans le monde et dans l'Eglise, avec laquelle ils s'interrogent et expriment leurs refus et leurs attentes ». Avons-nous parfois réfléchi à ceci : Leur « intransigeance », voire leurs exigences et rigueurs peuvent être nos chances. Ils nous interpellent et s'ils ne le font pas ou pas assez, peut-être, ne se sentent-ils pas assez engagés à le faire ni garantis d'avoir nos réponses ? Pourrions-nous les inviter à être, dans ce monde, en pleine bourrasque, des acteurs déterminés, fraternels et éclairés, si nous ne le sommes pas suffisamment nous-mêmes ? Nous avons la tâche urgente d'adorer, connaître, aimer nos frères plus jeunes, nos frères moins pieux, nos frères plus soucieux ou plus insouciant. N'aurons-nous pas la hantise de construire pour cela notre être et notre vie ? Notre être et notre vie sont service absolu et ne sont même que cela. N'aurons-nous pas à cœur de nous « édifier » nous-mêmes sans répit, à travers l'observation autant qu'à travers la prière, par les contacts et l'expérience autant que par ce que nous appelons hier « l'examen de conscience » ? Comment s'imaginer qu'en sortant du séminaire on sait tout, on connaît le dernier mot sur l'existence et sur les hommes, même si, grâce à une nouvelle éducation, on a déjà tâté d'un métier autant que de la théologie nouvelle, même si on est capable de conduire un poids lourd, de monter un film, de démonter un ampli-tuner tétraphonique, de citer le « livre du jour » ; il reste le danger, dans ce cas, de s'aliéner soi-même dans l'exploitation des problèmes d'au-

trui, dans le surmenage ou dans la vie trépidante enviro-
nante, voire dans les discussions sur la « théologie de
la révolution »...

Notre objectif et notre labeur ne sont-ils pas, avant
tout et en tout, de nous conformer à Celui qui nous a
envoyés au dialogue, en s'y livrant le premier, alliant la
clarté du geste à celle de la parole, la douceur du re-
gard et du cœur au courage de la volonté, la connais-
sance des hommes à l'amitié pour eux, qu'ils soient saints
ou larrons. Allons-nous nous montrer plus habiles dans
le recyclage et la structuration que devant le regard in-
terrogateur des petits et les blessures cachées des
grands ? Allons-nous être tout à fait de ce monde, avec
ce quelque chose de plus, qui toujours nous tiendra ac-
crochés à l'au-delà des dimensions de la terre ? Alors,
serons-nous assez semblables aux autres hommes et as-
sez dissemblables, hommes témoins des hommes, hom-
mes frères au milieu des hommes loups ou agneaux ;
nous les savons tous plus souvent et plus errants ou
désarmés qu'ils ne l'avouent. Puisse notre formation per-
manente s'avérer une perpétuelle transformation, car nous
savons en qui nous avons à nous métamorphoser, pour
que le monde Le reconnaisse.

Jour après jour se jouent notre destin et le destin
de l'humanité. Pensons-y : les modalités nouvelles du
sacerdoce éternel de Jésus-Christ sont peut-être déjà là,
à germer, croître, mûrir. Dans l'ombre, dans l'incertitude,
se retrouve et se reforge peut-être l'essentiel du message
et de la mission de Jésus, le seul prêtre du Père. En réa-
lité, reconnaissons-le, le christianisme (et j'en dis autant
du judaïsme) n'a que faire de certaines cultures des na-
tions ; souvent, très souvent, il peut y perdre son propre
secret s'il se laisse absorber en elles. S'il se laisse en-
gloutir dans certaines idéologies et religions modernes,
dans certaines émissions de télévision, ces verres gros-
sissants pour le laid et le beau, le mal et le bien, dans
une certaine et indéfinissable liberté des sens et des sen-
timents, dans une fausse liberté sur la conception et la

contraception, dans une empoisonnante liberté de cons-
cience et de violence...

Nous l'avons dit, il y a lieu peut-être de forger quel-
quefois des mots nouveaux pour les temps nouveaux, je
ne sais. Si les termes de « salut » et de « péché » et de
« pureté » rebutent les gens de cette époque, aurons-nous
assez d'imagination pour parler des commandements de
Dieu et de son amour ? Peut-être convient-il parfois de
rappeler à propos des lois divines, le danger et le mal-
heur de les oublier, en employant pour cela « un style
profane », comme le souhaitait au fond de sa prison le
pasteur Bonhoeffer, lui qui voyait si clair déjà avant le
concile et avant d'être pendu par amour de ses frères et
de son Seigneur. Déjà il voulait lutter contre une cer-
taine inflation du langage « ecclésiastique » quand il était
question de théologie, liturgie, pastorale. Depuis lors le
mal a pu, ici et là, s'aggraver. Quand nous nous mettons
dans la peau d'un profane, d'un laïc non initié, ne de-
vons-nous pas avouer notre impossibilité de faire péné-
trer l'autre dans ces dédales d'une dialectique qu'on veut
« fonctionnelle ». Reconnaissons qu'il y en a eu, parmi
nous, qui usaient uniquement d'un parler à caractère hé-
téronomique depuis des siècles (un langage qui ne rece-
vait ses lois que du dedans de certains milieux). Parfois
il aurait fallu chercher les clés de ce langage dans une
sorte de biopsychologie. Comme si la lumière de l'inv-
sible et de la grâce ne pouvait baigner les êtres simples,
ne pouvaient les enrichir eux aussi, à certaines heures
du moins, par l'Esprit. Qui sait si cette déviation n'en
avait pas déjà trappé quelques-uns d'entre nous dès la
coquille du séminaire. Echee de la liberté évangélique,
de celle qui rend disponible à une lente dépossession de
soi pour que l'autre existe et que le Christ soit dans l'autre.
De cette liberté sublime des paraboles qui mène, sans
grande terminologie ni termes techniques, au riche et au
pauvre, aux pécheurs et au tombeau de Paques.

Parlons peu de la soutane. On la « respectait » hier,

même si on n'avait nul égard pour celui qui la portait. C'était dommage et bien insuffisant. Pourrait-on encore, aujourd'hui, préférer le « froc » de serge féminine et fatiguée au costume civil et viril ? Ne convient-il pas, à présent, que le prêtre, comme l'ont fait le Seigneur et ses premiers prêtres, se montre dynamique, simple et fraternel, de plain-pied avec la civilisation et la culture de son temps en ce qu'elles ont de meilleur et de plus « spiritualisable » ? Comment ne pas se rappeler un mot du philosophe Alain au sujet des docteurs : « La médecine a commencé à devenir sérieuse le jour où les médecins se sont habillés comme tout le monde ».

Je m'empresse d'ajouter : encore faut-il que le prêtre en complet veston puisse passer dans la rue à l'aise et sans complexes, sans qu'il paraisse être une espèce de phénomène mi-clerc et mi-laïc. Je ne veux aucunement dire qu'il faille, pour faire plus « gauchiste », préférer une tenue débraillée ou, pour faire « hippie », s'orner d'une barbe de prophète ou de longues virgules frisées aux tempes. Je l'assure, je ne voudrais surtout plus voir des prêtres (je n'en ai aperçu qu'un, un jour de 1970) se présenter pour la messe du soir en quartier ouvrier, gardant une « salopette » et des mains poisseuses, un magazine à idoles dépassant de la poche. Encore moins serais-je content d'entendre des prêtres juger et condamner tous les patrons, considérer toute autorité comme teneuse de la personne et tous les patriotes comme des ennemis de la patrie des sans-patrie. Je n'aimerais pas davantage rencontrer des prêtres ressemblant à des hommes d'affaires, perpétuellement pressés, toujours fuyants, à cause des dix heures de carrefours, de disques, de télé et de volant, pour se reposer d'une demi-heure de messe et d'un quart d'heure de bréviaire ou de lecture. On s'écriait volontiers il y a quelque temps : Il faut quand même qu'on reconnaisse les prêtres (à leur col romain, à leur vêtement noir, à leur croix...). A quoi reconnaissait-on à travers les siècles, les apôtres, les saints ? A leur avance aux côtés de Jésus-Christ, sans plus regarder en arrière.

Confrères et frères, nous avons changé d'habit, avec un peu de morosité pour les uns, avec un peu de précipitation pour les autres. Mais ne restons-nous pas quelque peu « cléricalisés », discriminés, apparemment du moins. Outre des passants qui ironisent, d'autres regardent notre croix discrète à la boutonnrière et reconnaissent que nous sommes toujours « de la race ». Peu nous Nos yeux baissés, notre cœur en chômage, comme dit parfois le monde ? Je persiste à penser que la « mutation » n'est pas achevée ou qu'elle a été assez souvent maladroite.

Pourquoi m'arrive-t-il de regretter qu'on parle et qu'on écrive si peu sur l'habillement du prêtre, sur son logis, sur ses relations, sur sa façon de vivre, de s'exprimer, de dire son bonheur, de souffrir ? On disserte si exceptionnellement de tout cela qui intéresse le monde plus qu'on ne le croit, qui pourrait libérer, éclairer un ministère encore trop souvent « bloqué », une pastorale encore trop compassée, où la parole et l'exemple passent avec difficulté, malgré le « col romain » et la petite croix. Un sondage discret dans une ville d'environ 30.000 âmes, avec quelque 200 prêtres jeunes et vieux, m'a fait découvrir des familles où l'on affirmait : « Nous ne voyons jamais le prêtre hors de la messe, des mariages, des enterrements ». C'est le métier qui veut cela ? Le sacerdoce, on l'a pourtant vu passer la rampe, traverser le rideau ou charitable, illuminer les rues surpeuplées et même les aumônières, mais prêtre. On rêvait de devenir l'homme accompli que fut Jésus, comme le furent les premiers prêtres, les vrais missionnaires et les véritables saints. Nous ne sommes plus qu'une centaine, nous les prêtres rescapés, échappés on ne sait comment aux shéols nazis, une trentaine pour la France, une vingtaine pour la Belgique, trois dizaines pour la Hollande, la Pologne et les autres pays. Je crois que beaucoup d'entre nous ont été là-bas

plus prêtres que jamais, cela sous le plus terrible mal du monde et le plus impatient gémissement des hommes.

Loin de nous l'idée d'avoir été plus « prêtres » que vous qui me lisez. Vous seriez passés par le même calvaire et avec plus de profit que nous peut-être... Mais nous nous permettons de proclamer, trente ans après, comme nous l'aurions fait en remontant des profondeurs pour retourner vers l'autel en 1945, déchamés et titubants : Une certaine expérience humaine plus totale nous avait-elle évité de pencher encore, soit vers trop d'individualisme progressiste, soit vers une théologie technocratique desséchante, pour découvrir certaine saveur de la fraternité authentique entre les hommes ? Nous n'étions plus que prêtres... Y avait-il sur nous, prêtres de l'ombre, de particularités retombées évangéliques ? Nous pouvons-nous tromper...

Convient-il de prôner un type standardisé de prêtre d'aujourd'hui ? « Il y a diversité de dons spirituels (et corporels), mais c'est toujours le même Esprit ; diversité de ministères, mais c'est le même Seigneur ; diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu qui opère en tous ». Ainsi dit l'apôtre Paul, parlant aux Corinthiens.

Il a cité ensuite diverses formes et formules de pastorales. Quant à Jésus lui-même, a-t-il installé un sacerdoce collectif, communautaire, ou inter-individuel ? « Nous avons des dons différents... la prophétie... le service... l'enseignement... l'exhortation... ». Ainsi dit aussi l'apôtre, parlant aux Romains. Perfectionner ses dons à soi, servir avec mes dons reçus, bien cultivés et bien employés, c'est plus qu'une simple « formation intellectuelle » (des connaissances et non du cœur ?) ; c'est plus qu'une pure « formation spirituelle » (à la prière et non à la justice et à la charité ?) ; c'est plus qu'une certaine « formation pastorale » (au ministère et non aux relations, à la beauté et à la bonté ?). Il n'y a pas de société sans amour et amitié. Il n'y a pas de société de Jésus-Christ sans prêtres devenus amour et amitié.

Et jusqu'à quand pourrons-nous gémir : les confrères ne sont pas frères ? Pourrai-je lire encore sans pleurer un aveu comme celui de ce prêtre français qui écrivit naguère : « J'ai toujours fui la compagnie des curés, mais j'ai toujours aimé recevoir l'un ou l'autre d'entre eux. A deux, je n'ai pas peur. Mais trois ou quatre, ça ne va plus ! J'ai peur de leurs coups, j'ai peur de leur nuit ». Et sa plainte dit encore : « Tout se déchire dans le « tissu chrétien ». Maman disait : « ce tissu est fusé ».

Et je prends la liberté de plaider la cause des « oubliés ». Où en est, chez bien des prêtres, la charité pour les prêtres « repartis », pour les prêtres « laissés pour compte », pour les « déserteurs » même et surtout s'ils n'en sont pas de vrais. Et quand il s'agit des « fidèles », des laïcs, il y a bien des oublies pour les non-pratiquants, pour les pécheurs, pour les athées, pour les délinquants, pour les homophiles, pour les « voyous », pour les « rouges » divers, pour les « repris de justice »... Je crois que la promotion culturelle reste pour nous tous à compléter et élargir. Ne peut-on dire un peu du sacerdoce ce que Bornstein écrit du judaïsme : « Jusqu'à aujourd'hui, le culte avait occulté la culture » ? N'ai-je pas vu des prêtres exagérément angoissés parce qu'ils ne trouvaient pas de solution à des questions pour lesquelles précisément il n'y avait pas de réponse ? N'ai-je pas été moi-même dans ce cas ? Le prêtre ne doit-il pas quelquefois, dans son humilité et sa souffrance, renvoyer l'autre à Dieu avec sa demande ? Ne doit-il pas l'amener parfois, par son propre cœur d'homme, à utiliser son cœur, son savoir et ses bras pour parvenir, si Dieu le veut, à une réponse personnelle ? On ne pose plus au prêtre des demandes spirituelles toutes faites, auxquelles le prêtre donnera des réponses toutes faites. L'inquiétude des hommes ne constitue-t-elle pas souvent un simple appel à chercher et trouver le sens de la vie ? Il est bien vrai que le prêtre seul pourra quelquefois lui porter secours, mais s'il ne le peut, son frère troublé comprendra peut-être que le prêtre peut, au moins, aimer et se faire

aimer, précisément dans cette pauvreté même. Les paroles sur la route d'Emmaüs peuvent souvent ouvrir la porte vers la rencontre avec le Seigneur. Ou, du moins : le partage, la dépossession, la plus humble charité sont toujours capables d'annoncer la vraie relation de fraternité dans le Seigneur.

Un secrétaire des Nations Unies s'est déclaré un jour prêt à se rendre en n'importe quel coin du monde où il pourrait au moins faciliter une « diplomatie préventive ». Est-ce vrai pour nous tous, au titre de la « charité compréhensive » ? Comprendre le prochain, cela s'appelle parfois aujourd'hui « être expert en sciences humaines ». Nous disons, nous : expert pour aider et aimer son prochain. On peut dire également : étudier et discuter les « relations sociales ». Il y a lieu, à notre époque, de se défier de tous les lieux communs dont se bâfrent trop d'hommes : postulats de la contestation à tous les niveaux, sur tous les tableaux, en tous les sentiments, sur toutes les spiritualités, au sujet de tous les christianismes, de tous les judaïsmes, de tous les socialismes... Dans un western, le héros du crime s'écrite devant un prêtre héroïque pour son amour et son pardon : « Qu'il doit être difficile et passionnant à la fois d'être un simple homme de bien ! ». Un prêtre, c'est un homme de bien.

Il ne suffit probablement pas, pour être un homme accompli, d'avoir « gros cœur » à la vue des opprimés, des humiliés, des naufragés dans la déchéance ; il ne suffit pas sans doute de se révolter à toute occasion. Même si les motifs de révolte et les mobiles de révolution ne manquent pas : le sort des immigrés, le climat inhérent dans certaines entreprises, les prodigalités astronomiques des uns et la gêne matérielle des autres, le nombre grandissant des accidents du travail, de la route ou des sports... S'il s'agit de faire avancer la cause du peuple, ne faut-il plus jamais parler de faire progresser aussi la cause de Dieu ? Il ne suffit peut-être pas, pour être un homme accompli, d'une certitude d'être « parmi les meilleurs », ni d'adhérer à quelque école de formation permanente ou à

quelque mouvement de réforme de la société... Il s'agit certainement et principalement d'être et de pénétrer au cœur des communautés humaines et d'y rallumer l'amour.

Il est tout naturel, pour un prêtre à notre époque, de se demander : La parole que je transmets n'aurait-elle plus de saveur ? Le christianisme, surtout celui du présent, serait-il affadi et comme disait quelqu'un « décaféiné » ? Serions-nous à l'aube d'une ère postchrétienne ? Qui le nierait cependant : le monde d'aujourd'hui a, plus que jamais, la nostalgie de la vérité, de la lumière. Les jeunes ont faim d'authenticité et n'éprouvent que répulsion devant tout message sans sève ou sans feu. Que d'hommes vont chercher ailleurs ce dont ils ont besoin et ce n'est pas toujours, croyons-le, dans le simple but de fuir l'effort ou les exigences de la foi, ni par peur du don de soi ou par la séduction d'une vérité et d'une vie plus faciles. Reconnaissons-le : il y a partout, grâce à Dieu, des reflets de vérité, chez les auteurs dont on parle, dans les films ou à la télévision, même chez des athées et dans des idéologies sans foi. Il arrive, hélas, que ces reflets cachés soient mêlés à bien d'autres choses, toilements où l'on risque de s'égarer. C'est pourquoi il s'agit de trouver les mots, les gestes, les attitudes, le style de vie qui soient capables d'exprimer, pour les gens d'aujourd'hui, l'Evangile de toujours. On ne met pas le vin nouveau dans de vieilles outres, disait Jésus. Il s'agit de déceler les reflets de la lumière du Christ, disséminés partout dans les idées et la culture de ce temps. Evertuons-nous à tout comprendre, même les rêves et les gestes des hommes du temps, la liturgie des gens sans liturgie, sans pain pour leur âme, sans vin pour leur cœur, sans la Parole dont ils sont frustrés et dont ils ont un inconscient besoin, sans la Communion pour les réconforter et les unir. Efforçons-nous de deviner le permanent dialogue de Dieu avec ses enfants quels qu'ils soient, comme Jésus l'a fait avec la Samaritaine, avec Zachée, avec le larron...

Pourquoi ne mentionnerais-je pas ici tels ouvrages

qui peuvent introduire le prêtre, comme ils l'ont fait pour moi, dans la recherche de ces traces divines, de tout ce qui peut représenter une sorte de secrète révéberation évangélique. Un livre de Marcel Légaut : « Vivre pour être » a connu un succès mérité. Un autre, du philosophe Claude Tresmontant : « Introduction à la théologie chrétienne » expose parfaitement, en langage non livresque, les bases de cette théologie et la signification des dogmes pour l'époque qui est la nôtre. Il montre qu'il n'est pas de vrai conflit entre « raison » ou « science » et « christianisme », mais seulement des malentendus. L'ouvrage, très important, de M. de Certeau et J.M. Domenach : « Le christianisme éclaté » reconnaît qu'on ne parle que de crise de la foi et du silence de Dieu, pas assez de ce vrai christianisme mis à nu, que veulent voir les hommes d'aujourd'hui et avec eux, ces deux auteurs chercheurs ardents de « vérité ». Il y a le livre solide et clair : « Le prêtre » du cardinal Garrone. Il y a enfin Karl Rahner qui, dans ses pages « Les chances de la foi » rappelle, en authentique initiateur spirituel de notre temps, avec un optimisme irrésistible, les chances véritables de la foi, dans les valeurs mêmes du quotidien. Est-il besoin de signaler la revue « La Foi, le Temps », dont tous les numéros, mis au point en collaboration par des personnalités de plusieurs diocèses belges, excellent à rencontrer et à approfondir les sujets et les problèmes des hommes d'aujourd'hui. Il faut citer un des plus récents et beaux ouvrages celui de François Varillon : « La souffrance de Dieu ».

Avons-nous assez rappelé ici que, pour nous, prêtres, nés d'une célébration dans le monde, des noces entre le ciel et la terre, chargés de prolonger le Premier-né de l'Amour, la plus belle école sera toujours celle de l'amour. Avons-nous assez saisi, dans notre souci d'être des hommes accomplis, que tout homme est créateur et que tout prêtre est rédempteur ?

TON LIVRE, PRÊTRE D'AUJOURD'HUI, EST-IL ENFIN « LE LIVRE » ?

On a pu voir, sur les écrans de la télévision, le dimanche 16 mars 1975, des textes de psaumes calligraphiés en hébreu sur des peaux de chèvres, il y a bien deux mille ans, au temps même de Jésus-Christ. Ces appels des psaumes, simples et poignants, évoquaient les cris d'un enfant vers sa mère. Implorations au Père céleste, qui nous remuent encore aujourd'hui. Reconnaissons que, pour les Psaumes, les Prophètes, la Sagesse, les Proverbes et tous les autres lingots d'or de la Bible, nous ne sommes mêmes pas assez chercheurs habitués. Or notre activité qui ne s'alimente pas continuellement de la substance d'une vie intérieure, n'est-elle pas exposée à laisser languir notre âme et à laisser les âmes des autres à la dérive ? Lequel d'entre nous pourrait contester que cette substance spirituelle nous est abondamment servie dans la Bible ? Si, dans la chrétienté s'édifiant et se vendant beaucoup plus de Bibles qu'autrefois, combien de « croyants », de « fidèles » ne sont pas lecteurs du Livre des livres ? Et si c'était un peu notre faute à nous les prêtres ?

Cette Bible, qui ne nous donne pas assez le vertige, qu'on aurait pu peut-être porter solennellement aux réunions du Concile (on ne l'a fait que pour les Evangiles), elle devrait être pour tous, comme elle le fut et le reste pour le peuple d'Israël, le livre transluce de Dieu, le livre de la plus grande épopée, celle de Dieu et de l'homme, la véritable saga de Dieu ; elle est une longue épiquaphanie de Dieu et de l'humanité. Cette Bible, qui est principalement, dans son dépouillement unique et souvent majestueux, la somme et l'adaptation de tous les credos historiques contenus dans le Deutéronome VI, 21-24 et XXVI, 5-10, ainsi qu'en Josué, au beau chapitre 24, avec l'acte solennel du renouvellement de l'alliance Dieu-humaniété. Les incomparables livres sapientiaux méditent cette histoire et les grands prophètes la rappellent tragiquement.

Cette Bible, où Dieu se met à la place de l'homme et où l'homme est placé au rang de Dieu, il faut le dire, les catholiques lui font une belle reliure et une place honorable dans leur bibliothèque. Le charisme particulier du prêtre, n'est-il pas celui du témoin authentique, du serviteur de la Parole ? Aurions-nous, par ailleurs, le droit d'isoler une phrase de son contexte, de la considérer à part des autres et de retenir de notre choix uniquement ce qui va dans le sens des options qui sont les nôtres ou qu'on nous prête ? Il nous incombe d'adapter l'Ecriture, telle qu'elle est, à la mentalité de l'homme moderne. Tâche sublimine et emploi miraculeux de l'instrument qui nous a été donné. S'il convient, de nos jours, de faire une place importante à la « libre recherche », pouvons-nous être au service du groupe que nous évangélisons, sans rester les serviteurs de la Parole ? Il ne s'agira jamais d'une « allégation », mais d'une fidélité, fidélité au groupe humain comme au Livre divin, qui lui a été fourni comme un miroir, comme une identité, comme son programme et plan de vie, comme son origine et son espérance.

C'est peut-être en nombre effrayant que des prêtres se contentent d'y puiser des anecdotes auxquelles ils ne

croient qu'à moitié. Elle est pourtant si humaine et si vraie cette Bible, quand elle rejette la domination des choses pour que se libèrent mieux l'esprit et le cœur. Son langage est si humain lui-même, qu'il exige l'objectivité et une manière d'intemporalité à la fois, que sa réduction cosmique à l'homme et au Dieu antropomorphe ne peut que contenter, combler et développer notre sensibilité d'homme et de prêtre. C'est peut-être, qui sait, parce qu'on la lit si mal que l'œcuménisme a mis tant de temps à progresser et qu'aujourd'hui il semble parfois s'essouffier un peu ? Dix ans après le Décret sur l'œcuménisme, certains ont pu s'exclamer : Nous voilà dans l'impasse ! N'est-ce pas, cependant, par l'attachement à l'Ecriture qu'on a pu reconnaître, d'une Eglise à l'autre, les valeurs positives de chacune d'elles ? Sans cet attachement, comment poursuivrait-on la recherche de la théologie commune, les efforts communs pour le développement de la paix ? L'œcuménisme ne fait-il pas son chemin par des voies parallèles : celle des théologiens, qui ne peuvent avancer dans la discussion sans Bible en mains ; celle des institutions ecclésiales, qui ne peuvent édicter des lois sans se référer à la Parole de Dieu ; celle de la masse des chrétiens à la base, qui reviennent plus que jamais au livre sacré comme à la source trop oubliée.

Des Evangiles qu'on ne finirait pas de « démythologiser », une Bible qu'on ne lirait plus assez fréquemment, cela ne pourrait que nous éloigner de la réalité du Dieu vivant. La Bible, parole de salut pour aujourd'hui, il faut lui rendre sa capacité d'interpellation. Jésus lui-même a relu la Bible en son « Ancien Testament » et l'a interprétée en fonction de sa personne et de sa mission. Traquée en plus de mille langues et dialectes, c'est un livre comme n'en ont jamais inventé les hommes de leur propre inspiration. En ses pages, comme dit Henri Bars « sont représentés tous les genres, épopée, histoire, roman, code, hymnes, élégies, proverbes, drames, caractères et portraits, éloquence et lettres », en écrits échelonnés sur près de mille ans. Un des livres les plus lus au monde,

les plus enveloppés de mystère, mais les plus chargés de sens. Toute la théologie de toutes les religions pourrait-elle jamais, dans les meilleures de leurs pages, toucher l'âme humaine et le cœur du monde comme ce Livre des livres ? Aucune lecture ne sème en l'homme un optimisme aussi enraciné que celui qui éclate dans la Bible. Son optimisme à elle se fonde sur les perspectives graves traversées déjà par l'humanité et surmontées.

Certes, pour beaucoup de juifs, beaucoup d'Israéliens, le Tora n'est qu'un récit plus ou moins mythologique, servant de base à l'histoire nationale du peuple d'Israël. Certes, trop de chrétiens ne lisent et ne méditent pas la Bible comme ceux qui, avant eux se sont penchés sur le livre pour en goûter le miel. Alors je pense au ministre Pinhas Sapir qui fut terrassé en 1975 devant une nouvelle synagogue qu'il inaugurerait, s'écroulant avec le Tora dans les bras. Je pense au médiateur Kissinger qui retarda l'arc-en-ciel Israël-Egypte pendant le jour du Sabat que la Bible appelle « Jour du Seigneur », car le jour du Seigneur passe avant celui des politiciens.

Oui ou non, ce vécu biblique dont la racine plonge dans la destinée de tout homme est-il unique et sera-t-il jamais dépassé ? Il ne le serait en réalité que par qui-conque le réécrirait dans sa propre existence. Oui ou non, l'humanité tourne-t-elle, inconsciemment ou non, autour de cette Bible, depuis qu'elle existe, comme autour d'un soleil immuable ? O Bible inspirée par le ciel, écrite par les hommes, tu apportes au lecteur mortel cette inviolable splendeur qui fait pressentir l'éternel.

LE SACERDOCE, UN ACTE DE JOIE.

Un religieux prêtre est retourné au Père à la fin de la première guerre mondiale, après avoir rempli son activité de prêtre d'une si mystérieuse et permanente sérénité, qu'il ne cessait de dire : « Il faut que les autres voient, à notre joie, de quel bon Seigneur nous sommes les serviteurs ». Pasteurs et prêtres, ambitionnons de plus en plus, en ces temps troubles, d'être les bergers du troupeau, les guides qui savent et qu'on suit, les frères qui comprennent et qui partagent ; n'avons-nous pas toujours — et aujourd'hui plus que jamais — la « bonne nouvelle » à annoncer, la joie à semer, le courage à soutenir, l'union à promouvoir ? N'avons-nous pas à être comme des lubrifiants dans la machine sociale, qui grince et menace de se disloquer ? Et si les hommes et les groupes d'hommes n'attendent plus autant de l'Eglise-institution (à tort ou à raison, Dieu le sait), ne tournent-ils pas les yeux, plus que jamais, vers les hommes qui la représentent, pourvu qu'ils la représentent comme ils la voudraient voir : tout obligeance, bonté, lumière, courage,

joie ? Pour cette humanité engluée dans ses problèmes et ses désordres, la vérité, elle le sent malgré tout, sera toujours dans le service, la compréhension mutuelle, la confiance obstinée. Là où est le plus de joie, a dit Claudel, là est aussi la vérité ».

Après tout, être prêtre aujourd'hui, n'est-ce pas également, dans cet océan gris du monde, « faire surface » jour après jour ? Non seulement nous montrer « décriés ». Aller plus loin. Faire surface du fond de nos propres mers d'indifférence à l'égard de notre Père et de nos frères. Devenir des êtres de joie pour que le monde retrouve la joie. Ce n'est pas qu'il nous faille fournir une littérature à résonances apocalyptiques. La meilleure part des facultés d'invention dans l'homme prêtre, ne doit-elle pas être réservée à des tâches essentielles, nouvelles ou renouvelées, abordées dans un enthousiasme de vraie créativité ? En certains domaines, l'innovation la plus urgente ne sera-t-elle pas quelquefois la joie allumée dans les tâches à accomplir, dans les méthodes, les exemples et les pratiques de la vie ? Avant tout la joie du cœur et de l'âme, rendue à la terre. Gardons les yeux fixés sur l'horizon là-bas, « où la mer se jette en plein ciel ». « Au nom de ce Dieu qui emparadise ma vie » écrit quelque part Joseph Delteil. Et Robert Escarpit dit que « Virgile déjà le commandait aux paysans du siècle d'Auguste : Ce n'est rien d'être heureux ; il faut se convaincre qu'on l'est et le Père Varillon évoque « la jubilation juive immémoriale » : « Dans la joie, nous marchons vers Toi ».

Reconnaissons-le, confrères et frères, nous sommes tous, fréquemment, facilement, des pessimistes. Déjà saint Augustin s'écriait : « Quelle peine nous nous donnons pour alourdir encore nos peines ! ». Pourquoi, par exemple, renoncer à la bonne humeur et à la joie, dès qu'il s'agit de sacrifier une de nos idées, de nos « options », de respecter les opinions d'autrui (supérieur ou semblable). Faut-il, au moindre geste, au moindre avis de l'évêque ou du Pape, contester, renâcler, discuter et soupeser ? Et si cela devenait caractériel ? Prenons garde, le mal court. Si

l'on se départit, pour un rien, d'une Eglise une ou unie, trouverait-on plus d'exaltation dans une sorte de babélisation ? Vaut-il mieux oublier ou dédaigner ce qui se pense au sommet, n'admirer que les avis des « orphelins de la base » et n'envisager que la « gestion par objectifs communs » ? Faut-il toujours appeler attermoisement de la part des évêques ou du Pape, ce qui n'est que prudence ou pure patience avant quelque réforme fort souhaitée par ailleurs ? Faut-il, d'autre part, traiter de révolutionnaires tous ceux qui aspirent à des réformes même importantes, même audacieuses ? J'avoue que j'aime à voir, dans le pape Paul VI, à la fois le disciple Pierre le téméraire et l'apôtre Paul le vulnérable. Lorsqu'il nous demande de ne pas nous désintéresser des « communautés de base », je l'entends aussi parler des périls auxquels peuvent s'exposer ces nouvelles formes communautaires et recommander néanmoins l'intérêt pour leurs efforts et leurs valeurs positives. Comment ne verrais-je pas en lui, parfois, un homme qui marche sur les eaux ?

Avec tout le peuple de Dieu, nous entendons créer et susciter de meilleures conditions humaines, spirituelles, apostoliques pour un ministère vécu comme réponse à un appel, et, par suite, comme un engagement radical et définitif. Tel a été le mot d'ordre d'une assemblée d'évêques et de prêtres. L'environnement n'est pas l'essentiel, mais l'aimant de l'Evangile est irremplaçable. Il nous faut aujourd'hui l'imagination, mais aussi la joie, mais aussi la confiance. On aurait peut-être pu, naguère (un Pape l'a fait avec le Père Léon Leloir) interroger les prêtres qui remontaient de leur plongée dans les enfers nazis ou communistes. La mort leur avait été proche, tous les jours, du matin au soir et du soir au matin. La haine entre les hommes les avaient précipités aux laminoirs de l'épreuve, voire aux jardins de l'agonie... Peut-être avaient-ils un mot à dire sur leur expérience hors du commun, sur leur approche incroyablement directe avec le Crucifié et avec les crucifiés. Leur découverte des hommes et leur approche de la mort et de Dieu les avait peut-

être poussés du tragique au sérieux, de la fascination à la réflexion ?...

Ni les réformes religieuses, ni le monde en mutation ne feront les saints qu'il nous faut. Ce sont les saints neufs qui garantiront toujours les renouveaux et les institutions nouvelles. Alors, quand on peut croire que tout va s'écrouler, l'on peut compter sur des « imprévus » qu'on appelait autrefois des « miracles ». Jean XXIII fut un de ces imprévus. L'été dernier, dans une de ses allocutions à l'heure de l'Angélus, le pape Paul VI a invité les chrétiens réunis à Castelgandolfo à « résister au pessimisme et au scepticisme auxquels une certaine image de la société moderne pourrait mener ». « Il faut, concluait-il, savoir déceler le bien qui existe, et heureusement dans une proportion infiniment supérieure au mal, et aimer notre société d'autant plus qu'il semble difficile d'y coexister pacifiquement ». Au même moment, en cet été 1974, une importante revue juidaïque proclamait une sorte de code pour tous les juifs de ce temps : « Tu ne désespéreras ni de l'homme ni du monde... Tu ne désespéreras pas du Dieu d'Israël, car la confiance en Lui reste notre salut ».

Eglise, notre Eglise accablée, seule usine d'espérance, pensions-nous dans les géolés. Happés par l'abîme, coupés de toute communauté, de tout autel, de tout sacrement, nous comptons alors trois sortes de prêtres : ceux qui étaient entrés au baptême, déjà sanctifiés, se sont montrés de purs héros fraternels et des saints. Ceux qui y étaient arrivés révoltés ou découragés ont fléchi les premiers, se laissant emporter par le souffle glacé du désespoir, puis ils sont parfois remontés de leur abîme, par incroyable grâce. Ceux qui ont tout compris seulement après leur sortie de l'enfer : si ce fut une grâce d'en échapper, disaient-ils, ce fut une grâce d'y avoir été jeté. Le sel de la terre n'est pas l'argent, ni même la liberté. Le levain du monde est dans l'Eglise, même invisible. Eglise, pétrin de l'amour !

140

Loin de moi l'idée, je l'ai dit, de tracer le portrait du prêtre d'aujourd'hui ou de demain. Tout au plus pourrions-nous ensemble, vous et moi, rappeler deux idées-force, deux traits essentiels pour un tel portrait. Quel que soit son ministère, quelle que soit notre forme ou notre formule de pastorale : nous serons hommes de Dieu et serveurs des hommes.

Au service de ses frères les hommes, à divers points d'attache ou points d'intersection entre les hommes et leur Eglise, entre les hommes et leur foi (ou leur idéal), entre les hommes et leur Dieu. Que ce soit le vicariat, le pastoral, l'épiscopat, l'animation spirituelle, le professorat, le travail en usine ou au bureau, le journalisme, le secrétariat, la responsabilité d'une chapelle de quartier ou du seul quartier lui-même, le service des étrangers ou des immigrés, des jeunes, des pauvres, des militaires, ou la vie de prêtre malade au service d'autres malades... Autant que possible prêtre à temps plein, au service de tous, laisser entrer en soi la recherche des autres, les problèmes, la soit secrète des autres, laisser la lumière et la vérité au service de tous pénétrer en soi et prendre toute la place. A condition que ce soit la lumière et la vérité de Dieu et des hommes. Es-tu libre, es-tu heureux ? demandent les hommes, les enfants, les souffrants, les pécheurs, les chercheurs, les vieillards, les isolés, les agonisants et les plus vivants. Achèrer au jeu mystérieux de la grâce infinie et de la terre à sauver... Que la diversité ne mène jamais à l'élitement, en particulier dans la création ou le lancement de ces « paroisses libres », dont le nom est encore si ambigu, la formule et la pastorale si indécises. Il faudra sans doute un bon et lent apprentissage de la diversité, mais surtout une humilité active devant la Parole de Dieu ; ces deux pôles garantiront assurément contre la dispersion, qui serait mortelle pour l'unité. Ce qu'a paru vouloir le Seigneur, ce n'est pas, je crois, un bloc, mais un ensemble vivant. Un ensemble en mouvement.

141

Le prêtre, au service des hommes, est également homme de Dieu. Les deux choses sont inséparables, au point de faire penser à cette fusion (qu'on reconnaît plus nécessaire que jamais) entre la contemplation et l'action. Même si on use d'autres mots pour nommer ces deux chemins, ils sont indispensables l'un à l'autre, l'un enrichissant l'autre, comme font la racine et le fruit. Ne devons-nous pas prolonger d'abord le Christ en nous-mêmes, pour qu'on le reconnaisse en nous ? Plus je contemplerai Dieu, plus j'aimerai les hommes créés à son image et pour la vision. J'ai mission et pouvoir de rassembler tout l'univers humain, pour l'offrir ouvert à Dieu. Par le Christ, mais également par l'action sacramentelle du Christ, dont il m'a fait l'instrument.

Homme de Dieu au service des hommes, je le suis avec tous les prêtres de la terre, dans la célébration de l'Eucharistie, même si je n'y vois pas participer le peuple à qui j'ai été envoyé. C'est pour ce don de moi-même et de ma vie à Dieu que j'aime et garde, librement, avec tout mon amour, le célibat. Je peux redécouvrir tous les jours, au contact et au service de mes frères les hommes, la signification et la splendeur du célibat. Un engagement, non pas comme une loi, mais comme un des éléments constitutifs de ma réponse à l'appel du Christ pour le service absolu de ma mission.

On attache beaucoup de prix aujourd'hui aux diverses aptitudes et capacités humaines, professionnelles ou autres. N'est-il pas très important que je puisse apparaître comme quelqu'un qui aurait pu faire autre chose de la vie, « réussir dans le monde » par d'autres voies. Mais quelle joie indescriptible de me savoir là où Dieu le veut, de me sentir sur la route que j'ai été appelé à suivre et que j'ai choisie librement, non sans lumière et grâce de la part de Celui qui m'a fait signe. La compétence capitale qui m'est demandée est donc une sérieuse information des sciences humaines, une solide culture exégétique et théologique, mais en outre, je serai toujours l'homme de la formation continue. Car quels que soient

mes talents, mes dons, mon aptitude suprême, celle qui fera donner ses fruits à tout mon ministère, quel qu'il soit, ce sera toujours Dieu connu et aimé, reconnu dans la rencontre avec les hommes, cherché dans la Parole et accueilli dans l'Eucharistie. Joie primordiale et permanente que la tâche du prêtre « d'entraîner vers la maison de Dieu, parmi les cris de joie et de louange, la multitude en fête » (Ps. 41). Mission du prêtre, de goûter et faire goûter les joies communautaires, les joies sacramentelles mieux reçues ensemble aujourd'hui. Il y a les assemblées baptismales, les assemblées pénitentielles, les assemblées des fiançailles, les assemblées du troisième âge ou pour le sacrement des malades reçu ensemble, les réunions des malades, qui peuvent être pénitentielles ou eucharistiques, les assemblées bibliques. Sans parler des assemblées charismatiques dont nous avons parlé... Que d'occasions nouvelles à saisir, pour donner à autrui la joie que le Seigneur a donnée pour être partagée. « Là où vous serez assemblés à quelques-uns autour de moi, je serai au milieu de vous ». ... « Les fruits de l'Esprit sont amour, joie, paix, patience, amabilité, bonté, fidélité, douceur et maîtrise de soi » (Ga. ch. V).

A propos de joie, confrères et frères, où en est notre formation (notre recyclage au besoin) au bon goût, alors que nous célébrons le sacrifice de Celui dont le nom est aussi Beauté ? On a dit que l'Eglise se voulait une église des pauvres, mais qu'elle risquait parfois de devenir une église de la laideur ? Pourquoi, en effet, des églises-hangars, des autels-comptoirs ? Un simple bouquet de fleurs et tout s'embellit. Il faudrait un miracle pour qu'une aurore de joie illumine certaines maisons de Dieu-salles d'attente. A côté de vraies réussites de splendeur simplifiée, il y a, par-ci par-là des églises ou chapelles dépourvues de toute beauté, spoliées de tout attrait. Si le soir, le petit écran nous ouvre un hublot sur le monde, notre messe du matin nous ouvre-t-elle à tous une fenêtre sur l'infini ? Pour que le Seigneur nous revête de sa beauté,

revêtons d'un peu de splendeur son autel et sa maison, aussi humbles qu'ils soient.

La liturgie, dans nos églises est, par bonheur, en grand progrès déjà. Concernera-t-elle enfin un problème important : celui du rapport entre évangélisation et sacrement ? A côté des belles activités fraternelles, comme « Entraide et Fraternité » et d'autres qu'il faut soutenir et enrichir, offrira-t-elle, de son côté, une des plus belles manières pour les hommes de rencontrer Dieu et d'avoir part au salut dans son Christ, en même temps qu'un des plus attachants chemins de rencontre entre les hommes ? Montera-t-elle aux non-croyants de quel aimable Seigneur nous sommes les serviteurs ? Quelle joie de voir, sur la Place Saint-Pierre, à l'occasion de Pâques, devant un peuple immense, une cérémonie eucharistique sobre et solennelle à la fois, en latin, mais avec des touches « conciliaires » comme a dit un journaliste. Une de ces initiatives qui ne trompaient pas, ce fut le serrement de mains chaleureux lors du « baiser de paix » ; on sentait soudain vibrer l'esprit de réconciliation de l'An-née Sainte. Quel intime contentement aussi d'entendre le chef de l'Eglise parler du progrès engendré par le développement moderne et par la culture « qui se rend ma-tresse des secrets utiles de la nature ». Son cœur de père ne pouvait que regretter tout de suite après que cela ne procure pas toujours à l'homme ni la plénitude, ni la sécurité de la vie, mais le tourment dû à des aspirations non satisfaites. Le cri d'espoir a suivi immédiatement ce dé-plaisir : « Peu importe, s'écria la voix encore très virile du Pape, puisqu'une source de vie nouvelle, originale, inépui-sable, a été insérée dans le monde par le Christ res-suscité... ». Deux cent cinquante mille personnes — peut-être davantage — se haussaient sur la pointe des pieds, les yeux rivés vers le balcon allongé tandis que la main du père commun ne cessait de s'agiter et qu'un techni-cien faisait pivoter sa caméra de télévision... Dans le même temps, à Jérusalem, le patriarche catholique de la cité sainte entre toutes, célébrait la grand-messe dans

l'église du Saint-Sépulcre devant des milliers de gens... Et à Taizé, dix-huit mille jeunes se rassemblaient à l'oc-casion des fêtes pascals, avec un évêque catholique et un pasteur protestant qui est le secrétaire général du Conseil œcuménique... Tous ces spectacles splendides dans un climat de résurrection, image d'une Eglise vivante sans être triomphaliste. Et avec les fêtes de la Pâque juive, radieuses et fraternelles, je voyais un peuple de Dieu en route vers son unité et qui exprimait sa joie dans une ambiance de renouveau jamais aussi pure.

Domage qu'on ait, de gaité de cœur, abandonné les belles et inoubliables hymnes anciennes, qui faisaient par-tie de notre meilleur environnement spirituel ! Leur poésie nous jetait dans un univers de recueillement et de paix. Et de double prière, car les chanter, c'était prier deux fois. Les chants « new look » sont quelquefois très beaux ; d'autres fois ils ne produisent sur l'âme que des réac-tions épidermiques, comme les plaintes du vent sur les eaux. Je gage qu'on vendra, dans les années à venir, très peu de « cassettes » à chants liturgiques modernes capa-bles d'éclipser un simple Salve Regina du soir chez les trappistes. Pour les objets du culte, il y a lieu de se ré-jouir quand de jeunes créateurs d'aujourd'hui utilisent avec bonheur des matières neuves, alliages légers, rési-nes synthétiques opaques ou translucides, brillant « gem-mail »... Il ne faudrait pas, toutefois que ces « ustensiles » du culte en arrivent à exploiter trop les acquisitions du « désign ». Trouvailles plus que découvertes.

On souhaite également que les lectures sacrées se voient enveloppées de plus de soin et de beauté ; elles ne sont ni récitation ni déclamations. On aimerait même y déceler un minimum de chaleur, de beauté d'expres-sion. Dans la « Prière universelle », comme on fait bien parfois de ne pas oublier l'évocation des drames de l'ac-tualité, des conflits sociaux, des conflits armés, des acci-dents et catastrophes... Parce que c'est près de l'autel, parce que si la charité n'est pas vivante et belle à la fois,

elle ne doit pas ressembler, certes, à la revendication ou au ressentiment. La beauté peut revêtir toute allusion aux drames humains si elle garde jalousement la splendeur de la charité, du désir de réconciliation ou de conciliation entre les hommes, du réconfort offert aux victimes du malheur ou de l'injustice. Une agressivité, même en faveur d'un autrui collectif, quelle fausse faim de justice, quel disgracieux semblant d'amour !

Si, devant les dilemmes guerre et paix, violence et non-violence, on attend, des prêtres, une claire réponse à son appel sous peine de mal annoncer Jésus-Christ, pourquoi ces prêtres y perdraient-ils la belle sérénité qui caractérisait le Seigneur dans ses paraboles et jusque dans sa passion ? Si le nom de la paix entre nations est aujourd'hui « développement », pourquoi la paix entre les hommes et entre les classes sociales ne s'appellerait-elle pas aussi dialogue ? Dialogue d'espérance et de joie, main tendue et regard fraternel, pour se connaître mieux et pour mieux entrevoir et désirer la belle société nouvelle à bâtir ensemble ? Ce ne sont pas les énoncés dogmatiques qui feront des prophètes, mais le discernement et la belle émulation charismatique des cœurs. La contemplation même de l'œuvre de Dieu peut recommencer chaque jour. C'est déjà là un sacerdoce, un acte de joie quotidien de 400.000 prêtres.

L'exigence première est-elle, oui ou non, celle de l'espérance ? La jonction nécessaire entre les problèmes de ce temps et la splendeur de lumières de l'Esprit pourrât-elle jamais s'établir hors de l'espérance de joie, de la joie d'espérance ? Joie de vivre et de rayonner l'espérance. Les questions engendrent des questions. L'espérance hâte les vraies réponses. Et la miséricorde change l'espérance en joie et la joie en miracles. Confrères et frères, pensons que si, au creux même du souci quotidien et de l'agitation du monde, nous ne sauvons pas, pour nos frères et pour nous, une zone de sérénité, un coin de joie, qui ne devront rien à l'argent, au seul plaisir ou à

l'orgueil satisfait, nous risquons bien de passer et de faire passer les autres à côté du bonheur. Je ne parle pas des petits bonheurs, mais de la joie vaste et profonde d'exister et d'aimer Dieu, la vie, les autres. Malheur aux prêtres qui traîneraient avec eux une aura de tristesse, de dépit ou de découragement. Que deviendraient les privilégiés du Seigneur, qui doivent être aussi nos préférés, les isolés, les « égarés », les vagabonds, les « vauriens », les concubins, les drogués, les repris de justice... tous ceux en qui le Seigneur devinait une blessure et aussi un germe de bonté. Deux raisons de les aimer avec joie, tous ces pauvres qui ne savent pas — ni nous non plus parfois — qu'ils sont souverains parce qu'ils sont pauvres, ou pauvres pécheurs. Le prophète Isaïe ne proclamait-il pas déjà, parlant pour Jésus à venir : « Celui sur qui je jette les yeux, c'est le pauvre. Et le cœur meurtri qui tremble à ma parole » (LVI, 1-2). Déjà Habacuc lançait son cri d'espérance au milieu même du débordement du mal ; l'Eglise le met sur les lèvres du Christ le jour de son agonie de crucifié : « Et moi je bondis de joie dans le Seigneur... J'exulte en Dieu mon Sauveur... Le Seigneur est ma force... Il me donne une course de biche. Et sur les cimes il porte mes pas ».

A nous, prêtres, de rejoindre au moins la sérénité fraternelle de certains incroyants. Ils ont reçu de qui cette joie indestructible d'aimer et faire aimer ? La joie de donner la joie quand « ils n'en ont pas eux-mêmes » disait Bernanos. Un chanteur dont on avait égorgé la jeune épouse, s'écriait dans sa désolation sans la foi : « J'aimerais tant qu'il y ait un paradis ». Et dans son message à tous ses amis, il recommandait : « Il faut s'aimer les uns les autres, à tort et à travers ». Ni haine en lui, ni esprit de vengeance : « Le monde est une triste boutique, dit-il. Tous les bons cœurs doivent se mettre ensemble pour le changer ». Devant des incroyants en larmes, sur lesquels luit un pareil reflet d'Evangile, le monde des souffrants et des pécheurs ne peut que crier au Seigneur : « Si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort ! »

Que notre sacerdoce s'avère une adhésion empressée, exaltante, à un appel qui nous a investis venant d'un au-delà de nous. Que notre célibat ne soit pas requis comme par un décret, ni gelé par quelque peur. Qu'il soit partagé et non barrage. Que notre sacerdoce soit toujours service et jamais servitude. Alors, dans la nuit et les craquements de notre siècle, la prêtrise se révélera une grande lumière.

C'EST UN MAL POUR LA GLOIRE DE DIEU (Jn. XI,4)

Car notre mal à nous, les prêtres, au creux de la vague des maux de la terre, est un combat invisible qui, au contraire des autres, s'apprend et s'engage et se subit par amour et pour l'amour. Et l'amour est de Dieu.

On a crié partout en 1974 : « nul ne sait plus ce qu'est le prêtre ? » Or « on ne s'embarque pas facilement sur un bateau quand on ne sait pas où il va... et qui tient la barre » pour reprendre les mots de Henri Fesquet. Aujourd'hui, à l'aube de 1976, je pense qu'on voit déjà plus clair. Je me souviens des mots de Churchill en 1943 : « Ce n'est pas encore le commencement de la fin, mais c'est la fin du commencement ». Déjà me semble-t-il on ne broie plus tant de noir. Pour la situation du prêtre, du clergé, de l'Eglise, les jours de l'espérance sont venus, ou revenus. Disons : reconnus. Ai-je besoin d'attendre la modification des « structures vieilles » comme on a dit, pour me rappeler, moi, ce que je suis et pour quoi ? Pour quoi je suis prêtre ? C'est pour quoi je souffre. Depuis un de-

mi-siècle. « Les prêtres sont aujourd'hui au centre d'un passionnant débat » a écrit Jacques Duquesne. Les prêtres ? Je dis : l'Eglise entière. Un débat ? Je dis : un mal. Depuis Vatican II, j'ai mal à voir de temps à autre les décisions de l'Eglise mal accueillies à la fois par les « conservateurs » et par les « novateurs ». Et j'ai mal, à l'occasion, de voir des prêtres, dans les deux camps, se livrer facilement aux lamentations stériles, qui ne sont que barrages contre la lumière.

J'ai mal de voir trente théologiens de valeur publier dans la presse que l'Eglise retarde, que la hiérarchie est toujours tyrannique. Et je me dis : même si c'était vrai, ou à moitié vrai, n'y a-t-il vraiment pas d'autres chemins de réforme que les affiches sur les murs, comme chez Mao ? Les trente théologiens n'ont certes pas oublié que jamais le simple chrétien n'a eu son mot à dire dans l'Eglise comme aujourd'hui, que même les situations les plus inhabituelles sont aujourd'hui, non pas suspectées et condamnées, mais d'abord examinées avec un respect que seule la charité fraternelle peut porter à de telles dimensions. Pour parler à peu près comme Mgr Etchegaray de Marseille, à la télévision en octobre dernier : C'est le bon temps pour être chrétien. C'est le bon temps pour être prêtre. C'est le bon temps pour être évêque.

C'est le temps d'apprendre et d'enseigner que le « pouvoir » en l'Eglise n'est pas un pouvoir pur et simple, un pouvoir dressé contre un autre pouvoir, mais un service, en vue d'aider d'autres services et rassembler tous les services, pour Dieu et pour l'homme. On n'a certainement pas perdu de vue non plus que l'assistance divine a été garantie à l'action, aux œuvres et aux initiatives de l'Eglise. Alors je leur réponds : Un échange ? Oui. Un échange ? Non. Il ne peut y avoir d'autres clés que celles qui ont été confiées à Pierre.

Par ailleurs, si j'ai mal aux prêtres et aux juifs, ce n'est pas pour revendiquer quelque chose, mais pour

mourir à quelque chose. Nous les prêtres, nous répétons, jour après jour, ce que le Seigneur a dit : « mon corps livré... mon sang versé »... Et puis : « faites ceci (ou : la même chose) en mémoire de moi ». Qui sait s'il n'a pas signifié par là que nous, comme lui, nous avons à livrer, à nous livrer ! Notre mal est donc un mal de mort et de résurrection. Nous faisons d'emblée partie de l'histoire du salut. La clé de la vision demeure l'expérience vécue de cet univers qui nous fait mal. Nous partons tous les matins pour semer. Pas pour moissonner. On n'aime pas les prêtres qui crèvent le platond de la popularité. On aime les prêtres « qui cachent leur vie, mais répandent la lumière ».

Comme nous aimons, nous les prêtres, les chrétiens qui « y croient ». Comment ne pas se réjouir, par exemple, de voir telle revue importante élire une personne comme incarnation du pays réel : une jeune maman qui, face à la presse, représente la pudeur, la retenue, la dignité, le charme féminin sans mièvrerie ni préention. Face au snobisme, elle est le naturel. Face aux pirouettes « dans le vent », elle est le bon sens, la solidité dans les idées et les sentiments. Ce fait n'est-il pas celui d'un peuple entier qui commence à se rebiffer devant les hold-up, la « porno », la violence...

Nous aimons les chrétiens qui « y croient » tout comme les chrétiens aiment les prêtres qui croient en l'Eglise. Elle finit, l'Eglise ? Je dis que surtout elle recommence. Elle est secouée ? Elle est aussi patiente. Et impatiente. Parce qu'elle sait qu'elle a avec soi, la croix et la résurrection. Son aptitude à la vie est éternelle. A la vie de la vie. Notre société de consommation sera depuis longtemps rassasiée ou lassée que l'Eglise sera encore toujours à la tâche et en recherche. Elle découvre toujours de nouvelles terres et de nouveaux cieus, alors que l'humanité n'aura bientôt plus guère de jardins.

Mais la jeunesse ? Il y a tant de jeunes, je sais, pour qui la guitare ou la moto sont les seuls appareils de il-

prêtres âgés, handicapés, malades,
 prêtres à l'épreuve et prêtres infidèles,
 prêtres mariés et moines sans monastère,
 prêtres en prison pour la foi ou pour la justice,
 prêtres animateurs des jeunes, des forains, des soldats, des marins, des paysans, des hôpitaux,
 prêtres en équipes et prêtres « itinérants » comme les missionnaires d'autrefois et les chanteurs d'aujourd'hui,
 prêtres convalescents et prêtres exténués,
 prêtres rescapés des prisons ou des camps de la mort, de partout,
 prêtres retraités et prêtres surchargés,
 prêtres journalistes, écrivains, artistes,
 prêtres émigrés et prêtres immigrés,
 prêtres dits « marginaux » et aussi « catéchuméniaux »,
 prêtres qui approuvez mes pages et prêtres qui les raillez ou qui les critiquez,

si l'Evangile n'est pas la joie de notre vie, nous ne le transmettrons pas. Restons tous et en tout lieu aux aguets pour l'immense renouveau évangélique qui se dessine dans la catéchèse, dans la liturgie, dans la pastorale, dans l'effort social, dans les relations évêques-prêtres et prêtres-peuple de Dieu. N'oublions pas que nous constituons, tous ensemble, le tirant d'eau qui doit être assez puissant pour mener l'arche de paix, notre Eglise en route.

Prenons garde de ne pas trop aller « dans le sens de l'Histoire ». C'est là une des religions d'aujourd'hui. Nous sommes tous des « serviteurs inutiles » et pourtant appelés non à suivre l'Histoire mais à la faire avec Dieu et son Eglise. Nous avons à transmettre l'Histoire du paradis terrestre aux enfants, les visions des prophètes à la jeunesse, les appels de Jean-Baptiste aux gens du monde, les larmes de Jésus aux pécheurs, sa sueur de sang aux jouisseurs, son Corps à toutes les mains ouvertes et les

alleluia de sa résurrection à tous les cœurs qui cherchent. En ces jours de rationalisation sans mesure, de déséquilibres et de difformités morales et spirituelles, nous sommes tous interpellés et envoyés.

Nous n'avons qu'un devoir, qui est double : celui du don et du pardon. Nous pouvons dire aussi : le don de communion et de communication. Car c'est Lui, n'est-ce pas, qui se sert de nous pour pénétrer chez les hommes, dans leurs travaux et dans leurs souffrances, dans leurs nuits d'abandon et dans leurs mains de retournements. Pour les refaire enfants du Père et frères de tous.

Cela paraît téméraire, certes, de s'écrier dans la bourrasque : Tout ne va pas si mal ! Mais sommes-nous encore en pleine bourrasque et le creux de la vague n'est-il pas prêt déjà à être dépassé ? Une chose est sûre : l'optimisme de la confiance chrétienne a toujours été et sera toujours une des clés de la résurrection. Un jour nous saurons pourquoi il nous a choisis, nous, et qu'il s'est montré ressuscité et qu'il nous a dit d'aller l'attendre en Galilée. ...La Galilée, c'est notre Eglise, mystère et signe de salut, avec sa foi d'aujourd'hui, avec son attention permanente aux soubresauts de la chrétienté et aux besoins du temps, avec ses divisions, ses contestations, ses désertions... Tout ceci ne peut jamais se situer dans un contexte frémissant de doute ou de peur. Prenons garde de nous laisser couper avec notre jeunesse et notre passé, avec Rome, avec Israël, avec notre histoire et donc avec notre mémoire. Prenons garde, sous prétexte de bâtir l'avenir, de tuer notre passé, nos racines et nos sources.

Si nous pouvions essayer, tous les jours davantage, de nous monter, en face de l'humanité d'à présent, ni en état de conflit, ni en attitude de confrontation, mais en authentique position de partage. Partage de la condition humaine, plus dure qu'hier et cependant stimulante comme une entrée de printemps. Notre part est service. Service de la Parole et du Sacrement, mais surtout ser-

vice de la fraternité. Mission jamais accomplie définitivement ici-bas.

Quel réconfort de voir un jeune et nouvel évêque déclarer à tous ses diocésains dès les tout premiers jours de sa première année d'épiscopat : « Notre Eglise se cherche, se construit jour après jour ; elle s'appuie d'aîleurs sur tout l'acquis d'une histoire déjà longue... Pour sa marche courageuse vers l'avenir, je compte sur vous ». Et à ses prêtres : « Notre vocation originale, globale et définitive postule l'accueil à d'autres appels particuliers et momentanés qui, comme le premier, viennent du Seigneur ».

« Dieu est le soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons » a écrit le prophète Malachie.

50 ans de sacerdoce,

non, ce n'est pas un ensemble de souvenirs, comme un album, une simple collection d'images et d'expériences, ni de pures amarres pour demeurer accroché à des espoirs menacés de se perdre... C'est un déferlement compact de grâces, connu de Dieu seul, de lumières qu'on a vu inonder les âmes des autres ou éclater en soi, certaines oubliées, hélas...

On se souvient, certes, des épines et des cauchemars, mais aussi des cailloux blancs semés par Dieu sur une si longue route. On revoit avant tout la mystérieuse pérégrination en vue de rencontrer l'invisible et de servir l'homme visible, sans arrêt ni découragement. Ne dirait-on pas qu'une voix a répété sans cesse : « Lazare, viens et vis ! ». Jusque devant la mort à gueule de four crématoire.

50 ans de sacerdoce : lorsqu'on est entoncé dans les événements, on ne discerne pas « le dessin » de la vie. Lorsqu'on peut reculer de quelques pas (comme devant une tapisserie), le tracé de Dieu (son dessein) saute

quelquefois aux yeux. Jusque dans les faits. Jusque dans les personnes... Devant certains amis, il faut bien que je pense comme Pierre Bockel. Prolongeant sa pensée, je vois leur bon cœur « d'homme sans visage » religieux parcourir le monde comme des interrogations vivantes et je me demande : quelle est donc la force qui habite en tel ami communiste et ami de mon ami Leloir, patriote et pur et fraternel comme lui ? Quelle est donc cette paix qui remplit tel ami d'enfance, agnostique mais fidèle et si noblement humain depuis plus de cinquante ans ? Dieu seul le sait. Quant à mon Eglise cahotée, elle complètera toujours des irréductibles et des innovateurs. Et des pionniers.

Plutôt que de nous livrer aux doléances des « trop anciens » ou des « trop nouveaux », mieux vaut relire l'Apocalypse au chapitre XXII. Il y a lieu de se dire : il ne peut y avoir, dans l'être même de l'Eglise, une sorte de catabolisme. On a parlé plus justement d'une crise de croissance ; avec, à travers nos incertitudes et le poids de nos divisions, moins d'appréhensions, des tâtonnements assurés devant la prochaine étape. Pour ma part, je la crois déjà entamée. Même si notre sacerdoce paraît quelquefois exposé, harassé, durci comme un sentier escarpé dans les mains rugueuses des saisons. Pour nous, si on nous parle de la mort du christianisme et de la fin du judaïsme, pourquoi ne pas nous rappeler tout de suite la parole de Jésus : « Voyez comme il l'aimait ! ».

Il nous faut, prêtres, non pas des définitions du sacerdoce en images, mais cette force particulière que ni les épreuves, ni les années, mais seulement la grâce et l'expérience peuvent expliquer.

Une légende ancienne dit que la mer Rouge ne se serait pas ouverte immédiatement, d'un seul coup. André Schwarzbart, Prix Goncourt, la rapporte. Un homme aurait plongé (un oncle de Moïse) et c'est lorsque les eaux auraient atteint ses lèvres que subitement la mer se serait coupée en deux. Selon la légende et selon une tra-

dition antique, l'action de Dieu n'aurait fait que collaborer en quelque sorte avec l'initiative humaine. Le miracle divin aurait nécessité d'abord un choix risqué, une entreprise héroïque de l'homme... Qui sait ! Ne faut-il pas d'abord, pour chacun de nous, pour l'Eglise, un choix confiant, presque téméraire, un premier risque ? Ne faut-il pas, au préalable, se jeter à l'eau ? L'audace, dit Mgr Riobi, est sœur de l'optimisme. Je dis : fille de l'espérance.

L'année où l'Eglise, mandatée par le ciel, fit de moi un prêtre, elle se trouvait bonne mine encore et rêvant volontiers d'être reconnue un jour comme mère de l'humanité en route vers son salut. La dislocation des structures morales la chagrinait néanmoins déjà. Nous sentions, mais trop vaguement, que nous avions, avec tous les hommes, de vraies parties et une vraie Europe à bâtir. Nous allions, avec les Picard et les Cardijn, les Berranos et les Mauriac, les cardinal Mercier et les Jacques Maritain, nous sentir chargés des pesants et exaltants devoirs de la vraie libération des hommes.

Je regarde notre Eglise d'aujourd'hui. Après ses crises et ses dialogues, elle aura rendez-vous demain avec la fidélité. Et comme toujours, certes, rendez-vous avec la grâce. Je la regarde et je vois ! — et vous le voyez comme moi — ce qui la gêne et l'importune : le poids d'un passé confus, des structures encore lourdes, des vestiges de cléricalisme ici et là encore, la timidité des uns, la « crispation » des autres, les périls de division devant les pluralismes, l'horreur devant l'altérisme réduit à la politique et l'amour réduit trop souvent à l'instinct. Et néanmoins au milieu d'un monde désorienté et pris de peur, j'aperçois dans la grande pitié du royaume du Christ, une Eglise avec des renouveaux incontestables, un élan charismatique indubitable, des ouvertures nouvelles aux autres croyants, de nouvelles possibilités pour la pastorale et l'évangélisation. Une attitude d'espérer et d'attendre comme on ne l'a jamais vue sur ses traits et dans ses paroles.

Il est vrai que le vieux prêtre rescapé que je suis, que le poète que je suis, n'est peut-être qu'un rêveur. Mais je sais que l'aide de Dieu est souvent à la mesure de notre confiance. Et je sais que l'apôtre Pierre a fait le geste : il s'est lancé sur les eaux du lac, puis il a douté et c'est alors qu'il a frôlé la catastrophe. Pour nous, de même, il faut sans doute un premier geste : la confiance, celle qui est exaltante, actuelle, urgente. Celle de tous les envoyés dans le monde, les uns dans les pas des autres. Oui, même à travers les réalités tumultueuses de notre monde, il avance, le royaume de Dieu. Pour ta « vigne » d'autrefois, Dieu, tu n'as pas pour rien « écarté les nations afin de lui donner une terre » (Ps. 80, 9). Pour ta « vigne » d'aujourd'hui, « Dieu de l'univers, regarde du ciel et vois... Interviens pour cette vigne » (Ps. 80, 15).

Dieu de l'univers, intervien pour la souche qu'a plantée ta main puissante et pour le Fils qui te doit sa force (Ps. 80, 16). Par les deux Testaments, cette double Alliance, l'éternité et le monde qui vient ne se sont-ils pas glissés déjà en notre temps humain ? Peut-être que tout commence enfin !

Oui, je le sais, le mal des prêtres et le mal des juifs, dont je porte en moi le souvenir et les stigmates, ils ne sont pas pour la mort. La résurrection est peut-être commencée déjà, brillante sur les horizons, mais nous ne le savons peut-être pas encore.

SOMMAIRE

1. Prêtre en 1925, prêtre en 1975 . . .	13
2. Pourquoi ai-je mal à nous tous ? . . .	19
3. Le seul vrai péché des prêtres . . .	27
4. « Crise » de la foi ?	34
5. « Il n'est pas mort ; il dort » . . .	42
6. Le célibat, loi de fer ou code du cœur ?	48
7. « Il ne sera donné à cette génération que le signe de Jonas »	58
8. L'Eglise fermée, la grange ouverte . .	65
9. Prêtres ouvriers ou bien ouvriers prêtres ?	72
10. D'un messianisme socialiste... . .	78
11. Hier on voulait « le salut du monde » .	85
12. A quand l'œcuménisme sans alibi ? . .	92
13. Le monde a mal à ses juifs	97
14. Le « premier-né de Dieu, Israël . . .	104
15. « Cette maladie n'est pas pour la mort » .	110
16. Seras-tu, prêtre d'aujourd'hui, un homme accompli ?	121
17. Ton livre, prêtre, est-il enfin « Le Livre » ?	133
18. Le sacerdoce, un acte de joie	137
19. C'est un mal pour la gloire de Dieu . .	149
20. Confrères et prêtres d'aujourd'hui... .	153
Cinquante ans de sacerdoce	157

Reportages

Martyrologe 40-45 (Prêtres belges victimes des bagnes nazis) ; épuisé.

Mon curé chez les nazis, récit de captivité ; épuisé.

Les oliviers de Jérusalem nous interrogent, reportage en Israël ; épuisé.

Aux Editions du Soleil Levant

Collection Les Ecrits des Saints :
Le saint curé d'Ars. 1. Catéchismes,
2. Sermons.

Bx Ruysbroeck l'Admirable. Extraits.
Bx Marcellin Champagnat. Extraits.
St Pie X. Extraits.

Collection
Les Chevaliers de l'Aventure :

**La grande aventure
des Missions.**

**La double aventure
d'Israël.**

Collection
Aventure de la Sainteté :
Le curé d'Ars raconte.

**« Prêtre de Jésus-Christ,
je me dois d'être
l'homme de l'amitié
et du dialogue universel. »**

(Pierre Bockel)

Ce volume : 200 Fr.

C.C.P. 000-0206420-04 J. Alzin Tournai